This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

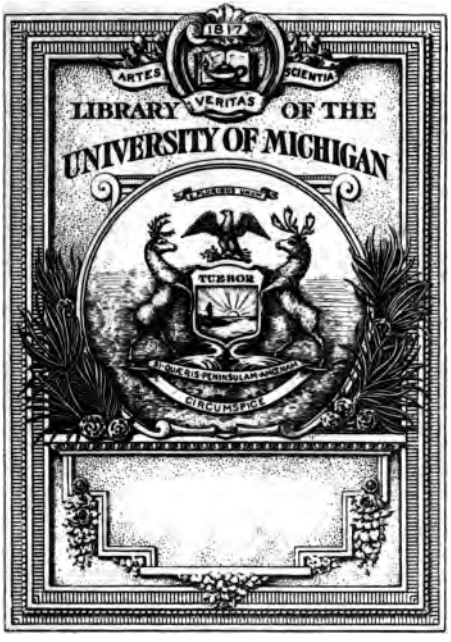
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 820,283



RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
U. of M. Law Library

BX
4700
.C2
A37

LE

BIENHEUREUX CANISIUS

OU

L'APOTRE DE L'ALLEMAGNE

AU XVIe SIÈCLE

TABLEAU DE SA VIE PUBLIQUE ET DE SA VIE INTIME

TRACÉ PRINCIPALEMENT D'APRÈS SES LETTRES
ET SES MÉMOIRES INÉDITS

Par le P. V. ALET
De la Compagnie de Jésus.

Fulsum de fraudibus Matri Ecclesiæ.

PARIS
CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue de Tournon, 29

1865

.C2
A37

LE

BIENHEUREUX CANISIUS

PROPRIÉTÉ.

Charles Doumiol

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET Cᵉ, RUE GARANCIÈRE, 5.

LE

BIENHEUREUX CANISIUS

OU

L'APOTRE DE L'ALLEMAGNE

AU XVIe SIÈCLE

TABLEAU DE SA VIE PUBLIQUE ET DE SA VIE INTIME

TRACÉ PRINCIPALEMENT D'APRÈS SES LETTRES
ET SES MÉMOIRES INÉDITS

Par le P. Victor ALET
De la Compagnie de Jésus.

Totum se tradidit Matri Ecclesiæ.

PARIS
CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
rue de Tournon, 29

1865

BX
4700
.C2
A37

Exch.
U. of M. Law Library
9-9-1932

AU LECTEUR

Le Bienheureux Canisius, encore si peu connu en France, est un grand saint et un grand homme. En attendant qu'une plume plus habile écrive son histoire sur de vastes proportions, nous offrons au public un tableau rapide de sa vie extérieure et de sa vie intime. A l'ordre des dates nous avons préféré l'ordre des idées : on ne trouvera donc pas ici les faits rangés dans leur suite chronologique. Au reste, nous n'avons omis aucun fait important. Un simple coup d'œil jeté sur la table des matières montrera l'étendue, l'importance et la variété des objets embrassés par ce livre.

Notre Cinquième Partie se compose des paroles mêmes du Bienheureux. Elle s'ouvre par la traduction intégrale du livre premier de ses *Confessions*, dont les précédents biographes n'avaient donné que quelques fragments ; puis

viennent quatorze de ses *Lettres*, la plupart également inédites en France. Cette double publication révèle l'intérieur du Bienheureux d'après lui-même.

Il ne nous reste plus qu'à déposer aux pieds de l'Apôtre de l'Allemagne l'hommage de cet humble travail. Puisse-t-il bénir et le livre et l'auteur! Puisse un apostolat, qui débute presque sous ses auspices, trouver dans ses exemples et dans sa protection l'efficacité qui vient de Dieu!

Paris, 12 juin 1865.

INTRODUCTION

On a plus d'une fois admiré l'éclatante sanction donnée par la Providence à certains actes pontificaux de Pie IX qui, au moment de leur apparition, avaient excité quelques mouvements de surprise.

Sans prétendre les énumérer tous, rappelons seulement : et cette définition authentique de l'Immaculée-Conception qui porta un si rude coup au gallicanisme dogmatique et proclama de nouveau, en face d'un siècle naturaliste, l'universelle nécessité de la régéneration surnaturelle par le Christ ; et ces mesures, saintement audacieuses, qui, en imposant à l'Angleterre et à la Hollande protestantes le rétablissement de la hiérarchie ecclésiastique, ont si vivement accéléré dans ces deux pays le mouvement de retour à l'unité romaine ; et ces diverses déci-

sions, envoyées tour à tour à Paris, à Munich, à Louvain, qui ont garanti les droits de la raison humaine, fixé ses limites, tracé une règle sûre à ses libres investigations ; et enfin, cette solennelle Encyclique d'hier, qui devait naturellement irriter le camp de la révolution et de l'impiété, inquiéter même quelques catholiques timides quoique fidèles, mais qui ne survivra pas moins à de mesquines passions, comme un éternel monument de sagesse et de courage.

En dehors de ces actes, qui ont plus directement trait à la doctrine et au gouvernement général de l'Église, bien d'autres se produisent encore, où brille du même éclat cette lumière supérieure, dont les rayons ne cessent jamais de guider le Vicaire du Christ. Je veux parler des décrets si nombreux de béatification ou de canonisation, qui seront une des gloires de ce pontificat.

On ne saurait assez admirer avec quelle divine intelligence des besoins du moment Pie IX, entre tant de « Vénérables » qui sollicitaient ses suffrages, a constamment choisi ceux qu'il était plus opportun de placer sur les autels.

L'extrême Orient s'ébranle sous les coups du canon européen, et le paganisme furieux soulève

en Cochinchine une persécution digne des Néron et des Dioclétien : à ces chrétiens, décimés par le fer et toutes les tortures, Pie IX offre pour modèles Britto, le magnanime apôtre du Maduré, et les saints martyrs du Japon.

Les populations espagnoles de l'Amérique du Sud, bien que fortement attachées à la religion de la mère-patrie, oublient dans les délices la sévérité des mœurs chrétiennes, et profitent de l'anarchie sociale pour se livrer à tous les désordres : Pie IX fait briller au-dessus de tant de corruption le beau *Lis de Quito*, une des plus charmantes fleurs de virginité qui aient poussé à notre soleil, et exhalé parmi les hommes le céleste parfum de leur vertu.

N'oublions pas Claver, cet héroïque apôtre des nègres, l'esclave des esclaves, dont la charité et le dévoûment avaient pratiquement résolu, il y a cent-cinquante ans, la question d'humanité, que ne tranchera pas le glaive fratricide des États-Unis; Claver tiré de l'oubli précisément à l'heure, où déjà fermentait en silence la grande querelle qui devait faire couler tant de sang.

En Europe, et peut-être plus particulièrement dans notre France, la fureur du bien-être, de la jouissance et de l'agrandissement égoïste, enfante

chaque jour de nouveaux périls pour l'avenir de la civilisation chrétienne : aux yeux d'une société polie, brillante, mais trop préoccupée d'intérêts matériels, dévorée d'insatiables cupidités, Pie IX ne craint pas de dresser les humbles et austères figures de la Bergère de Pibrac et du Mendiant d'Amettes.

Dans ces dernières années, l'impiété, levant à moitié le masque, ose, au nom de la critique, souffleter avec des respects dérisoires la face adorable de notre Dieu, le Christ Jésus : Pie IX se hâte d'évoquer du tombeau cette pieuse fille de saint François de Sales, à qui furent révélées les tendresses et les amertumes du Cœur divin ; et un long cri d'amour réparateur a partout répondu aux blasphèmes d'une science déloyale et menteuse.

Enfin, car je ne puis tout dire, quand Pie IX, il y a quelque dix ans, proclamait bienheureux un noble enfant de la Pologne, André Bobola, ancienne victime du schisme moscovite, ne pressentait-il pas les nouveaux malheurs prêts à fondre sur cette autre « Niobé des nations ? » Ne lui préparait-il pas d'avance un patron, un consolateur, une lointaine espérance ? Je ne dis rien de la canonisation, récemment promulguée, de Jo-

saphat Kuncewics, cet autre martyr du même schisme, dont la glorification est certes bien éloquente en présence des plaies toujours saignantes de la Pologne; ni de la béatification de l'angélique Berchmans, ce modèle si sympathique, et aujourd'hui si nécessaire, d'une jeunesse docile et pure.

Quelle était donc la pensée de notre auguste Père, lorsque le 20 novembre dernier, au bruit du canon du château Saint-Ange, en présence de S. M. Louis Ier, roi de Bavière, de tout le corps diplomatique, des cardinaux et des prélats de la Cour romaine, de l'état-major de l'armée française d'occupation, et d'une foule immense accourue à la basilique vaticane, Sa Sainteté ordonna qu'aux yeux *de la Ville et du Monde* fût dévoilé le visage rayonnant d'un nouveau Bienheureux, Pierre Canisius, né à Nimègue le 8 mai 1521, mort à Fribourg en Suisse le 21 décembre 1597. Cette pensée, je la demande à la voix des orages qui battent, en ce moment, le vaisseau de l'Église, au bref de béatification, aux paroles mêmes tombées des lèvres du Pontife, quand il vint le soir vénérer, suivant l'usage, les saintes reliques du Bienheureux Pierre; et de tous côtés m'arrive cette unique

réponse : Offrir aux champions de la vérité un protecteur et un modèle, tel que le réclament les besoins de l'heure présente.

Or, nul homme peut-être, mieux que Canisius, ne pouvait remplir les vues du Pontife. En effet, Canisius est bien le type du combattant des saints combats. Vaillant et doux, humble et savant, grand esprit, grand cœur, grand caractère ; tour à tour et en même temps professeur, écrivain, orateur, polémiste ; prêt à se porter sur n'importe quel champ de bataille ; prédicateur des rois et catéchiste des petits enfants ; premier supérieur durant quatorze ans de tous ses frères d'Allemagne et fondateur de trois provinces, puis heureux de rentrer dans l'obscurité de la vie commune ; représentant des empereurs aux diètes orageuses du XVIe siècle, théologien épiscopal au concile de Trente, nonce des papes auprès des évêques et des princes; mêlé à toutes les affaires religieuses de son temps, et capable, par sa doctrine, sa prudence, son dévoûment, son génie, sa sainteté, de tenir tête aux envahissements du protestantisme déchaîné : voilà l'homme extraordinaire que la voix infaillible de Pie IX propose à nos hommages et à notre imitation !

Laynez et Salmeron brillent surtout par l'éten-

due et la profondeur du savoir : ce sont des docteurs. Lefèvre a le don de convertir les pécheurs ; on ne résiste pas à l'onction et au charme de ses entretiens : c'est par excellence le maître de la vie spirituelle et le directeur des consciences. Le Jay, par sa douceur, semble né pour le gouvernement des âmes. Bobadilla, que sa fougue emporte quelquefois, est l'homme d'initiative. Les cardinaux Othon Truchsess et Osius peuvent servir de modèle aux pasteurs et aux princes de l'Église. Le cardinal Cajetan, Gropper de Cologne, Eck d'Ingolstadt, Cochleus et bien d'autres sont des théologiens habiles et armés de toutes les ressources de la scolastique. Canisius, j'ose le dire, les résume, les efface tous ; et dans cette légion de héros suscités de Dieu pour arrêter les progrès de l'hérésie, c'est lui qui réunit le mieux en sa personne l'ensemble des qualités partagées entre tous les autres. Je ne m'étonne donc pas que l'œil divinement éclairé de Pie IX l'ait distingué dans la foule.

L'impiété moderne cherche ses armes au delà du Rhin. De là nous viennent, et cette philosophie hégélienne dont le dernier mot est le nihilisme absolu, et cette exégèse biblique qui soumet nos saints Livres aux absurdes procédés

d'une critique de conjectures, et ce scepticisme historique, qui, dans le domaine des faits, substitue de parti pris le peut-être à l'affirmation. Eh bien ! de là aussi Dieu tire le combattant au brave cœur, aux armes bien trempées, dont les exemples donneront à l'Église les hommes puissants en œuvre et en paroles, que réclame la lutte engagée. Le mouvement religieux de l'Allemagne contemporaine va prendre un nouvel élan ; l'Angleterre en subira l'heureux contre-coup ; la France, l'Espagne, l'Italie et tous les pays catholiques sentiront plus que jamais la nécessité de combattre et de vaincre. On se dira partout : et pourquoi contre les ennemis du Christ ne déploirions-nous pas le même courage que nos pères ? Ce qu'ils ont fait, nous le ferons.

Elle fut belle, l'œuvre de Canisius; grande, la mission confiée à son courage! Envoyé de Dieu pour comprimer l'essor de la prétendue Réforme, il ne faillit point à sa tâche. La Westphalie, la Bavière, la Saxe, la Bohême, l'Autriche héréditaire, la Franconie, la Souabe, la Moravie, le Tyrol, la Suisse et jusqu'à la Pologne; toutes les provinces de la Germanie, des bouches du Rhin à sa source dans les Alpes; les deux rives du Danube de Fribourg en Brisgau à Presbourg; les

bords du Mein et de la Vistule furent le théâtre de ses incroyables travaux, durant une carrière apostolique de cinquante-quatre ans; et dans les limites que je viens d'indiquer, on peut l'affirmer sans crainte, il n'est presque pas de ville restée catholique qui ne lui doive, après Dieu, la conservation de sa foi.

C'est le tableau de ces labeurs et de ces triomphes que nous entreprenons de retracer à grands traits. Des mains zélées et savantes nous tiennent en réserve divers documents, que la nécessité de paraître à propos ne nous a pas permis d'attendre. Nous venons seulement de recevoir l'histoire allemande du nouveau Bienheureux par le P. Riess, œuvre d'érudition patiente et sûre dont on nous prépare une traduction française. A Rome, le P. Boero fait imprimer environ quatre cents lettres de Canisius, qui, outre le prix toujours attaché aux paroles d'un saint, promettent de curieuses révélations sur l'Allemagne religieuse du XVIe siècle. Mais la belle biographie composée au commencement du siècle dernier par le P. Dorigny; le travail complet, et neuf sur bien des points, que vient de nous donner en italien l'infatigable plume du P. Boero; les divers documents originaux et inédits, signalés dans

l'*Avis* préliminaire : c'est plus qu'il n'en faut, pour le but que nous nous proposons. Les grands faits incontestés et incontestables, dont nous sommes en possession, peuvent seuls entrer dans le cadre restreint, où nous voulons renfermer la lutte de Canisius contre le protestantisme.

Les armes qu'il employa, aussi loyales que victorieuses, furent surtout l'éducation publique la prédication, la controverse, la plume, l'action auprès des pontifes et des princes, dans leur conseils ou dans les assemblées soit politiques soit religieuses. Nous allons voir comment ils les mania, et montrer dans sa sainteté le vrai secret de sa force. Résumé synthétique de tant d'actions éclatantes devant Dieu et devant les hommes, ces pages n'ont qu'un but : faire revivre la belle et puissante figure d'un apôtre, qui personnifie et résume l'action catholique en Allemagne, dans la seconde moitié du siècle de Luther.

LE

BIENHEUREUX CANISIUS

PREMIÈRE PARTIE

RÉFORME DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE

Universités, Colléges, Séminaires.

C'est en 1549 que Canisius, âgé de vingt-huit ans, enrôlé depuis six ans dans la Compagnie de Jésus, déjà connu par ses leçons d'exégèse à Cologne, par ses éditions de saint Cyrille d'Alexandrie et de saint Léon le Grand, et par ses travaux théologiques au concile de Trente, après avoir été formé, éprouvé par le Fondateur lui-même et admis à faire, entre ses mains, la profession solennelle des quatre vœux; mûr enfin pour

l'apostolat, reparut dans cette Allemagne, qui sera désormais à peu près l'unique champ assigné à son zèle. Ainsi que Le Jay et Salmeron, en passant à Bologne il s'était fait recevoir docteur, et avait mérité les applaudissements de ses juges.

On était alors aux mauvais jours de l'*Intérim*. Les concessions déplorables arrachées par la politique à l'empereur Charles-Quint avaient inspiré à l'hérésie une incroyable audace. Partout les nouveaux « apôtres » levaient la tête et semaient le poison de l'erreur. Grand nombre d'universités, loin de combattre, comme elles l'auraient dû, les mauvaises doctrines, contribuaient plutôt à leur diffusion. Bien des professeurs, à la faveur des lettres et des sciences, enseignaient ouvertement des opinions suspectes et corrompaient les jeunes intelligences.

La réformation, dès le principe, avait aimé à se donner un vernis littéraire et scientifique. Elle avait adopté avec enthousiasme le mouvement d'idées qu'on est convenu d'appeler la Renaissance. Elle ne cessait de déclamer contre la scolastique, et pour cause; car le sophisme s'accommode mal d'une dialectique rigoureuse. A la prétendue barbarie du moyen âge, elle se vantait

de substituer les lumières et la politesse rajeunies de l'antiquité. Luther dut une partie de sa puissance à la beauté de sa parole, bien souvent déparée pourtant par la grossièreté du sarcasme et les emportements de l'invective. Mélanchthon, son disciple favori, était un esprit très-cultivé, un humaniste accompli. On sait que Calvin écrivait le latin avec une rare élégance, et que Théodore de Bèze, sur ce point, égalait ou même surpassait son maître.

Ces premiers chefs de la révolte protestante donnèrent le ton à leur successeurs Les mots magiques de raison, d'indépendance, de libre examen, bien que seulement insinués d'abord, ne tardèrent pas à produire leur effet. Il fut de mode parmi les gens d'esprit ou ceux qui voulaient passer pour tels, de marcher sous le drapeau des novateurs, parce qu'il se présentait comme le drapeau de la civilisation et de l'avenir. Les catholiques ne furent plus que des gens rétrogrades, ennemis de tout progrès, follement entichés d'un passé disparu sans retour avec ses abus et ses ténèbres.

Telle était l'opinion qui tendait à prévaloir dans la plupart des universités de l'Europe, quand Ignace de Loyola conçut le hardi projet

d'enlever au protestantisme, avec l'éducation de la jeunesse, la direction de l'esprit humain. Pour cela, il fallait des maîtres capables de contrebalancer la haute renommée de leurs rivaux. Il en forma ; et repoussant le timide conseil d'exclure l'enseignement du grec et de l'hébreu à cause de l'étrange abus qu'en faisait l'hérésie, il voulut au contraire que ses professeurs fussent plus habiles dans ces langues que leurs adversaires, afin de les combattre avec succès sur leur propre terrain. Les professeurs trouvés, il n'y avait plus qu'à ouvrir des colléges. Les princes catholiques en offrirent de tout côté.

CHAPITRE Ier

Ingolstadt.

C'est dans le but principal de réformer l'instruction publique en Bavière que Le Jay, Salmeron et Canisius étaient appelés par le duc Guillaume. Ce religieux prince avait absolument refusé de souscrire à l'Intérim et repoussé des palliatifs qui ne sauvent jamais rien. Mais ses États n'avaient pu échapper à l'influence de ces lâches tempéraments. On jugera des désordres qui régnaient dans l'université d'Ingolstadt par la lettre suivante de Canisius à Polanco, secrétaire de saint Ignace :

« Il n'y a qu'un petit nombre de professeurs qui aient une doctrine solide et pure ; encore se contentent-ils de la leçon officielle faite avec froideur, sans penser au progrès moral de leurs élèves. La plupart des maîtres n'ont qu'une

mince valeur et mènent une vie scandaleuse; membres intrus du corps universitaire et usurpateurs des fonctions de l'enseignement, ils dogmatisent au gré de leurs caprices, obéissant plutôt à leurs passions qu'à l'Évangile. Les livres hérétiques circulent avec une étrange facilité; les textes des auteurs catholiques, comme de l'Écriture sainte, sont indignement altérés et corrompus par des interpolations. On ne peut pas même nommer les théologiens scolastiques, tant ils sont en abomination. La jeunesse, abandonnée à elle-même, affranchie de tout devoir, de toute discipline, livrée à la débauche, n'a ni l'amour de l'étude, ni le désir de s'instruire. Le mal s'est répandu de l'université sur le peuple, qui n'a plus de catholique que le nom et vit sans penser aux choses de l'âme et de l'avenir... Je vous dis tout cela, mon révérend Père, pour vous faire connaître la situation; vous compatirez à ces maux, vous prierez le Seigneur pour nous et pour toute l'Allemagne. Oui, priez, vous tous, Pères et Frères bien-aimés, afin que là où le péché abonde la grâce surabonde un jour. »

On sent dans ces lignes, surtout dans les dernières, l'esprit nouveau des maîtres façonnés à l'école d'Ignace. L'éducation publique ne sera

pas pour eux un honnête moyen de vivre, mais une œuvre de dévoûment et de religion. Là résidera leur puissance.

Accueillis avec une vive sympathie, à Munich par Guillaume, et à Ingolstadt par les principaux dignitaires de l'université, les trois religieux commencèrent leurs leçons quelques jours après leur arrivée. Salmeron commenta l'épître de saint Paul aux Romains, Canisius le *Livre des Sentences*, et Claude Le Jay les Psaumes de David. Le succès fut grand ; et l'université reconnaissante fit afficher aux portes de l'académie l'éloge le plus magnifique des nouveaux professeurs.

Mais bientôt Salmeron et Le Jay partent, l'un pour le concile de Trente, l'autre pour Augsbourg; et Canisius reste seul à Ingolstadt avec Gaudan. C'est maintenant surtout qu'il va déployer son zèle et son activité. Il veut à tout prix sauver cette jeunesse, dont le ciel l'a constitué le guide. Il n'a pas oublié les dangers que lui-même courut à Cologne aux jours de son éducation ; et il sait bien que, s'il a traversé, le cœur pur et la foi sauve, cette orageuse époque de sa vie, il le doit uniquement à la paternelle sollicitude de son professeur de rhétorique, le saint prêtre Van Esch, dont ses Mémoires nous parlent avec une si tou-

chante effusion de reconnaissance [1]. N'a-t-il pas vu aussi son ami Laurent Surius, le futur Chartreux, le futur précurseur des Bollandistes, sur le point de succomber aux piéges de l'hérésie ? Et ne lui a-t-on pas raconté plus d'une fois comment saint Ignace, à Paris, préserva des mêmes séductions le jeune François Xavier, dont maintenant la puissante voix ébranle tout l'Orient, et qui par ses conquêtes répare les pertes de l'Église en Europe ? « Ah ! se dit Canisius, parmi les écoliers qui suivent mon cours, peut-être y a-t-il quelque nouveau Surius, quelque nouveau Xavier ; » et nulle fatigue ne lui coûte plus.

A ses leçons ordinaires et publiques, il en ajoute bientôt de particulières pour les étudiants qu'une intelligence paresseuse ou d'autres causes ont retardés dans leur marche. C'est l'application anticipée d'un principe, consigné plus tard dans le *Ratio studiorum* de la Compagnie de Jésus : veiller au progrès « de tous les élèves sans exception, » et favoriser en même temps le développement rapide des plus habiles. Mais, à la science, il veut qu'ils joignent la piété ; il les convie à des réunions spéciales. Maîtres et éco-

(1) Voir la Cinquième Partie.

liers s'y portent à l'envi : c'est un heureux prélude à ces Congrégations de la très-sainte Vierge, qu'un régent de cinquième, le P. Léon, fondra trois ans plus tard au collége Romain, et qui, depuis trois siècles, ont protégé tant de jeunes vertus. Bientôt tout changea de face à Ingolstadt. La population universitaire n'était plus reconnaissable. La ville elle-même se réforma, grâce à la chaleureuse éloquence et aux industries de l'infatigable professeur. Et, au milieu de ces labeurs, il trouvait encore le temps de traduire en allemand la grammaire latine du P. Codret, et de rédiger un premier essai de catéchisme, qu'il y joignit comme appendice; ainsi l'hérésie fut bannie des livres élémentaires, où elle était parvenue à se glisser.

Tant de succès ne pouvaient manquer d'attirer sur lui l'attention publique. L'université, d'un consentement unanime, le nomma son recteur, et Ignace lui ordonna d'accepter cette charge malgré toutes les répugnances de son humilité. Il justifia un choix si honorable. Les professeurs des hautes sciences furent avertis de veiller à la conservation de la pure doctrine. Il fit enlever des mains des élèves une foule de livres hérétiques, et obtint du duc de Bavière une défense

formelle aux libraires d'en vendre à l'avenir. Il apaisa des dissensions entre maîtres et étudiants; les anciens règlements universitaires ne furent plus une lettre morte. Sa parole ralluma au cœur de la jeunesse l'amour du travail, l'émulation et l'entrain dans les disputes publiques. Il remit en honneur la forme syllogistique; et par de sages décrets s'efforça de bannir la licence, le jeu et l'immoralité.

De telles réformes soulevèrent de violentes oppositions. Il en triompha par un heureux tempérament de patience et de sévérité. Cette administration intelligente et ferme fit époque dans l'histoire de l'université. Ses annales attestent la plus vive admiration pour « l'homme incomparable, » qui lui est venu de Rome. Nous reproduisons ce témoignage, presque aussi honorable pour la rare franchise de ceux qui le décernent, que pour le mérite de celui qui le reçoit. Il est écrit d'un style pompeux, qui sent peut-être un peu son collége, mais n'en renferme pas moins l'expression évidemment sincère de la satisfaction générale.

« Le 148e recteur de notre université fut le Père Canisius de la Compagnie de Jésus, homme presque divin et d'une immense érudition, philo-

sophe excellent, théologien profond, orateur éloquent et prêtre plein de gravité et de douceur. On peut le présenter comme un modèle de piété, de charité et de toutes les vertus qui ornent et recommandent un ecclésiastique. Aidé de ses compagnons, il rétablit l'honneur et la dignité de notre académie, qui, depuis la mort du docteur Eck, avait perdu son éclat par la défection de quelques membres. Nous lui devons une manière d'enseigner les sciences plus claire, plus intéressante et plus solide que celle de nos anciens maîtres. Si quelqu'un peut louer davantage ce grand homme, ce courageux défenseur de l'Église catholique, je lui cède volontiers la plume. Je déclare toutefois qu'il brille de nos jours comme un flambeau entre les docteurs, et mon vœu le plus ardent est qu'il plaise à Dieu de le conserver longtemps pour l'utilité de l'Église et de la religion. »

Après avoir rempli sa charge durant six mois selon l'usage, il rendit un compte détaillé de son administration et abandonna les honoraires qu'on lui offrait. On voulut alors le créer vice-chancelier ; mais Ignace ne seconda pas les désirs du prince, et Canisius put se dérober à cette dignité.

Ingolstadt était renouvelé. Pour consolider le

bien opéré, le duc Guillaume résolut de donner la Compagnie de Jésus un collége dans cette ville la mort l'empêcha de réaliser ce dessein, qui fu dans la suite exécuté par son digne fils et successeur Albert. Canisius, élevé alors à la charge de provincial, revint pour accepter, au nom de son Ordre, la fondation nouvelle. Après des commencements laborieux, cette maison devint très-florissante. On y compta jusqu'à cent religieux, employés tant à l'enseignement qu'aux autres ministères de leur vocation.

CHAPITRE II

Vienne.

Dans l'intervalle de ces deux voyages en Bavière, Canisius avait renouvelé à Vienne et à Prague les merveilles d'Ingolstadt.

Vienne, où l'avaient attiré les instances enfin victorieuses du faible mais religieux Ferdinand Ier, exigeait bien la présence de l'homme de Dieu. Tout y était en proie à l'hérésie. Depuis vingt ans, on n'avait pas vu une seule promotion aux ordres sacrés ; les vocations faisaient absolument défaut. A peine la vingtième partie des habitants étaient demeurés catholiques. Dans les campagnes, trois cent paroisses manquaient de pasteurs et vivaient à l'abandon. L'université, loin de remédier au mal, ne faisait que l'aggraver par un enseignement plus ou moins hétérodoxe. Il fallut, ici en-

core, reprendre par la base l'œuvre de la régénération sociale et religieuse.

Canisius, que le duc Albert ne voyait partir qu'avec le plus extrême regret, s'arracha, non sans larmes, aux adieux désolés de ses jeunes amis d'Ingolstadt, et suivit le gentilhomme envoyé pour le conduire à Vienne. C'était au mois de mars 1552. Treize de ses frères l'avaient devancé dans cette capitale. Ils y dirigeaient un collége qui, ouvert seulement l'année précédente, donnait déjà de belles espérances. Canisius eut d'abord à fermer les yeux au vénérable Père Le Jay, que la mort enleva presque au moment où la Providence lui envoyait un si digne successeur.

Aussitôt, nous le voyons se livrer à ses travaux accoutumés. Il prêche à la cour. Il prêche au peuple. Il catéchise les petits enfants. La peste éclate à Vienne ; le premier, il se dévoue au service des pestiférés. Le Saint-Siége accorde un jubilé ; c'est lui qui en est le prédicateur, et il profite d'une occasion si favorable pour venger l'honneur des Indulgences. En même temps, il confond dans des disputes publiques l'audace des novateurs. Puis, comme par forme de distraction, il part avec quelques compagnons, et

se met à évangéliser les pauvres campagnes du diocèse. Ils instruisent, ils consolent, ils ramènent au bercail tant de brebis errantes ; partout ils sont accueillis comme des anges de Dieu.

Mais j'oublie que je dois raconter en ce moment ce qu'il fit pour la jeunesse. Dans une telle vie tout se mêle, et l'on ne sait comment le Bienheureux pouvait mener de front tant d'œuvres différentes. En effet, ses travaux apostoliques ne l'empêchent pas de s'employer activement à la réforme de l'éducation publique. Il y avait à Vienne un collége, dit des Archiducs, où enseignaient des professeurs que n'unissait entre eux aucun lien de subordination. En 1553, à la demande de Ferdinand et sur l'ordre d'Ignace, Canisius est obligé d'en accepter le rectorat ; son administration y fait bientôt refleurir la science et la vertu. Mais cette vie à part, avec des personnes du monde, le laissait éloigné de ses Frères ; et, privé du grand bien de la discipline régulière, il était comme l'oiseau qui regrette l'atmosphère où il puise l'air vital. Il tomba dangereusement malade, et les médecins, comprenant la cause de son mal, jugèrent que le meilleur remède était de le rendre à la vie commune.

C'est ainsi qu'il lui fut permis de quitter la

charge de recteur ; mais il n'évita pas celle d doyen de l'université, dont il occupait une de principales chaires. Son zèle en profita pour introduire les mêmes réformes qu'à Ingolstadt, son succès fut égal, bien que plus lent. Pour pu rifier l'enseignement de tout mélange suspect, fit soumettre à des examens rigoureux les asp rants aux grades, défendre la lecture et la ven des livres hérétiques, brûler plusieurs caiss pleines de ces sortes d'ouvrages. Ces mesures, évidemment légitimes dans un État catholiqu qui entendait garder son antique foi, assuraie le fruit de ses leçons de théologie, auxquelles s pressait toujours un nombreux auditoire.

Il comprit cependant que la parole, aidée mêm d'une sage répression, était loin de suffire. L jeunesse, qui affluait à Vienne pour suivre le cours de l'université et du nouveau collége, de meurait, hors le temps des classes, abandonné à elle-même ; bientôt elle perdait les mœurs, sou vent même la foi. Ne pouvait-on rien faire pou la mettre à l'abri de tant de périls ? Canisius con sulte Ignace. « On voit clairement, dit-il dans un lettre à Polanco, que, par le seul enseignement nous ne parviendrons jamais à maintenir le jeunes gens dans les bons principes ; la société

qui les entoure est trop corrompue; leurs familles, leurs amis, les compagnies qu'ils fréquentent n'offrent plus assez de garanties. » En conséquence, il propose de créer un pensionnat. Le saint fondateur approuve un dessein si conforme à ses propres pensées.

Aussitôt Canisius choisit cinquante jeunes gens, appartenant à des familles distinguées et assez riches pour subvenir aux dépenses d'une pareille éducation. Les largesses impériales lui permettent de les établir, sous la conduite d'un supérieur, dans un édifice adjacent au nouveau collége. Telle fut l'origine du séminaire ou pensionnat des nobles. De toutes les provinces de l'empire, et même de la Pologne, la jeune noblesse s'empressa d'y accourir. C'est là que l'angélique Stanislas Kostka ne tardera pas à venir développer les trésors de grâce déposés dans son cœur; et quand, guidé par la Vierge Marie, il se sera enfui de Vienne, c'est Canisius qui l'accueillera à Dillingen et le dirigera sur Rome, en écrivant à saint François de Borgia ces prophétiques paroles: « J'attends de lui de grandes choses. »

Pour le dire en passant, le pensionnat de Vienne montre que les pensionnats ne sont pas une innovation dans les habitudes de la Compagnie de

Jésus. Dès le principe, le malheur des temps la dépravation des mœurs publiques les fire juger nécessaires; et de nos jours les mêm raisons les ont multipliés encore davantage.

Nous citerons ici un passage des Mémoires i times de Canisius (1); on y verra dans quels sei timents il appliquait tous ses soins à la formati chrétienne de la jeunesse : « O mon Dieu, s'écri t-il, ô vous le gardien fidèle et le tendre ami d hommes, je vous en supplie, daignez accorder beauconp d'enfants la grâce que vous n'avez p refusée à mon indignité, quand j'étais à leur âg Que même cette grâce soit plus abondante encor Faites que, de bonne heure affranchis des tro bles et des dangers du monde, ils rencontrent pieux et dignes maîtres qui, par la force de parole et surtout de l'exemple, leur inspire bien plus d'aversion pour le vice que pour le b barisme. » Naïve et touchante prière où s'harm nisent si merveilleusement les préoccupations père, du professeur et de l'apôtre!

Un siècle et demi plus tard, Jouvancy, da son *Ratio docendi*, reproduit la même pensée, des termes qui ne respirent pas moins de re

(1) Voir le contexte, Cinquième Partie.

gieuse tendresse pour l'enfance. Le célèbre précurseur de Rollin veut qu'un professeur n'aille jamais en classe, avant de s'être prosterné aux pieds des saints autels: « Seigneur Jésus, dira-t-il au Dieu de l'Eucharistie, vous qui pour ces enfants avez enduré la mort la plus cruelle, qui avez ordonné qu'on les laissât approcher de vous, qui regardez comme fait à vous-même tout ce qu'on fait à un de ces petits, je vous en prie et je vous en conjure, prenez-les sous la garde de votre nom. Ils sont à vous, c'est vous qui me les avez donnés. Mettez vos paroles sur mes lèvres; ouvrez leur cœur, afin qu'ils apprennent à vous connaître et à vous aimer. Détournez votre face de mes péchés, de peur que ma misère n'arrête le cours de vos bienfaits. Cette mission que vous me confiez d'instruire la jeunesse, accordez-moi de la remplir avec prudence, avec piété, avec force, pour votre gloire, seule fin que je propose à mon zèle. Et vous, auguste Reine du ciel, à qui ces tendres enfants furent donnés pour fils par Jésus, votre premier-né, expirant sur la croix, montrez que vous êtes mère! Saints patrons, à qui la divine bonté a commis le soin de cet âge, secondez mes efforts, et ne permettez pas que mon travail, quelque faible qu'il soit, demeure stérile. »

Jouvancy ajoute encore bien d'autres recommandations. Tout cela peut provoquer le sourire de l'impiété, mais cache une sagesse profonde. Ignace savait bien ce qu'il faisait en prescrivant à ses professeurs de prier souvent pour leur classe. On demande pourquoi les élèves des colléges chrétiens gardent en général bon et affectueux souvenir des leçons de leurs maîtres; le secret est là tout entier, c'est qu'on tâche de les aimer en Dieu.

Revenons à Canisius, et, avant de quitter Vienne, signalons un fait mémorable. Le roi des Romains voulut récompenser l'homme de Dieu, en le plaçant sur le siége épiscopal d'un diocèse que son zèle avait si heureusement transformé; c'était mal le connaître. Vainement on mit en jeu auprès du pape Jules III tous les ressorts de la diplomatie; des tentatives trois fois renouvelées échouèrent trois fois contre la modestie de Canisius et la sainte obstination d'Ignace. Tout ce qu'on put obtenir, c'est qu'il accepterait pour six mois l'administration ecclésiastique du diocèse, mais sans rien toucher des revenus considérables de la mense épiscopale.

CHAPITRE III

Prague.

Le Bienheureux va nous dire lui-même les circonstances qui amenèrent la fondation du collége de Prague : « Ferdinand était allé visiter son royaume de Bohême, séparé de l'Église depuis la condamnation du fameux Jérôme au concile de Constance. Le confesseur de Sa Majesté, voyant un monastère abandonné, dit au prince qu'il serait convenable d'en faire un collége. L'empereur approuva le projet et le prélat m'en écrivit aussitôt. Il faisait observer que ce monastère, étant situé sur les confins de la Bohême, de la Lusace, de la Misnie et de la Silésie, grandes et importantes provinces désolées par les novateurs, paraissait bien placé pour la fin qu'on se proposait. Je lui répondis qu'il n'était pas expédient que la Compagnie s'établît dans des lieux peu fré-

quentés; que l'honneur de Dieu et le bien des peuples demandaient qu'il fût placé dans quelque ville considérable, qui promît une abondante moisson. Ma lettre fut présentée à l'empereur, qui résolut de bâtir le collége à Prague même, et d'y appliquer les revenus du monastère abandonné, en ajoutant ce qui serait nécessaire... Il y a vraiment beaucoup à espérer pour le bien des âmes, puisque nous serons dans la capitale de la Bohême, dans une ville qui a été le berceau des erreurs modernes. Depuis un siècle, cette province est sans évêques; elle n'a que des administrateurs apostoliques... Je désire vivement que tous ceux qui seront appelés à fonder ce collége y viennent armés d'une grande patience et d'un zèle à toute épreuve, prêts non à disputer mais à souffrir. Ils sèmeront dans les larmes pour récolter dans la joie. »

Le P. Natal, alors visiteur de la Germanie au nom de son général, fit partir aussitôt Canisius pour Prague; et douze autres Pères, envoyés de Rome, ne tardèrent pas à l'y rejoindre. Avant de quitter la ville éternelle, ces nouveaux apôtres avaient été se prosterner aux pieds du Souverain Pontife pour implorer sa bénédiction: « Allez, leur avait dit Paul IV, allez hardiment comme des

agneaux au milieu des loups, Jésus-Christ sera votre guide. Ayez pour armure la simplicité de la colombe et la prudence du serpent, et ne craignez pas d'affronter les plus grands dangers, si la gloire de Dieu le demande. »

C'est Canisius qui, arrivé le premier, eut à soutenir le plus fort de la tempête. A la seule annonce d'une prochaine « invasion » de jésuites, tous les sectaires de Prague, wiklefites, hussites, vaudois, luthériens et bien d'autres oublièrent leurs dissentiments pour unir leurs efforts contre l'ennemi commun. Alors courut le fameux vers qui joue sur le sens étymologique du nom de Canisius et du nom de Huss :

Tu procul esto, canis ; pro nobis excubat anser.

Mais dans l'assaut de cet autre Capitole, le chien de Rome fut plus vigilant et plus heureux que l'oie patriotique de la Bohême.

Le collége s'ouvrit au monastère de Saint-Clément ; et cette hardiesse redoubla d'abord la fureur des sectaires. Quelques-uns d'entre les religieux s'étant montrés dans les rues de la ville, les hérétiques soulevèrent la populace pour leur courir sus et leur jeter de la boue et des pierres. Canisius, lui-même, en célébrant le saint sacrifice

dans l'église du collége, fut « salué, » c'est son expression, d'une grosse pierre lancée avec force par la fenêtre. Un autre Père se vit un jour suiv à l'autel par un homme, qui lui reprocha en termes grossiers son idolâtrie, et alla jusqu'à lever la main pour le frapper. On parlait publiquement de précipiter dans la Moldau tous « ces chiens de papistes. »

Canisius et ses frères ne perdirent pas courage. Forts de la protection du ciel et prêts à mourir, si Dieu daignait agréer l'offrande de leur sang, ils continuaient tranquillement à prêcher, à enseigner, à faire le bien, sans penser même à se plaindre, à se venger ou à sé défendre. Bientôt les préventions tombèrent : le zèle des professeurs, le progrès visible des écoliers, le bon ordre qui régnait dans la maison, tout ce spectacle d'une discipline et d'un dévoûment inaccoutumés firent une si vive impression sur les hussites eux-mêmes, qu'ils finirent par envoyer leurs enfants aux classes du collége. Quelques-uns demandèrent à les placer dans le pensionnat des nobles. Des conversions s'opérèrent; la piété et la ferveur refleurirent parmi les catholiques, et dans la jeunesse on vit renaître l'honnêteté des mœurs et l'amour de l'étude.

Ce fut à Prague, et puis dans toute la Bohême comme une résurrection générale de la foi romaine.

Le collége, dont les débuts avaient été si difficiles, prit un rapide essor, comme un arbre dont l'orage a longtemps battu la jeune tige. La munificence impériale en fit dans la suite un des plus magnifiques asiles que l'Allemagne ait jamais ouverts à la piété et à la science. Les bâtiments immenses de la grande université de Saint-Clément subsistent encore, et leur destination nouvelle, analogue à l'ancienne, prolonge une gloire commencée sous d'autres auspices.

Sur la fin de sa belle carrière, Canisius, retiré à Fribourg, reportait ses regards vers le collége de Prague déjà très-florissant, et il rappelait aux Pères qui l'habitaient alors les épreuves de leurs devanciers : « N'oubliez jamais, continue le saint vieillard, que vous êtes envoyés non-seulement pour prêcher et pour enseigner, mais pour souffrir et pour vous dépenser au service de tous. Il faut que catholiques et hérétiques soient également convaincus que le nom de Jésus-Christ est véritablement glorifié par votre moyen. Notre Père Ignace demande de tous ses enfants un zèle brûlant pour le salut des âmes : que le vôtre s'em-

brase chaque jour davantage, qu'il consume votr cœur, qu'il soit comme un incendie qui dévor tout. N'ayez qu'une pensée, qu'un but, dans l champ où le Seigneur vous a mis : ramener à Die tant de pauvres égarés! Et maintenant, Frère bien-aimés, je vous conjure de vouloir bien vou souvenir, dans vos prières et dans vos sacrifices de Canisius, qui travailla jadis à la fondation d votre collége, et eut l'honneur d'en poser l première pierre au nom du Christ Jésus. »

CHAPITRE IV

Munich, Dillingen, diverses fondations, Fribourg en Suisse.

Nommé dès 1556 Provincial de son Ordre en Allemagne, Canisius poursuivit, avec la même ardeur et plus d'autorité, l'œuvre de la véritable réforme par l'éducation chrétienne de la jeunesse. Toutefois, nous n'insisterons plus sur les nombreux colléges qui vont naître encore par ses soins : les détails finiraient par sembler monotones. Presque partout il rencontra les mêmes obstacles qu'à Vienne et à Prague ; mais son courage aguerri par l'expérience, sa confiance en Dieu, sa prudence, l'empire croissant de sa parole et de son nom, la vénération universelle dont il était entouré, lui acquirent enfin un ascendant comme irrésistible ; et bien des fois les tempêtes, qu'avaient excitées les entreprises de

son zèle, tombèrent par le seul fait de sa présence.

Déjà, en 1555, pendant que Canisius était à Vienne, le wayvode de Transylvanie, le primat de Hongrie, le célèbre Osius évêque de Warmie en Pologne, et l'évêque de Breslau en Silésie avaient instamment demandé des colléges pour ces différentes provinces : leurs vœux furent successivement remplis.

En 1557, Canisius accepte le nouveau collège que vient de bâtir à Munich l'excellent duc Albert. Plus jaloux de perfectionner les maisons existantes que d'en multiplier le nombre, le saint Provincial avait d'abord hésité. Mais il pria, et Dieu l'éclaira de lumières si vives sur les grands fruits de salut que produirait cet établissement dans la capitale de la Bavière, qu'il aurait cru résister à la volonté du ciel en prolongeant son opposition [1]. Cependant les classes ne s'ouvrirent que deux ans plus tard.

Canisius y nomma pour premier recteur son frère Thierri, qui l'avait suivi dans l'Ordre de Jésus, et lui était intimement uni par la commu-

[1] Voir, cinquième Partie, la lettre du Bienheureux au collége de Munich.

nauté de vues et de sentiments, plus encore que par les liens de la nature. Digne émule de Pierre, Thierri se dépensa durant quarante ans pour le salut de l'Allemagne. Il résidait à Lucerne, quand il apprit la mort de son frère. Cette nouvelle produisit sur tout son être une telle impression qu'il en perdit à l'instant la parole, et demeura frappé de paralysie pendant les sept années qu'il survécut à ce terrible accident. Mais, chose admirable ! il prononça toujours distinctement les noms sacrés de Jésus et de Marie, et au moment d'expirer il s'écria par un nouveau prodige : Au ciel ! Au ciel ! Qu'on nous pardonne ce souvenir accordé en passant à la fraternelle amitié de deux âmes si belles.

La même année 1557 nous montre Canisius différant la fondation des colléges de Straubing et de Landshut, que proposait encore le duc de Bavière ; visitant et agrandissant celui de Cologne, dont il avait, quelque dix ans auparavant, salué les humbles débuts ; applaudissant aux rapides progrès de celui d'Ingolstadt, qui jouissait déjà d'une grande réputation dans toute l'Allemagne.

En 1558, je le trouve à Fribourg en Brisgau, où l'évêque et le chapitre de Strasbourg veulent aussi fonder un collége.

En 1559, il accompagne à la diète de Piotrkow le nonce Mentuati, et l'archevêque de Gnesne traite avec lui de deux colléges à opposer aux ravages, chaque jour plus effrayants, de l'hérésie en Pologne.

Quatre ans après, c'est le cardinal Othon Truchsess, évêque d'Augsbourg, ami intime de Canisius, qui fonde le collége de Dillingen ; et l'année suivante il confie à la direction de la Compagnie de Jésus l'université de la même ville. Le Bienheureux en prend possession et y introduit les réformes nécessaires.

A une époque qu'on ne désigne pas avec précision, il avait également régénéré l'université de Tirnau. Ainsi, en peu d'années, par les soins de Canisius, les villes les plus lettrées de l'empire, se trouvèrent en possession d'un enseignement solide et orthodoxe. Pour assurer l'avenir il crut le moment venu de faire décréter par le souverain pontife que désormais nul ne serait admis aux chaires et aux grades universitaires avant d'avoir fait publiquement profession de la foi catholique. La bulle est de Pie IV et porte la date du 13 novembre 1564.

Wurzbourg eut son collége en 1566. Canisius y parut à plusieurs reprises, et son zèle, en réveil

lant la vigilance pastorale de l'évêque, produisit de merveilleux changements dans les mœurs du clergé et du peuple.

Enfin, je citerai seulement pour mémoire, les colléges d'Augsbourg, de Trèves, de Mayence, de Spire, de Trente, d'Inspruck, de Hall près d'Inspruck, de Ratisbonne, de Lucerne, de Porrentruy, dus plus ou moins à l'initiative et à l'influence de Canisius.

Terminons cette nomenclature par quelques détails sur le collége de Fribourg, où le Bienheureux devait achever sa laborieuse carrière. Depuis une quinzaine d'années, il vivait libre des soucis du gouvernement, et voyait fleurir sous ses yeux les trois provinces qui le considéraient comme leur père : c'étaient les provinces de la Germanie supérieure, de l'Autriche et du Rhin. Chéri et vénéré de tous, il demeurait toujours l'âme de tant d'œuvres que ses soins avaient fait naître et grandir, lorsque, dans le cours de l'année 1580, l'infatigable athlète fut désigné pour aller en Suisse entreprendre une nouvelle et dernière fondation.

L'hérésie avait bouleversé la confédération Helvétique, et semé parmi ces braves montagnards les mêmes désastres que partout. Surex-

cités par les prédications fanatiques de Zwingl
les dissidents avaient pris les armes contre l
catholiques, et ceux-ci, vainqueurs malgré le
infériorité numérique, n'en restaient pas moi
exposés aux piéges et à la sourde persécutio
de l'erreur. Grégoire XIII craignit que les ca
tons fidèles ne finissent par se laisser entamer
résolut de leur envoyer du secours. Comme Bo
homi, évêque de Verceil et alors nonce apo
tolique en Allemagne, comme l'illustre cardin
Commendon, comme presque tous les princes
évêques catholiques de ce temps, le pape éta
persuadé qu'un bon collége était la plus pui
sante digue que l'on pût opposer au mal.

Appelé à réaliser les vues du saint père, Can
sius part aussitôt, s'engage dans les Alpes au fo
de l'hiver, et se rend à Lucerne auprès de Bo
homi, qui voulait le conduire lui-même à s
poste. Grossièrement insultés à Berne, ils fure
accueillis avec autant de joie que de respect p
la partie honorable et saine du peuple de Fr
bourg. Une troupe choisie d'enfants, parés
leurs habits de fête, vinrent au-devant des pie
voyageurs et les haranguèrent en latin : n'était
pas permis à Canisius de voir dans ces aimabl
précurseurs comme une députation reconnai

sante de tant de milliers d'enfants, dont il a sauvé la foi et l'innocence ?

Quand Bonhomi et ses compagnons entrèrent dans la salle du Conseil, le sénat et tous les magistrats de la république se levèrent par honneur et leur adressèrent les salutations les plus affectueuses. Alors montrant Canisius : « Je vous présente, dit le nonce, un homme que vous devez estimer et garder comme on fait les saintes reliques ; croyez bien que vous aurez en lui un apôtre, un docteur, un père plein de tendresse pour vos âmes. » Le serviteur de Dieu les remercia humblement d'un accueil si cordial ; puis, avec sa bonne grâce ordinaire, il fit connaître la fin de la Compagnie dans l'établissement de ses colléges, et dit en terminant : « Je vous offre, Messieurs, pour le bien commun de la jeunesse, du peuple, de l'État, le dévoûment, les sueurs et la vie de mes frères. » A ces mots, il s'éleva dans l'assemblée un frémissement de bonheur : tous bénissaient Dieu et le nonce de leur avoir amené un si grand homme.

Trois sénateurs furent nommés pour aider le Père à se mettre en possession des biens de l'abbaye de Marsens, destinés à l'entretien du collége. Un arrêté du grand Conseil rappela les

enfants, que le défaut d'écoles publiques avait obligé d'envoyer à Lausanne, à Bâle et à Genève. Les classes s'ouvrirent et attirèrent bientôt grand nombre d'étudiants. Cette maison est restée jusqu'à nos jours le principal boulevard de la foi dans un canton tout environné d'hérétiques.

Ainsi commença entre les jésuites et Fribourg cet échange de bons offices, qui, sauf quelques années d'interruption forcée, s'est heureusement maintenu jusqu'au triomphe du radicalisme suisse en 1848 : la glorification de Canisius n'est-elle pas un gage de prochaine réconciliation ?

Le Bienheureux vécut dix-sept ans au milieu de ce bon peuple. Recteur du collége jusqu'en 1584, prédicateur à la ville, missionnaire dans les campagnes, consolateur de toutes les misères, il était adoré des Fribourgeois, qui l'appelaient « leur trésor, leur ami, leur père, » et ne voulurent jamais consentir à son éloignement. C'est là qu'il reçut de François de Sales, alors occupé à la conversion du Chablais, cette lettre si flatteuse récemment publiée par la *Civiltà cattolica* [1], qui fait appel à la science du vétéra

[1] Terzo sabbato di novembre 1864.

des saintes luttes pour la solution d'une difficulté d'exégèse publique. De là aussi il écrivit à plusieurs colléges des épîtres éloquentes et pleines de l'esprit de Dieu, où l'on sent respirer quelque chose de la magnanimité d'un saint Paul et de la charité d'un saint Jean.

CHAPITRE V

Séminaires cléricaux, Collége Germanique.

Je n'aurais pas fini cette première partie de ma tâche, si je n'exposais brièvement ce que fit notre Bienheureux pour l'éducation du clergé.

Dès le principe, il avait compris l'indispensable nécessité de former de bons prêtres, de bons pasteurs des âmes, de bons ouvriers évangéliques. Et n'étaient-ce pas surtout l'ignorance, la mollesse, la cupidité, la corruption des ministres de l'autel, qui avaient frayé si large et si facile passage au torrent de la réforme protestante? Ce nom même de réforme, dont on avait fait habilement un drapeau, indiquait la source du mal : avant tout il fallait ramener la science et la vertu au sanctuaire.

Canisius s'y appliqua de toutes ses forces et

avec beaucoup de succès : des rapports intimes et fréquents avec les évêques et les souverains lui fournirent le moyen de promouvoir efficacement cette grande œuvre. Partout où s'établissait un collége, il s'attachait à préparer des vocations ecclésiastiques ; il ordonnait de cultiver avec un soin spécial les jeunes âmes que Dieu semblait appeler aux sublimes fonctions du sacerdoce. Les mêmes préoccupations l'accompagnaient dans toutes ses courses apostoliques, surtout dans les importantes légations que les souverains pontifes confièrent plus d'une fois à son éminente sagesse.

« Hélas, dit-il dans une de ses lettres, le sel de la terre est foulé aux pieds, et nous ne nous en mettons pas en peine ! Le pasteur périt avec le troupeau, l'aveugle conduit un autre aveugle et l'entraîne dans le précipice. Qui ne serait touché d'un tel malheur ? Comment regarder avec indifférence la perte d'une infinité d'âmes, que nous sauverions si nous avions autant de zèle pour leur bien spirituel, que les mondains en ont pour des avantages terrestres? Ah ! que le Seigneur nous ouvre les yeux pour voir et pour pleurer les malheurs d'Israël ! »

« Former de bons prêtres, disait-il encore,

c'est le moyen le plus facile et le plus court
sanctifier des peuples entiers. Un homme q
goûte Dieu le fera bientôt goûter aux autres ;
saint pasteur ne manque guère d'avoir un sai
troupeau. »

Entre bien des faits particuliers, je n'en rapp
lerai que deux, plus mémorables et d'une pl
haute portée.

La diète était réunie à Augsbourg en 155
sur l'invitation du cardinal Othon Truchsess, C
nisius s'y rendit. Il ne tarda pas à s'apercev
qu'entre les jeunes hommes, qui se destinai
au service des autels, beaucoup, faute de r
sources ne pouvaient continuer leurs étud
Environ deux cents de ces enfants fréquentai
l'école établie dans la cathédrale d'Augsbou
Le docteur, chargé de les instruire, s'acquitt
parfaitement de son emploi, et ne négligeait ri
pour les élever dans la piété et la bonne doctri
Mais la plupart étaient pauvres et réduits à ch
cher eux-mêmes de quoi vivre. Les luthérie
attentifs à se faire des prosélytes, tâchaient
toutes sortes d'artifices de les attirer au par
« Ils auraient des maîtres bien plus habiles,
charité pourvoirait largement à leur entretie
ils échapperaient à la honte de mendier et

gneraient beaucoup de temps, dont leurs études ne pourraient que profiter. » La tentation était délicate, plusieurs y succombaient.

Canisius en fut pénétré de douleur : « Quoi, disait-il, les catholiques auront-ils moins de zèle pour donner des ministres à l'Église, que les hérétiques pour faire des disciples à l'erreur? Non, il n'en sera pas ainsi! » Et lui-même alla signaler aux évêques et princes de la diète les besoins de ces pauvres écoliers, tendre la main pour eux. On le vit demander l'aumône par la ville et presser tous ceux qui pouvaient concourir à une si bonne œuvre. Son zèle fut couronné d'un plein succès. Il recueillit assez d'argent pour les loger tous ensemble et les entretenir durant l'hiver qui fut rude cette année-là. Il leur donna des lois, qui réglaient le temps de leurs dévotions et de leurs études. Le ciel bénit cet ordre établi avec tant de sagesse et de charité; dans la suite, tout le diocèse en goûta les fruits. Ce fut comme un premier projet de séminaire épiscopal.

Maintenant transportons nous à Rome au printemps de l'année 1573. Grégoire XIII vient de monter sur le trône pontifical, et aussitôt ses yeux se sont tournés vers l'Allemagne. Que faire pour guérir les maux de ce pays? Qui pourra

l'instruire du véritable état des choses, le conseiller sur les mesures à prendre? Canisius. Mandé par une lettre du cardinal de Côme, il arrive et court se prosterner aux pieds du Saint Père. Grégoire l'honore de longues et fréquentes audiences. Canisius insiste sur la nécessité d'établir, pour les jeunes clercs, des séminaires, qui fourniraient chaque année des prêtres et des pasteurs d'une doctrine saine, d'une vie irréprochable.

Puis, il rappelle la grande pensée du Collége germanique, qui avait fait dire un jour avec dépit au luthérien Kemnitz : « Il ne manquait plus que cela; Ignace n'a donc pas assez de sa Compagnie? Il ne se contente pas de nous faire attaquer par les étrangers; il nous jette sur les bras nos compatriotes eux-mêmes. » Ignace avait frappé juste. « Ravi d'un si habile expédient, continuait Canisius, le Pape Jules III assigna lui-même des fonds pour l'établissement de cette maison, et les commencements en furent très-heureux. Mais les guerres et les malheurs des temps détournèrent ailleurs les secours qui la faisaient subsister; aujourd'hui elle est bien loin de pouvoir entretenir assez de sujets pour tant de provinces. »

Le Pape entra dans ces raisons : il fit restaurer les bâtiments du Collége germanique et le dota richement. Bientôt on vit arriver cent nouveaux jeunes gens. Dès ce moment, l'œuvre d'Ignace eut une existence assurée; c'est ce qu'il avait prédit. Un jour que tout le monde, et même ses amis les plus dévoués, lui conseillaient d'abandonner une entreprise impossible. : « Non, s'était-il écrié, je me vendrai plutôt que de renvoyer mes Allemands. Il viendra un pontife qui fondera ce collége avec une magnificence digne du chef de l'Église. » Obstination magnanime qui devait porter à la fin de si beaux fruits pour l'Allemagne! Il y a environ cent ans, on comptait déjà vingt-quatre cardinaux et le pape Grégoire XV, six électeurs de l'empire, dix-neuf princes, vingt et un archevêques et prélats, cent vingt et un évêques titulaires, cent évêques *in partibus*, quarante-six abbés ou généraux d'Ordre, onze martyrs de la foi, treize martyrs de la charité, et toute une légion de saints prêtres, qui étaient venus s'asseoir sur les bancs du collége, créé par le concours d'Ignace, de Canisius et de Grégoire XIII.

Canisius n'oublia jamais cette chère maison. De sa retraite de Fribourg, le vénérable pa-

triarche envoyait encore à son général Claude Aquaviva un long mémoire, où résumant les leçons de son expérience, il expose ses idées sur les moyens de faire avancer dans la perfection les ouvriers évangéliques, sur la conversion des hérétiques du Nord, et sur la formation des jeunes Germaniques.

Le zèle du pontife ne s'en tint pas à cette seule fondation. Fidèle à la même inspiration, il fit ouvrir des séminaires cléricaux à Dillingen, à Fulde, à Prague, à Olmütz, à Brunsberg, à Vilna, et jusque dans les chrétientés nouvelles de l'Inde et du Japon, tandis que, par ses soins, les colléges des Anglais, des Grecs, des Maronites, s'élevaient à Rome même et rivalisaient avec le collége des Allemands. Ce n'est pas ici le lieu de dire combien toutes ces écoles de science et de vertu ont servi au maintien, à la défense et à la propagation de la foi catholique; il suffira d'avoir rappelé que l'honneur en revient, après Dieu, à Canisius, qui en conçut l'idée, et à Grégoire XIII, qui la réalisa.

Ainsi, former un digne clergé et bien élever la jeunesse, voilà par quels moyens Canisius pré-

tendit avant tout assurer le triomphe de la vérité : ce plan était bon. Quant à la formation du clergé, nul n'en saurait contester la nécessité et l'influence ; quant à l'éducation de la jeunesse, deux mots de réflexion.

Toujours insuffisantes pour guider et ramener les masses, la parole publique et la presse le sont bien plus encore dans les époques troublées, comme celle qui vit naître le protestantisme, comme la nôtre qui est fille de la première. Pourquoi cela? Parce qu'alors les principes manquent; on ne s'entend sur rien; tous les points de départ sont contestés; impossible de trouver une base commune de discussion : c'est l'anarchie des intelligences. Seule, l'éducation du collége, complétant, corrigeant au besoin celle du foyer domestique, peut donner à l'esprit son assiette et sa règle. Avis à ceux qui se préoccupent de l'avenir de l'humanité! A qui appartiendra cet avenir? Est-ce au christianisme? Est-ce à l'antichristianisme révolutionnaire? A celui des deux principes, dont l'empire prévaudra définitivement dans la direction intellectuelle et morale des générations nouvelles. Sans doute, l'éducation première ne résiste pas toujours au milieu social qui l'accueille plus tard; mais il est inouï que ce

milieu social se réforme autrement que par l'é ducation première.

Et bien ! s'il en est ainsi, gloire à Dieu ! Nou ne sommes pas inquiets ; car l'Église du Chri n'entend pas plus renoncer au droit d'instruir la jeunesse, qu'elle n'entend laisser flotter a vent de toute erreur les rênes de l'esprit humair Seulement, que ses fils, parvenus à la virilité comprennent, comme nos adversaires, l'impor tance de la question ; qu'ils secondent leur mère il faut absolument que l'élément divin pénètr de plus en plus l'éducation à tous ses degrés ; ce prix, le monde est sauvé.

Leçon pratique et décisive, que nous donn Pie IX, en glorifiant dans Canisius l'ami reli gieux du jeune âge, l'ardent, l'heureux promo teur de la grande éducation chrétienne.

DEUXIÈME PARTIE

APOSTOLAT DE LA PAROLE

L'éducation prépare l'avenir des sociétés, elle n'atteint pas leur état présent. Tout au plus, les générations nouvelles, en grandissant, pourraient-elles exercer sur les générations déjà viriles l'influence du bon exemple et cette sorte de séduction de la vertu aimable, que les liens du sang rendent quelquefois si puissante. Mais ce sont là de bien rares exceptions ; la règle, c'est que l'homme fait réagisse au contraire sur le jeune homme ; et combien de fois il arrive que les germes, semés dans une âme d'enfant par la main du

plus habile maître, ne résistent pas au contact délétère des mœurs et de l'opinion publiques!

Si donc la masse d'un peuple s'est écartée du droit chemin, si l'erreur et la passion sont devenues ses guides au lieu de la raison et de la foi véritable, pour ramener les esprits égarés il ne reste plus que la puissance de la persuasion, aidée du secours divin; il faut recourir à l'éloquence, à la discussion, à la plume. Présentée à tous les âges et sous toutes les formes, la vérité reprendra peu à peu son légitime empire, l'apostolat assurera les fruits de l'éducation; et l'on verra renaître, dans les familles d'abord, puis dans les États, ces principes de religion, d'honneur, de respect, qui sont la meilleure ou plutôt l'unique source de la prospérité matérielle comme du progrès moral des nations, la solide et immortelle garantie de leur stabilité.

L'Allemagne du XVIe siècle avait grand besoin de ce nouveau moyen de réforme. Canisius accepta la situation; il en comprit les exigences: il se fit prédicateur, missionnaire, controversiste, écrivain.

Toutefois ne lui demandez pas les fougueux emportements d'un Luther. Le trop fameux héré-

siarque ne recule devant aucune audace de langage ou de pensée ; les lois de la mesure n'existent pas pour lui ; insultes, sarcasme, grossières invectives : tout lui est bon ; il se donne bien plus souvent un air de furieux, de fanatique, d'énergumène, que cet air de prophète et d'envoyé de Dieu, qu'il serait si heureux d'atteindre. Ce n'est pas ainsi que Canisius entend le ministère sacré de la parole. Le calme, la netteté, la logique dans l'exposition de la doctrine ; la modération jusque dans la réfutation du mensonge éhonté et de l'insolente calomnie ; l'intime et pénétrante conviction, l'émotion sympathique de la voix ; la force, une sainte véhémence dans la prédication populaire de ces vérités fondamentales de la destinée humaine, de la mort, du jugement, sur lesquelles il aime à revenir et qui, selon lui, finissent par dompter les cœurs les plus rebelles ; enfin un heureux et continuel usage de l'Écriture et de la tradition : tels sont les caractères généraux de cette éloquence, que nous allons voir à l'œuvre. On y sent le maître qui enseigne avec autorité, le père qui plaint encore plus qu'il ne condamne, le bon pasteur prêt à donner son sang pour ses brebis. Rien n'est plus conforme aux exemples du Christ et de ses apôtres ; rien ne ressemble

moins aux allures des chefs du protestantisme
Et ce que nous venons de dire des sermons d
Canisius, s'applique également à ses livres : i
fut aussi peu un pamphlétaire qu'un tribun.

CHAPITRE Ier

Débuts apostoliques à Cologne.

Canisius était bien jeune encore, et déjà il se révélait apôtre. Cologne vit éclater dans le pieux étudiant les premières flammes de ce zèle ardent et magnanime, qui devait caractériser sa vie entière. Guidé par les conseils des hommes célèbres, qui florissaient à Cologne, et aussi à Louvain, où il alla suivre le cours de droit canon, il fit de bonne heure l'apprentissage de ce grand art de la parole, dans lequel Dieu voulait qu'il excellât un jour. Il composait des harangues latines pour la défense de la religion catholique, et les débitait en public. Il arrachait le plus qu'il pouvait d'écoliers à leur vie licencieuse, et les prémunissait contre les piéges de l'hérésie. Il soutenait de ses aumônes les plus pauvres, leur

fournissait des livres et, pour mieux les secourir, poussait la générosité jusqu'à s'imposer à lui-même des privations.

A cette époque remonte son étroite liaison avec Laurent Surius. Ils avaient une habitation commune et s'aidaient puissamment l'un l'autre à sauver leur foi et leur vertu des dangers qu'ils rencontraient à chaque pas. Leurs cœurs demeurèrent toujours tendrement unis, même quand la Providence eut assigné à chacun une vocation diverse; et ce fut là en partie l'origine de la fraternelle alliance, qui ne cessa jamais d'exister entre l'ordre de saint Bruno et l'ordre de saint Ignace. Douce et puissante alliance, bien faite pour rappeler aux uns et aux autres que Marthe et Marie sont sœurs, que la contemplation doit venir en aide à l'action et en féconder les sueurs! Les fils de la solitude lèvent les mains sur la montagne, pendant que la milice du Christ combat dans la pleine : ainsi les bataillons d'Amalec sont mis en déroute.

De si précoces vertus indiquaient une destinée plus haute. A dix-neuf ans, à l'âge des sourires de la vie, Canisius se sentit pris d'un souverain dégoût pour le monde. La sainte virginité lui apparut dans tout l'éclat de ses modestes char-

nes, telle que la vit un jour Grégoire de Nazianze ; l fut épris de sa beauté, et aussitôt, par un vœu spontané, il la choisit pour son unique épouse. Jamais serment ne fut mieux gardé ; et il fallait bien que l'homme apostolique, envoyé de Dieu pour confondre les disciples d'un Luther et d'un Calvin, portât au front l'auréole d'une chasteté sans tache.

Cependant il priait le Seigneur avec beaucoup de larmes de lui faire connaître sa volonté : « Seigneur, montrez-moi la route de ma vie ! » Enfin, le bruit des merveilles opérées à Mayence par le vénérable Père Lefèvre fut pour lui comme un trait de lumière. Il part, se met sous sa conduite, et le jour se fait dans son âme : il comprend que Dieu le veut dans cette nouvelle compagnie de prêtres « où, raconte-t-il lui-même, deux saintes filles ses parentes lui avaient prédit, dès son enfance, qu'il entrerait un jour, pour le salut d'un grand nombre. » Ravi des grâces dont le ciel le comble par l'entremise de Lefèvre, il écrit de tous côtés à ses amis pour leur faire part de son bonheur. Puis, le quatrième jour de sa retraite, n'écoutant que les inspirations de sa ferveur, il trace de sa main l'engagement formel « de vivre à jamais sous l'obéissance de la Compagnie de Jésus. » Bien

plus, il conjure ceux qui seront ses supérieurs d disposer de lui en toute liberté, sans aucun égar à ses naturelles répugnances.

C'était déjà l'abnégation d'un apôtre. Admis a noviciat, il est renvoyé à Cologne, où se trou vaient réunis quelques autres candidats de l'Or dre: Canisius fut le modèle de tous. Bientôt, i reprit ses travaux avec une ardeur que le sag Lefèvre crut devoir modérer, de peur que l'espri intérieur n'en souffrît quelque atteinte.

Sur ces entrefaites, frère Pierre apprend qu son père se meurt: il vole à Nimègue. A la vu du plus cher de ses fils, le bon vieillard est sais d'une joie si vive, qu'il expire en l'embrassant Pierre versa bien des larmes; mais Dieu le con sola en lui faisant connaître le salut éternel d celui qu'il pleurait, et de sa mère aussi, mort depuis longtemps.

Dès lors, il ne songe plus qu'à rompre les der niers liens qui l'attachent à la terre; et suivant la lettre le conseil évangélique: « Vendez tout c que vous avez et donnez-le aux pauvres », il dis pose en faveur de l'indigence de tous ses bien qui étaient considérables; puis, libre et joyeu il retourne à Cologne. En route, il rencontr trois étudiants qu'il gagne au service de Dieu

deux se font chartreux, le troisième se fait jésuite. Belle récompense accordée au jeune apôtre, qui vient de dire si généreusement au Seigneur: « Donnez-moi des âmes, prenez tout le reste! »

Les vœux de la Religion et l'ordination sacerdotale impriment à son zèle un nouvel élan et ouvrent à ses efforts une plus vaste carrière. En continuant ses propres études, il donne au collége du Mont des leçons publiques d'Écriture sainte; il prêche, il fait le catéchisme aux enfants, il visite les malades et les pauvres; il trouve encore le temps d'éditer saint Léon le grand et saint Cyrille d'Alexandrie.

Mais tout à coup, secrètement excités par les menées de l'hérésie, les magistrats de la ville exhument je ne sais quel ancien règlement qui interdisait tout nouvel établissement de religieux à Cologne. Les derniers venus sont obligés de se disséminer en différentes maisons. C'est alors que la communauté dispersée eut tant à se louer de l'admirable charité des Pères Chartreux.

Lefèvre écrivait de Valladolid à Canisius qui l'avait consulté: « J'ai lu et relu votre lettre, mon cher Pierre, et je demeure partagé entre l'affliction et la joie. Comment ne pas pleurer, en voyant des hommes, qui ne font qu'un par l'union des volon-

tés, privés du bonheur d'habiter ensemble? Ma
comment ne pas sourire en pensant qu'on vo
tolère dispersés, tandis qu'on vous condam
réunis, comme si la dispersion vous rendait me
leurs? Je voudrais dire à vos persécuteurs :
vous estimez l'arbre mauvais, n'estimez pas l
fruits bons. Mais il y a des vérités qu'il faut tair
surtout aux jours de la tribulation. Béni soit
Christ Jésus, qui malgré la séparation des cor
garde l'unité de vos âmes ! Il saura bien rassen
bler les brebis d'Israël. Mettez en lui votre co
fiance : il est la source de toute grâce. » On
voit, ce n'est pas d'aujourd'hui que datent certai
sophismes, dont la haine aime à se faire une arn
contre les religieux. De son côté Ignace félici
ses enfants d'avoir tenu tête à l'orage, et le
annonce une prochaine délivrance. Cet espoir
bientôt une réalité.

Plus fraternellement unis que jamais, — c
rien, mieux que l'épreuve, ne rapproche les cœu
— ils continuèrent leur œuvre apostolique, e
couragée maintenant par d'universelles symp
thies. Canisius sembla se multiplier : tous l
âges, toutes les conditions, toutes les misèr
étaient l'égal objet de sa sollicitude. Le goût d
Exercices spirituels propagé par ses soins po

ses fruits accoutumés. Tant de succès alarmèrent Le Jay pour l'humilité du jeune Canisius : « Frère bien-aimé, lui écrit-il de Worms, je vous félicite de tout ce que vous avez fait, de tout ce que vous faites pour l'honneur et la défense de l'Église, pour le bien des âmes. Remerciez le Seigneur des bénédictions qu'il daigne répandre sur vos fatigues. Mais prenez garde qu'une si grande application à l'étude, à l'enseignement, à la prédication, ne fasse tort à la vie de l'esprit. Le soin des œuvres extérieures ne doit pas compromettre la culture intérieure de l'âme. Imitez le Docteur Angélique, qui ne se mettait au travail qu'après une longue oraison. Souvenons-nous toujours que l'industrie humaine n'est rien sans le secours de Dieu, qui la soutient et la féconde. Ne perdons jamais de vue la plus grande gloire du Seigneur, seul objet digne de nous : que nous importent l'estime et les jugements des hommes? »

Canisius méritait d'entendre ces divins enseignements : il les reçut avec autant de respect que de reconnaissance. Son zèle, plus courageux à mesure qu'il devenait plus surnaturel, obtenait chaque jour de nouveaux triomphes. Les habitants de Cologne avaient conçu la plus haute idée de sa capacité comme de sa vertu, et il n'é-

tait âgé que de vingt-six ans, quand ils lui confièrent une négociation très-importante, dont l'heureux succès sauva la foi dans leur ville nous y reviendrons plus tard. A son retour, tout fut mis en œuvre pour le fixer à Cologne. Mais sa réputation commençait à se répandre au loin : plusieurs évêques l'appelaient au secours de leurs diocèses. C'est le cardinal-évêque d'Augsbourg, Othon Truchsess qui l'emporta : il le fit venir à Trente, puis à Bologne, pour assister au Concile comme son théologien. Telle fut l'occasion de son voyage à Rome.

CHAPITRE II

Mission d'en haut.

Il entrait dans le plan divin de mettre en contact ces deux grandes âmes, Ignace et Canisius. A l'école de ce nouveau maître, le futur apôtre de l'Allemagne se sentit éclairé de lumières inconnues, inondé de consolation, investi d'humilité et de force. Ses vertus prirent un rapide développement, surtout l'obéissance, cette vertu apostolique entre toutes, qui donne la victoire, et que le saint Fondateur avait adoptée comme le caractère distinctif de sa Compagnie.

Un jour, Ignace prend la résolution d'envoyer en Sicile un certain nombre de ses enfants, pour y diriger deux colléges, offerts par le vice-roi Don Juan de Vega. Il convoque tous les Pères de Rome et leur pose quatre questions, auxquelles

chacun répondra par écrit, après trois jours de réflexion et de prière. Voici les questions : « Suis-je également disposé à partir pour la Sicile ou à rester ? — Arrivé en Sicile, accepterai-je du même cœur toute charge, humble ou élevée, qui pourrait m'être confiée ? — Me serait-il indifférent d'être nommé professeur ou désigné pour étudier encore ? — Regarderai-je comme le meilleur ce que les supérieurs auront ordonné ? » Toutes les réponses se rencontrèrent dans une protestation uniforme de complet abandon entre les mains de Dieu et de ses légitimes représentants.

Mais la réponse de Canisius est demeurée célèbre dans les annales de l'Ordre ; nous la transcrivons comme un éternel monument des nobles dispositions de son cœur : « Après avoir mûrement considéré devant Dieu les points proposés par notre Père, je déclare : premièrement, que, par le secours de la grâce, je me trouve également prêt à rester, ou à partir pour la Sicile, ou pour les Indes, ou pour tout autre lieu, suivant les ordres de l'obéissance ; secondement, si l'on m'envoie en Sicile, je proteste dans toute la sincérité de mon âme que j'accepterai tous les emplois qu'on pourra me donner, celui de portier, de cuisinier ou de jardinier, comme celui de pro-

fesseur, même d'une science qui me serait jusqu'ici étrangère. Et pour preuve que tels sont mes vrais sentiments, je m'engage par un vœu formel à ne rien demander dans tout le cours de ma vie, au sujet de l'habitation, de l'office, du ministère ou de toute autre chose concernant ma personne, mais à laisser de bon cœur, avec une pleine soumission d'intelligence et de volonté, au supérieur la conduite de mon âme et le soin de mon corps. A lui je m'offre tout entier, et confiant je m'abandonne, dans le Seigneur Jésus. Rome, 5 février 1548. Pierre Canisius de Nimègue. » Ignace dut être content : les soldats savaient comprendre leur général.

Quelques jours après, dix Pères partaient pour la Sicile, et du nombre était Canisius. Il y en avait de Français, d'Allemands, d'Italiens, d'Espagnols. Le saint fondateur aimait ces sortes de fusions; elles montrent, pour ainsi dire, aux yeux que la charité ne connaît ni frontières ni distinction de races. Canisius enseigna la rhétorique à Messine, lui qui naguère siégeait parmi les Pères de Trente. Jaloux de se perfectionner dans l'art de bien dire, il joignit la pratique à la théorie : comme partout, le succès couronna ses efforts. Mais Dieu lui réservait un plus grand théâtre.

Au bout d'un an, il est rappelé à Rome et reçoit ordre de se préparer à ses vœux solennels. C'est ici une des époques les plus mémorables de sa vie ; et lui-même nous a transmis le récit des faveurs extraordinaires dont le Seigneur se plut à le combler. Nous reproduisons ces pages, qui, à travers les voiles dont s'enveloppe l'humilité du Bienheureux, laissent entrevoir tant de merveilles. N'y reconnaît-on pas quelque chose de ces appels divins qu'entendirent les premiers prédicateurs de l'Évangile, les Apôtres de de l'Homme-Dieu ? La forme est différente sans doute, mais le fond n'est-il pas à peu près le même ?

« Le 2 septembre 1549, me trouvant à Rome et déjà désigné pour l'Allemagne, j'obtins une première audience du Pape, avec dix autres jésuites, qui devaient être envoyés à Palerme. Admis au baisement des pieds, nous reçûmes tous la bénédiction de Sa Sainteté. Puis, tandis que mes compagnons allaient rendre visite aux cardinaux, votre infinie bonté, ô Père saint, pontife éternel, m'inspira de demander avec ferveur à vos puissants Apôtres l'invisible ratification de cette bénédiction visible. Alors j'éprouvai une grande consolation, et je crus sentir la présence

de votre grâce, miséricordieusement accordée à ma prière. Vos Apôtres aussi me bénirent et confirmèrent ma mission; ils semblèrent me promettre leur bienveillance et leur appui, comme au nouvel apôtre de l'Allemagne.

« Vous savez, Seigneur, combien de fois en ce même jour, et avec quelle force, vous m'avez recommandé l'Allemagne. Vous me pressiez tendrement de me dévouer pour elle jusqu'à la mort comme Lefèvre, et de joindre mes efforts à ceux de l'ange protecteur de ce pays ! Dérobant à ma vue durant quelques instants l'abîme sans fond de mon indignité, vous me montriez comment en vous et par vous s'opèrent ces prodiges de la grâce, qu'aucun homme n'osera jamais révéler s'il ne veut s'exposer au reproche de présomption. Et qui voudrait avouer, quand même, en toute humilité, il en aurait la conscience, que vous l'avez choisi, comme un vase d'élection, pour porter votre nom devant les peuples et les rois? Souvent, Père très-haut et seul digne de louange, vous m'avez promis et fait entrevoir des choses merveilleuses; mais, je le sais, pareilles faveurs permettent des interprétations diverses, et il n'y faut pas chercher son repos. Peut-être est-ce ma faiblesse qui soupire après le lait des

enfants, incapable que je suis de supporter encore la nourriture substantielle des parfaits. »

Quatre jours plus tard, ces communications célestes se renouvellent, mais avec des circonstances différentes et non moins remarquables : « J'étais à la veille de prononcer mes derniers vœux. Votre grâce, Seigneur, m'avait conduit à la basilique Vaticane. Là, prosterné dans la poussière, je recommandai cet acte solennel aux glorieux Apôtres, et je sentis qu'ils exauçaient ma prière, qu'ils ratifiaient de leur sanction suprême les serments dont je leur offrais les prémices. Merci, mon Dieu, pour leur bénédiction ! Merci pour m'avoir consolé.

« C'est alors aussi que, par un nouveau bienfait, vous m'avez envoyé un ange pour m'aider et m'instruire dans la vie plus parfaite du religieux profès. Accompagné de cet esprit bienheureux, je m'avançai vers l'autel, je tombai à genoux, et je connus quelle était la mission de cet autre ange gardien. Mon âme, difforme, impure et faible, souillée par le vice et les passions, était gisante à terre. L'Ange, tourné vers le trône de la divine Majesté, dévoilait l'étendue de mes misères et la multitude de mes fautes, pour me faire comprendre toute mon indignité ; il semblait

lire : voyez comme il sera difficile de le conduire dans une voie si haute !

« Mais alors, ô divin Rédempteur, vous m'avez entr'ouvert votre cœur adorable et vous m'avez permis d'y plonger mon regard ; vous m'avez invité à puiser en vous les eaux du salut, ordonné de boire à vos fontaines sacrées. Comme je désirais avec ardeur être inondé des flots d'amour, d'espérance et de foi que j'en voyais jaillir ! Quelle soif de pauvreté, de chasteté, d'obéissance ! Je vous conjurais de me purifier, de me revêtir d'innocence comme au baptême. Enfin, approchant mes lèvres brûlantes de votre cœur très-doux, j'osai me désaltérer à cette source divine ; et vous me promettiez, Seigneur, pour couvrir la nudité de mon âme, un vêtement céleste composé de trois étoffes, les mieux adaptées à la profession : la paix, la charité, la constance. Orné de cette robe de salut, j'avais pleine confiance que rien ne me manquerait plus, et que tout me réussirait pour votre gloire. »

Nous voici au septième jour de septembre, fixé pour la cérémonie ; le Bienheureux continue : « La messe fut célébrée en présence de tous mes frères par le premier général de notre Compagnie, votre fidèle serviteur Ignace ; et au commence-

ment, vous m'aviez remis devant les yeux ma honte et ma misère: tableau trop bien fait pour m'inspirer du dégoût et me jeter dans le désespoir. Mais, à l'élévation de l'hostie, ô Père des miséricordes, vous avez consolé mon cœur, relevé mes espérances et augmenté mon courage. Vous m'avez promis de grandes choses, pardonné tous mes péchés, et doucement invité à être désormais un homme nouveau, comme si de ce jour datait ma conversion. Votre glorieuse Mère aussi me protégeait à l'entrée de la carrière, par l'entremise de l'ange que vous m'aviez donné à l'autel des saints Apôtres... Au moment de ma profession, votre bonté, Seigneur, raviva encore ma foi et ma confiance. Ainsi disparut la crainte de ne pouvoir remplir la mission que j'avais acceptée en votre nom. Je voyais qu'un don particulier de l'Esprit saint est communiqué aux profès, comme aux Apôtres le jour de la Pentecôte; et plus d'une fois j'entendis une voix intérieure qui me disait: Voici que je vous envoie au milieu des loups, allez, prêchez l'Évangile à toute créature.

« Peu d'entre nous, ô Christ Jésus, ont eu le bonheur de faire leurs vœux dans votre compagnie, du vivant de notre P. Ignace, à Rome, au sanctuaire de Sainte-Marie *della strada*, cette pre-

mière maison des nôtres... A partir de ce jour, je me sentis des forces extraordinaires, une confiance plus ferme, une paix plus profonde, une plus grande circonspection, et dans mes rapports avec le prochain plus de liberté, des formes plus avenantes. C'est de vous, Seigneur, que découle tout don parfait. Daignez confirmer ce que vous avez opéré dans mon âme; renouvelez en moi l'esprit de justice; accordez-moi l'esprit de magnanimité. Que ma joie soit de vivre méprisé pour vous, de mourir pour votre nom [1]. »

On nous saura gré, nous l'espérons, d'avoir reproduit en entier ce merveilleux récit, sorti de la plume et du cœur de notre Bienheureux : ainsi Dieu formait son apôtre. Si quelqu'un osait parler ici d'enthousiasme poétique, d'exaltation, de pieuse hallucination d'un cerveau malade, nous lui rappellerions que ce cerveau malade fut pendant un demi-siècle l'oracle des plus grands princes de son temps, et qu'il nous a laissé dans ses écrits la preuve immortelle d'une science profonde, d'un génie éminemment raisonnable et serein. Il y a donc là un phénomène psycholo-

[1] A défaut du texte original des *Mémoires*, nous avons tiré le nôtre des versions comparées du P. Boero et du P. Riess.

gique, qui ne s'explique pas par des causes naturelles. Ne serait-il pas temps qu'un siècle, si jaloux de passer pour positif, cessât enfin de se payer de mots aussi creux que sonores ? Ces qualifications vides, parfois injurieuses, ne font que trahir l'impuissance et la mauvaise foi des libres penseurs qui n'ont pas honte d'y recourir encore.

Or, le fait une fois admis, quelles pensées n'éveille-t-il pas? Près du tombeau de saint Pierre, Canisius entend la voix du ciel qui l'appelle en Allemagne; et du même tombeau sort, au bout de trois cents ans, la voix puissante qui glorifie le nom et l'œuvre de Canisius. Les empires de la terre changent sans cesse et n'ont que bien peu de jours pour récompenser leurs serviteurs; Rome, toujours immuable, participe à l'éternité de son Dieu; elle a des siècles pour couronner la victoire du soldat, qu'elle-même lança sur le champ de bataille.

Autre réflexion. C'est Rome qui envoie et délègue Canisius; et voilà cette mission extérieure qui est aux yeux des peuples la marque visible de l'apostolat. Dieu parfois la relève par les dons extraordinaires du miracle et de la prophétie parfois aussi par ces communications intimes destinées surtout à soutenir son messager. Mai

cette dernière mission, tout intérieure, toute personnelle, ne suffit pas, elle est sujette à l'illusion; elle a besoin de contrôle; et c'est pourtant la seule que puissent revendiquer les Luther, les Calvin et les autres chefs de la réformation, et encore avec quelle vraisemblance! En définitive, ils ne se présentent qu'au nom de leur raison individuelle. Mais chaque homme a la sienne : pourquoi serais-je obligé d'abdiquer à leur profit? Leur système substitue donc le sens privé et le fanatisme à la règle traditionnelle posée par la sagesse même de Dieu; il ouvre la porte à toutes les aberrations du libre examen.

Je ne m'étonne plus que, dès l'origine, le protestantisme se soit morcelé en d'innombrables sectes : Bossuet peut préparer son immortel burin pour tracer l'histoire, impitoyablement humiliante, de leurs *variations*, histoire qu'il faudrait aujourd'hui augmenter de plusieurs volumes.

A ces prétendus réformateurs, à ces apôtres qui ne relèvent que de leur audace, comparez Xavier et Canisius, annonçant l'Evangile, l'un en Occident, l'autre à l'extrémité de l'Asie, l'un parmi les infidèles, l'autre parmi les chrétiens, tous deux ambassadeurs de Rome, c'est-à-dire de Dieu, tous deux montrant aux peuples un triple

signe sur leur front : le signe de la mission au thentique par l'autorité divine de l'Eglise; signe de la mission miraculeuse, qui, plus écl tante dans Xavier, ne manque pas non plus Canisius; le signe enfin de la mission intérieu et spirituelle, qui en fait des hommes nouveau et que révèlent au dehors l'accent de leur paro et l'expression de leur visage transfiguré. Ri que dans ce contraste il y a toute une démon tration de la vérité catholique.

Mais revenons. L'armure sainte de notre hér est désormais complète : il n'a plus qu'à descend dans l'arène.

CHAPITRE III

Divers travaux. — Vienne. — Strasbourg.

Nous n'insisterons pas sur l'apostolat, pourtant
i fructueux, de Canisius à Ingolstadt, à Vienne,
Prague : nous en avons donné quelque idée
récédemment. Citons seulement ici quelques
aits particuliers.

A Ingolstadt, il introduit l'usage italien de prê-
ier sur les places publiques. Le succès répond
son attente; la foule se presse autour de sa
aire improvisée; des auditoires immenses, que
auraient contenus aucune église, recueillent
idemment de sa bouche la parole évangélique.
s pécheurs rentraient en eux-mêmes et fai-
ient pénitence. Cette méthode nouvelle et peut-
re encore plus ce concours extraordinaire cho-
ièrent vivement un autre prédicateur, qui se
rmit d'en dire publiquement sa pensée. Cette

imprudence faillit lui coûter cher. Le peuple, pénétré d'estime et de vénération pour son missionnaire, courut vers la maison de l'accusateur et voulut y mettre le feu. Heureusement le Bienheureux intervint et calma les esprits émus. Il fit mieux encore : son insinuante douceur gagna si bien le cœur de son antagoniste, qu'il reconnut sa faute et devint le meilleur ami de celui qu'il avait d'abord jugé si sévèrement. Ainsi se vengent les saints.

La réforme morale de la ville et de l'université d'Ingolstadt fut le commencement d'une ère nouvelle pour la foi catholique en Bavière ; et si malgré bien des défaillances et tant de révolutions, ce pays est constamment demeuré fidèle à Rome, il le doit à l'intelligente piété de ses princes du XVIe siècle, au vigoureux mouvement imprimé par le zèle de Canisius et de ses imitateurs.

A Vienne, sentant mieux que jamais combien toute force humaine était impuissante à réparer les maux de l'hérésie, l'apôtre se tourna vers Dieu avec de nouvelles ferveurs ; il proposa même au saint Fondateur d'établir des prières de règle en faveur des protestants d'Allemagne. Cette pensée, accueillie avec empressement et agrandie encore par le cœur d'Ignace, est devenue la

point de départ d'une pratique, aussi touchante qu'apostolique, qui s'observe religieusement dans la Compagnie de Jésus. Tous les mois, chaque maison de l'ordre entend proclamer un avis conçu en ces termes : « Tous les prêtres diront une messe, et ceux qui ne sont pas prêtres réciteront un chapelet pour les peuples du septentrion et la conversion des hérétiques. » Combien de fois, depuis trois siècles, le sang adorable a été offert à cette intention! Que d'ardentes supplications épanchées devant le Seigneur! Nos frères séparés s'imaginent parfois que les catholiques n'ont pour eux que de la haine; et l'on assure en particulier que beaucoup d'Anglais sont éloignés de la vérité par cette persuasion. Ah! qu'ils se détrompent devant une preuve si manifeste d'intérêt et de sincère amour. Quant aux enfants d'Ignace, si, durant le cours de leur existence, Dieu leur a donné de ramener au bercail bon nombre d'âmes, égarées par les hérésies modernes, ils aiment à rapporter l'honneur de leurs succès à cette pieuse institution, dont l'idée première appartient à notre Bienheureux!

A Vienne encore, outre les soins donnés à l'éducation publique, la réforme des monastères, la visite des malades et le soulagement des pau-

vres, outre les prédications à la cour, l'instruction du peuple et des enfants, de laborieuses missions dans trois cents paroisses rurales, la composition du célèbre Catéchisme et l'administration du diocèse, qu'il fut obligé d'accepter pour six mois, Canisius soutenait des disputes en forme contre des docteurs hérétiques. Souvent le résultat en fut remarquable. Une fois, entre autres, de ses deux adversaires, l'un, confus de sa défaite, quitta la ville ; l'autre, mieux inspiré, abjura le protestantisme, embrassa la règle de son vainqueur et la pratiqua saintement jusqu'à la mort.

Furieux de ces échecs, les dissidents résolurent d'attenter à sa vie. On l'avertit du complot, et le courageux apôtre se contenta de répondre : « Ne craignez rien pour moi ; si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » En même temps, il écrivait à un de ses amis : « Vienne peut-être nous donnera bientôt des martyrs ; en attendant soyons fermes dans la foi, et marchons en avant! » Et à un autre : « Mourons pour le doux nom de Jésus. C'est peu de le confesser de bouche et dans nos livres, lavons notre robe dans le sang de l'agneau. Il nous demande sang pour sang. » Tel était son zèle, aussi magnanime qu'infatigable. Aussi, l'Autriche reconnaissante vient-elle d'ob-

tenir du Saint-Siége que la fête du sauveur de sa foi soit célébrée à perpétuité dans toutes les églises de l'archidiocèse de Vienne.

Prague, nous l'avons indiqué, fut témoin des mêmes travaux, des mêmes combats et des mêmes triomphes.

De Bohême il retourne en Bavière, y fonde des œuvres nouvelles, et ranime, développe par sa présence celles dont il avait auparavant semé le germe. Il paraît successivement à la diète de Ratisbonne et à la conférence de Worms, dont nous aurons à parler plus longuement. Contentons-nous de dire ici que partout, sur sa route, il multiplie les conversions, instruit, soutient, console les catholiques, et répand, par son inépuisable dévoûment, la bonne odeur du Christ.

Puis, tandis que l'hérésie jalouse raconte en Saxe qu'il a été frappé de mort subite, et en Westphalie renouvelle contre lui l'infâme calomnie des Ariens contre Athanase, il se rend à Cologne, ce premier théâtre de ses luttes, où il est accueilli avec d'unanimes transports de joie. Tout le monde veut lui parler, le voir, l'entendre. Comment se refuser à un si pieux empressement? Le jour de la Toussaint il monte en chaire à la cathédrale : une foule prodigieuse était accourue.

Son cœur ému s'épancha devant ses auditeu
il félicita la grande cité d'être plus disposée
jamais à tout sacrifier, pour garder sans tac
ses beaux titres de « sainte Colonie et de Fi
fidèle de l'Eglise romaine. »

De là, il se dirige vers l'Alsace, où depuis deu
ans l'évêque Erasme de Limbourg l'appelait pa
les lettres les plus pressantes. Ce prélat, chass
de Strasbourg, résidait à Saverne avec son cha
pitre. Frappé de la crainte trop fondée que la
perte de la ville épiscopale n'entraînât peu à pe
celle de tout le diocèse, il fut heureux de voi
l'homme de Dieu et de le consulter sur les mesu
res à prendre. Aussitôt Canisius se met à l'œuvre.
Il commence par réformer la maison de l'évêque;
puis, il évangélise la population de Saverne et
catéchise les petits enfants : c'était son minis-
tère de prédilection. Charmé des bonnes dispo-
sitions de cet âge innocent, il fut saisi de dou-
leur, à la nouvelle que les écoles protestantes de
Strasbourg en réunissaient plus de mille, accou-
rus de tous les environs : « Ah! dit-il, j'irai les
visiter. » Et, malgré les périls dont on veut l'ef-
frayer, à peine dégagé des travaux qu'amènent
les fêtes de Noël, il pénètre dans la ville.

L'ascendant de son courage et de sa vertu com-

prima toute manifestation hostile. La cathédrale entendit sa voix le jour de l'Épiphanie ; les catholiques pleuraient de bonheur. L'apôtre fut particulièrement touché de l'invincible résistance que plusieurs communautés religieuses, entre autres les filles de Saint-Dominique et les pénitentes de Sainte-Élisabeth, opposaient aux piéges et aux menaces de l'hérésie : il les fortifia encore par les exercices de la retraite. Ces illustres communautés eurent le bonheur de revoir la consolation d'Israël, quand, après un siècle de persécution héroïquement soutenue, le drapeau de la France catholique leur rendit la liberté. Depuis cette époque, la capitale de l'Alsace est retournée insensiblement à l'ancienne foi, que professe aujourd'hui la meilleure partie de ses habitants.

Canisius ne renferma pas son zèle dans l'enceinte de la cité. Au milieu des soins qu'il se donnait, de concert avec l'évêque et les archiducs, pour fonder un collége à Fribourg en Brisgau, il ne perdit point de vue les populations de la Haute-Alsace, qui avaient beaucoup souffert du voisinage empesté de l'hérésie. Il visita tour à tour Brisach, Schelestadt, Colmar, Ruffac, ranimant dans les âmes l'énergie du devoir et des croyances. Ces courses, accomplies au fort de l'hiver, au

milieu des neiges, furent accompagnées de bien grandes fatigues ; et pourtant il surabondait de joie : « Jamais, écrit-il dans une lettre du 1er février 1558, je ne me suis senti plus de vigueur, et je manque de termes pour exprimer les délices intérieures dont mon cœur est rempli. C'est le lait des enfants. Notre-Seigneur me l'accorde sans doute, parce qu'il ne me trouve point capable de cette nourriture plus solide, que les parfaits cherchent dans les croix et les tribulations. Quand serai-je digne d'offrir en odeur de suavité un complet holocauste, et de souffrir de grandes choses pour le nom du Christ Jésus que je porte devant ces peuples ! »

Quand fut venu le temps de s'éloigner, le chapitre et l'évêque de Strasbourg lui offrirent une somme considérable d'argent. Sur son refus constant de l'accepter, elle fut expédiée au collége d'Ingolstadt ; mais, dès qu'il l'eut appris, il la fit renvoyer à Saverne. Il ne consentit à recevoir qu'une sainte relique : c'était un bras de saint Polycarpe, dont il enrichit plus tard l'église de Fribourg en Suisse. Il ne put cependant empêcher une escorte d'honneur de l'accompagner jusqu'à Dillingen, où l'attendait le cardinal d'Augsbourg.

CHAPITRE IV

Augsbourg.

A Dillingen eut lieu une scène, qui nous transporte au cénacle de Jérusalem. Othon Truchsess avait la plus profonde vénération pour son saint ami. En le voyant revenir tout chargé de lauriers apostoliques, il se rappelle le mot d'Isaïe : « Qu'ils sont beaux les pieds du missionnaire, de l'évangéliste de la paix ! » Il tombe à genoux devant le serviteur de Dieu et proteste qu'il ne se relèvera qu'après lui avoir lavé les pieds. On ne saurait dire la confusion du religieux ni ses efforts pour détourner le pieux cardinal de cette action ; tout fut inutile : « Vous le voulez, Monseigneur, dit-il enfin ; comme saint Pierre mon patron, il faut bien me soumettre aux ordres de celui qui me représente la personne de Jésus-Christ ; mais, croyez-

le, si vous emportez devant Dieu et devant les hommes la gloire d'être plus humble que moi, j'aurai du moins l'avantage d'être plus humilié que vous. »

Le concours d'un tel prélat et d'un tel apôtre n'était pas trop pour réformer la foi et les mœurs dans la ville d'Augsbourg. Depuis qu'elle avait donné son nom à la plus célèbre des confessions protestantes, la noble cité des diètes germaniques était devenue un ardent foyer d'hérésie. Occupé durant onze années par les luthériens, livrée aux fanatiques prédications des Bucer, des Schwenckfeld, des Ochin et autres docteurs du nouvel Évangile, elle ne fut reprise par Charles-Quint qu'après la défaite de la Ligue de Smalcalde. L'empereur eut soin d'y rétablir le culte catholique ; mais l'erreur y avait jeté de profondes racines. La ruine des mœurs suivit celle de la foi ; le libertinage s'étalait au grand jour et dans toutes les conditions ; la perfection religieuse n'avait presque plus d'asiles ; les pratiques de la piété chrétienne étaient en complet discrédit ; et les ministres manquaient pour le service des autels ; enfin sur dix habitants un seul à peine était catholique.

C'est en 1559, que l'homme de Dieu fut appelé à cultiver ce champ désolé. Il était provincial

depuis trois ans ; il venait d'accompagner en Pologne le nonce Mentuati, et de s'employer avec succès au raccommodement de l'empereur Ferdinand et du pape Paul IV ; il avait sur les bras je ne sais combien d'affaires plus graves les unes que les autres : n'importe. Le cardinal Othon, qui connaît son incroyable activité, le nomme prédicateur ordinaire de la cathédrale d'Augsbourg. Canisius résiste de toutes ses forces ; mais un ordre obtenu de Laynez l'oblige à courber la tête ; et le voilà, seul orateur catholique, à lutter contre douze ministres protestants. Il est vrai qu'une récente défection, celle d'Etienne Agricola, avait affaibli leurs rangs et humilié leur audace. Eclairé sur la mauvaise foi de ses coreligionnaires par un atroce libelle que l'un d'eux venait de lancer contre Canisius et contre « la secte des Canisiens » ou jésuites, ce savant homme, une des meilleures têtes du parti, ouvrit les yeux à la lumière, se mit sous la conduite du religieux calomnié, abjura publiquement l'hérésie, et devint le courageux champion des vérités qu'il avait jusque-là combattues.

Cette conquête était d'heureux augure pour le nouvel apostolat du Bienheureux. Nous dirons ici un mot de la méthode qu'il employa. Elle

nous semble bonne pour tous les temps, et particulièrement pour le nôtre, avec les modifications réclamées par l'état présent des esprits. Avant tout, il recourait à la prière, à la pénitence, à tous les moyens surnaturels qui appellent la grâce et sans lesquels l'orateur chrétien n'est qu'une cymbale plus ou moins retentissante. Mais en tête des moyens naturels de succès, il mettait le soin d'accommoder sa parole aux idées comme aux besoins de ses auditeurs et de les prendre où ils sont pour les mener où Dieu les veut: c'est le principe même que rappelait naguère avec tant d'éclat et de verve un membre distingué du clergé de Paris[1], principe de bon sens, trop souvent oublié.

Canisius avait affaire aux protestants et aux catholiques. Il fallait ramener les premiers au sein de l'Église, y maintenir les seconds, retirer les uns et les autres du désordre et de l'indifférence pratique. Pour cela des discours de controverse et des sermons de morale étaient nécessaires: il commenca par la controverse. Les hérétiques font sonner très-haut la sainte Écriture,

[1] *Le clergé et la science moderne*, par l'abbé Isoard. Paris, Douniol. 1864.

dont ils sembleraient se croire les seuls légitimes interprètes; Canisius les attaqua par cet endroit. Il exposa clairement les signes auxquels on doit reconnaître la parole de Dieu; et plusieurs, ne trouvant pas ces marques dans l'enseignement de leurs ministres, concevaient une mauvaise opinion de la nouvelle secte et finissaient par l'abandonner. Dès le début, la réputation du prédicateur avait attiré un monde extraordinaire; le concours alla toujours croissant. On vint du fond de la Saxe pour l'entendre et conférer avec lui: beaucoup se convertissaient. Sa charité gagnait les cœurs, comme son irrésistible logique forçait les convictions. Un jour, en pleine assemblée, un homme dit tout haut: « c'est la vérité; bon gré mal gré, il faut se rendre. » Ainsi, aux sermons de Bourdaloue, le maréchal de Grammont s'écriait militairement: « Morbleu! il a raison. »

On le voit, ces discours de Canisius étaient ce que nous appellerions aujourd'hui des conférences. Seulement, alors tout le monde admettait la divine autorité des Écritures, et l'on pouvait partir de là comme d'un principe; il n'en est plus de même maintenant. Bien des auditoires ont besoin qu'on leur démontre et cette vérité et d'autres vérités plus fondamentales encore.

Les sermons de morale ne furent pas moins puissants pour remuer les âmes. Canisius les inaugura par plusieurs exhortations pathétiques sur le jugement dernier. « On ne peut, disait-il, inculquer trop souvent de semblables sujets. Quand le cœur serait aussi dur que le fer, à force de le frapper d'une crainte salutaire, il s'amollit, il devient maniable, on en fait ce qu'on veut. » C'est ce qu'il eut le bonheur d'éprouver.

Les mœurs publiques ne tardèrent pas à se réformer. Augsbourg changea de face. La croix, les images des saints, la divine Eucharistie reconquirent l'honneur et la vénération qui leur sont dus. On portait l'adorable Hostie en triomphe dans les rues de la ville; les églises profanées ou ruinées étaient rendues au culte; les catholiques, plus nombreux, professaient sans crainte leur religion et l'honoraient par la sainteté de leur vie. Les nouveaux convertis se distinguaient par leur ferveur. De jeunes chrétiennes s'empressaient de relever le drapeau, naguère si méconnu, de la virginité.

Les hérétiques frémissaient d'une colère impuissante; ils lançaient tour à tour des menaces de mort et d'ignobles accusations contre l'auteur d'un changement si merveilleux. Mais le peuple,

mieux avisé, ne les écoutait plus, et de simples femmes leur criaient dans les rues : « Misérables ! vous avez enfin trouvé quelqu'un qui vous chasse du temple à coups de fouet comme vous le méritez. Répondez au Père Canisius; réfutez, si vous pouvez, ses arguments. »

Entre un grand nombre de conversions, nous citerons celle de deux nobles dames, qui eut beaucoup de retentissement.

Toutes deux appartenaient à cette illustre famille des Fugger, si distinguée par la richesse et la puissance, mais bien plus encore par une rare piété et un inviolable attachement à la foi catholique. Le comte Georges Fugger avait épousé Ursule de Liechtenstein, entraînée dans l'erreur protestante dès ses jeunes années. Cédant au conseil de son mari, elle suivit les sermons de Canisius, et comme son âme était droite et simple, elle ne tarda pas à reconnaître la vérité et l'embrassa de tout son cœur.

Sibylle d'Erbstein, mariée au comte Marc Fugger, opposa plus de résistance. Elevée dans l'hérésie, douée d'une intelligence vive et très-cultivée, elle discutait en théologienne les plus hautes questions. Son obstination aveugle avait fait échouer tous les efforts tentés pour l'éclairer.

Elle ne consentit jamais à aller entendre le prédicateur catholique; le nom de jésuite lui était en horreur; elle ne voulait plus qu'on lui parlât de religion. Restait la prière : on y recourut avec confiance.

Or, une nuit pendant son sommeil, Sibylle eut un songe. Elle vit un homme d'un aspect vénérable, qui, d'un ton grave et affectueux, lui disait : « Madame, jusques à quand résisterez-vous à Dieu? Sachez que, hors de l'Eglise catholique, il n'y a point de salut. Retournez donc à la foi de vos ancêtres. » La vision disparaît; Sibylle se lève, et persuadée que c'est un avertissement du Ciel, elle raconte à son époux ce qui vient d'arriver. On appelle Canisius, qui accourt. Pendant qu'il s'entretient avec le comte, son compagnon entre chez la comtesse : « Ce n'est pas celui que j'ai vu, » dit-elle aussitôt. Canisius est introduit : « Voilà, s'écrie-t-elle, celui qui m'a commandé de me faire catholique. Mon père, je me remets entre vos mains : à vous d'achever l'œuvre commencée. » Ce ne furent pas de vaines paroles. Grand émoi au camp de l'hérésie; mais la néophyte tint ferme contre toutes les obsessions, et fit son abjuration solennelle. Ces deux dames devinrent des modèles de

piété chrétienne. Le Bienheureux, dans ses lettres, loue leur zèle pour le salut du prochain; il ne craint pas de les appeler des âmes saintes, des fidèles servantes du Seigneur, les mères des pauvres, les bienfaitrices de leur pays; et ces traditions de foi, d'honneur et de charité se sont perpétuées jusqu'à nos jours dans la maison des Fugger.

De si beaux exemples portèrent leurs fruits. L'ébranlement était universel : on ne se souvenait pas d'avoir rien vu de semblable à Augsbourg; et le cardinal Othon recevait à Rome les plus consolantes nouvelles : « Si Canisius nous reste, il fera des choses incroyables. » Mille cris de bénédiction s'élevaient en Allemagne pour saluer son nom; on ne l'appelait plus que « l'apôtre d'Augsbourg, le marteau des hérétiques, la colonne de la vraie foi. » Informé de tant de succès, le pape Pie IV, à la date du 5 mars 1561, lui écrivit une lettre d'éloge, de félicitation et d'encouragement.

Sa bonté, son dévoûment, ses éclatants services en avaient fait l'idole des Augsbourgeois. Aussi, lorsque, en 1562, les légats du Saint-Siége le rappelèrent au concile de Trente, il fallut soutenir une lutte sérieuse contre le clergé d'Augsbourg, énergiquement secondé par l'hu-

milité du serviteur de Dieu. Canisius dut pourtant céder aux ordres de l'obéissance. Mais, après trente-sept jours de présence au concile, il lui fut permis de regagner Augsbourg. Il y reparut un moment pour convertir un fameux anabaptiste; se rendit ensuite, sur l'invitation de l'empereur, aux conférences d'Inspruck; et à peine délivré de cette affaire épineuse, revint encore au quartier général de son apostolat.

A cette époque, il évangélise la Souabe, y réforme plusieurs monastères, réconcilie avec l'Église une grande dame luthérienne qui lui avait fait les honneurs de son château, et marque tous ses pas par des victoires. Mais la peste éclate à Augsbourg; il y vole. La désolation et l'épouvante étaient dans tous les cœurs. Lui et ses frères se consacrent nuit et jour au service des malades; ils ramènent la confiance dans les âmes en les tournant vers Dieu. Comme le fléau redoublait ses ravages, quelques amis conseillaient à Canisius de mettre sa vie en sûreté. A cette proposition pusillanime, il eut peine à contenir un mouvement d'indignation : « Et comment pourrais-je abandonner tant d'infortunés au moment où ils ont le plus besoin de mon secours? Quel scandale ne causerait pas ma fuite à tous

les bons catholiques ! Ah ! puissé-je donner ma vie pour Jésus-Christ et pour le salut de ce peuple ! Mais je ne suis pas digne de cet honneur. » Et il continua ses héroïques fatigues tant que dura l'épidémie.

Un homme qui avait tant fait pour Augsbourg ne devait guère s'attendre à s'y voir susciter d'indignes tracasseries, interdire même, ainsi qu'à tous les siens, l'exercice du saint ministère : l'envie opéra ce prodige d'ingratitude. Heureusement l'intervention de Pie IV ramena le chapitre un moment égaré par de faux rapports ; les préventions tombèrent, et tout rentra dans l'ordre.

De 1559 à 1564, Augsbourg avait été le séjour ordinaire de Canisius. De là il gouvernait sa province et allait visiter ses colléges. Il y défendait la religion non-seulement par la parole, mais par de nombreux écrits que nous ferons bientôt connaître. Désormais on ne l'y revoit guère que pour les Diètes, et pour le carême de 1569.

CHAPITRE V

Prédications et œuvres diverses. — Fribourg en Suisse.

Le zèle du Bienheureux va se déployer maintenant sur des théâtres plus variés. Mais notre but n'est pas de retracer le tableau complet de son apostolat : nous ne ferons que le suivre en courant.

En 1565, il passe à Nimègue, sa ville natale, et les huit jours qu'il y demeure sont huit jours de mission. Il prêche plusieurs fois dans l'église principale; il harangue en latin les élèves du collége; au sénat déjà entamé par l'hérésie il recommande avec une liberté toute évangélique les intérêts de la religion; il éteint des haines invétérées et rapproche les cœurs. Enfin, il réunit à la table sainte plus de cent personnes de sa famille, et les invite à dîner avec lui à l'hôpital,

domicile qu'il s'était choisi malgré les instances de tous les siens. Là se trouva préparé un modeste repas, dont les pauvres eurent la meilleure part; et avant de se séparer, les convives jurèrent, la main levée, de garder toujours, même au prix de leur sang, la pureté de la foi catholique.

L'année suivante, il est mandé en Souabe par l'illustre comte de Helfenstein, qui abjure entre ses mains le luthéranisme.

Wurzbourg entendit sa parole éloquente en 1565, en 1567 et en 1568: le résultat fut le même que partout. Cette dernière année, une circonstance singulière le ramenait à Wurzbourg: les protestants avaient répandu le bruit que le grand champion de Rome venait enfin de découvrir son erreur et de renoncer au papisme; le peuple, toujours crédule et volage, se laissait prendre au piége; les sectaires célébraient une si belle victoire par de publiques réjouissances: la soudaine apparition de Canisius fit tomber ce ridicule échafaudage d'impostures.

Peu de temps auparavant, un mois lui avait suffi pour régénérer la population d'Elwangen, petite ville de la juridiction du cardinal d'Augsbourg; le saint prélat s'était fait un devoir

de partager tous les labeurs de son missionnaire.

En 1572, on l'arrache de la paisible retraite de Dillingen, où il composait sa docte réfutation des Centuriateurs de Magdebourg ; et il se rend à Inspruck, où l'archiduc Ferdinand l'appelle comme prédicateur ordinaire de la Cour. Un tremblement de terre qui désola cette ville lui fournit une occasion nouvelle de montrer les richesses de son dévoûment.

Landshut jouit de sa présence et de sa parole pendant le carême de 1578. Secondé par le duc Guillaume, dont la piété surpassait encore celle de son père, il eut le bonheur de voir la foi renaître, les mœurs se réformer, les antiques dévotions refleurir : on cite en particulier le célèbre pèlerinage de Notre-Dame d'Oeting qu'il remit en honneur.

L'année d'après, malgré son extrême répugnance pour le séjour des châteaux et des palais, l'obéissance le retient quelques semaines auprès de la noble famille de Furstemberg. Son passage ramène au devoir seigneurs, vassaux et serviteurs ; et le souvenir de ses admirables vertus continue longtemps après lui l'œuvre de son apostolat.

Remarquons ici que ces œuvres de zèle, suffisantes, ce semble, pour absorber un homme tout entier, marchaient de front avec la charge de Provincial qu'il exerca jusqu'en 1569, avec la publication de beaucoup de livres et surtout du grand ouvrage mentionné tout à l'heure, avec de continuels voyages commandés par les affaires de l'Église et de l'empire.

A partir de 1580, la volonté du Ciel le fixa définitivement à Fribourg en Suisse : ce fut comme son lieu de repos ; mais quel repos ! Le poids des années et de tant de fatigues commençait à se faire sentir : le zèle, qui ne vieillit pas, soutint sa vigueur. Touché de l'empressement du peuple à réclamer les soins de son ministère, il se fit une loi de ne rejeter personne. L'administration du collége naissant lui laissait encore le temps de prêcher les dimanches et les fêtes dans la collégiale de Saint-Nicolas. Chaque jour de la semaine avait son emploi : il y avait le jour du catéchisme des enfants, le jour de l'instruction des pauvres gens et des ouvriers, le jour de la visite des malades, et ainsi de suite. Ajoutez la confession d'une foule de pénitents et l'assistance des moribonds. Il érigea une Congrégation de la très-sainte Vierge, où dès l'origine, je vois figurer des Meyer, des

Diesbach, noms demeurés chers à la patrie comme à la religion. Il fit venir d'Allemagne quantité de bons livres.

Tant d'efforts et d'habiles industries devaient porter leurs fruits. Canisius, rempli de joie, écrit au P. Hoffée, son provincial : « Cette ville, bien que cernée d'hérétiques, se tient ferme dans la foi et la piété de ses pères ; c'est un vrai miracle. Le peuple et le clergé conspirent au maintien des droits de l'Église. La république de Fribourg mérite bien la protection singulière, dont l'honore le Souverain Pontife, et tout l'intérêt de notre Compagnie. »

Mais les quatre-vingt paroisses des environs appelaient encore sa sollicitude. Il obtient du renfort, et se met à parcourir tantôt à pied, tantôt à cheval, ces campagnes abandonnées. Lorsque en 1584, il se vit enfin délivré des soucis du rectorat, son activité prit un nouvel essor. Durant les vacances, les professeurs, libres alors du travail des classes, venaient se mettre à la disposition du saint missionnaire, et lui les dispersait dans les villages du canton, en leur redisant l'adieu d'Ignace à ses fils : « Allez, enflammez tout ; *Ite, incendite omnia.* » L'intrépide vieillard partait de son côté. Ainsi le catholicisme fut sauvé dans le

pays; pas une localité ne se fit protestante. Au contraire, beaucoup d'hérétiques rentrèrent au sein de l'Église.

Les coryphées de la secte recoururent à leurs armes accoutumées, et de Genève, de Lausanne, de Bâle, ils envoyèrent à Fribourg toutes sortes de libelles contre la Compagnie de Jésus et surtout contre Canisius. Mais ces grossières attaques manquèrent leur but; elles ne firent que donner plus de vivacité aux convictions des Fribourgeois et plus d'éclat au témoignage de leur affection pour leurs apôtres. Enfin, la république s'engagea, par un serment solennel, à maintenir toujours intacte dans le canton la foi catholique, apostolique, romaine; et trois siècles de constante fidélité ont fait voir au monde ce que c'est qu'un serment des compatriotes de Guillaume Tell et de Nicolas de Flüe.

Canisius continua ses rudes labeurs jusqu'en 1588. A cette époque, sa voix s'éteignit et les forces lui manquèrent. Bientôt une attaque d'apoplexie mit ses jours en péril; ce fut une désolation générale. Mais il y eut tant de larmes et de prières répandues devant le Seigneur, que sa bonté daigna prolonger de neuf ans encore une existence si précieuse. Il les consacra sans ré-

serve aux exercices de la pénitence et de l'oraison, à la composition et à la révision des divers écrits dont nous parlerons bientôt, à cette active correspondance qu'il entretenait avec ses supérieurs, avec quelques amis et diverses maisons de l'Ordre : ces lettres, à en juger par celles que nous possédons et dont on trouvera quelques-unes à la Cinquième Partie de ce livre, sont un éternel monument de son grand cœur et de sa haute intelligence.

De temps en temps, il adressait à ses frères l'exhortation spirituelle d'usage parmi nous. On sera bien aise d'avoir une idée de la dernière, qui fut comme son testament et son adieu. Il commença par rappeler à ses auditeurs la providence spéciale qui avait éclaté dans l'établissement de leur maison, et leur demanda pardon d'avoir si mal soutenu par sa conduite les divers emplois qu'il y avait exercés : « Pères et Frères bien-aimés, continua-t-il, suppléez, je vous en prie, par votre vertu, par votre zèle au dedans et au dehors, à tout ce qui a manqué de ma part. Sentinelles vigilantes au poste où Dieu vous a placés, écartez avec le glaive de l'esprit tous les ennemis de la religion. Respectez, honorez en Notre-Seigneur le clergé, le sénat et tout le peuple de Fribourg :

jamais vous n'excéderez la mesure. Formez la jeunesse aux lettres et à la piété. Édifiez l'âge mûr par la prédication, par les entretiens, surtout par vos exemples. Il faut que les habitants futurs de ce collége, fondé à nos usages avec tant de générosité, gardent toujours le souvenir de ceux qui en ménagèrent l'établissement, et montrent la sincérité de leur reconnaissance bien moins par des paroles que par des œuvres, se dépensant comme de dignes ouvriers pour le salut de ce bon peuple... Pour moi, Frères chéris, si le ciel permet que je meure au milieu de vous, quand vous aurez mis en terre ce faible corps qui sera bientôt la proie des vers, ne cessez, je vous conjure, de recommander mon âme au Seigneur. Puissé-je bientôt, purifié par son infinie miséricorde, mériter d'être réuni à la troupe des prêtres élus de Dieu, et prier dans la région des vivants pour votre collége et pour vous ! »

Ainsi parlait-il en 1596. Le 5 août de la même année, seize mois avant sa mort, les bâtiments du collége étant terminés, on en fit l'inauguration solennelle. A la fin de la cérémonie, on vit tout à coup le saint vieillard, appuyé sur son bâton, diriger vers la chaire ses pas tremblants.

Il félicita les Fribourgeois de leurs généreux s
crifices pour assurer la bonne éducation de leu
enfants, leur promit l'éternel dévoûment de s
Ordre, et les exhorta dans les termes les pl
pressants à ne jamais trahir la foi de leurs aïeu
Sa voix, bien que très-faible, fut entendue
tous; et les sanglots de l'assistance répondire
à ce touchant adieu du vénérable apôtre
soixante-seize ans.

TROISIÈME PARTIE

APOSTOLAT DE LA PLUME

Nous avons vu à l'œuvre le prédicateur et le missionnaire : il est temps de considérer l'écrivain et le publiciste. Déjà, dans notre course rapide, nous avons eu occasion de signaler quelques-uns de ses ouvrages : nous allons insister maintenant et en donner une idée, sinon complète, du moins suffisante, nous l'espérons, pour inspirer le désir d'étudier ces monuments de son génie et de sa doctrine, non moins que de son zèle. C'est là une face nouvelle de son apostolat, aussi féconde, peut-être, que la première, et digne, à coup sûr, de fixer l'attention par son caractère spécial d'opportunité.

CHAPITRE Ier.

Sentiments du Bienheureux sur l'importance et les conditions de cet apostolat. Idée générale de ses écrits.

De bonne heure, il sentit la puissance de ce moyen d'action; il en comprit l'indispensable nécessité.

Depuis l'invention de l'imprimerie, et plus encore depuis la terrible explosion du protestantisme, qui a déchaîné toutes les audaces de l'esprit humain, la vérité a besoin, pour se défendre et se propager, des mille ressources de la publicité. Il ne suffit pas de faire des lois répressives, qui interdisent la vente des livres enfantés par l'impiété ou l'esprit de révolte. L'autorité civile, même en combinant ses mesures avec les décisions de l'autorité ecclésiastique, est impuissante à empêcher entièrement la circulation de ces sortes d'écrits: l'expérience des derniers siècles l'a surabondamment prouvé, surtout en Fran-

ce. La cupidité, l'immoralité, le mécontentement, toutes les passions coupables se liguent pour éluder les prohibitions les plus sévères et ne manquent guère d'y réussir. Presses clandestines, introduction furtive de l'étranger, diffusion enveloppée de cent mystères, lecture plus attrayante parce qu'elle est défendue: tels sont les fruits trop ordinaires de pareilles dispositions légales. Sans prétendre les condamner en aucune façon, ne peut-on pas dire qu'une arme, souvent plus pratique, et plus sûre de porter coup, c'est la plume qui oppose livre à livre? On objecte, je le sais, que, dans cette joûte intellectuelle, l'erreur et le mal ont toute chance de triompher, parce qu'ils flattent les penchants grossiers et par suite les plus communs de l'humanité; mais qu'importe, si la publicité reste, en bien des rencontres, le seul moyen possible de défense? La vérité n'y saurait recourir avec trop d'empressement. Ah! si les gens de bien, si les bons catholiques qui ont du talent et du loisir en voulaient pratiquement comprendre la puissance, quelle digue opposée au débordement des mauvaises doctrines!

Voilà ce que Canisius avait parfaitement vu, par une de ces intuitions supérieures du génie et

de la foi. Au reste, le spectacle qu'il avait sous les yeux était bien fait pour l'éclairer. Luther n'avait pas moins agité l'opinion publique par ses écrits que par ses discours; on se rappelle l'émotion que produisaient ses pamphlets incendiaires contre Rome, contre la messe, etc. Ses disciples suivaient son exemple. Les inépuisables presses du protestantisme inondaient chaque jour l'Allemagne de bibles falsifiées, d'éditions mutilées des saints Pères, de libelles diffamatoires contre le Pape, ses doctrines, ses partisans. Ne fallait-il pas répondre?

Dès l'âge de vingt-six ans, Canisius débute par de graves publications patristiques. A Ingolstadt, il compose des livres élémentaires; à Vienne, son catéchisme ; à Augsbourg, différents ouvrages dont l'énumération viendra tout à l'heure; à Dillingen et à Inspruck, son chef-d'œuvre, la réfutation des Centuriateurs; à Fribourg, plusieurs traités ascétiques, couronnés par son grand Cours de méditations et d'homélies pour toute l'année. J'omets ici beaucoup d'autres travaux, qui attestent à la fois son incroyable activité et l'immense étendue de ses connaissances. On sent que la multiplication des bons livres fut une des principales occupations

de sa vie. Nul besoin ne se faisait sentir, qu'il n'essayât d'y satisfaire.

Lorsque, en 1559, le Chapitre d'Augsbourg le demanda pour prédicateur ordinaire de la cathédrale, parmi les motifs de refus qu'il expose humblement à son général Laynez, je remarque le désir de s'appliquer de préférence à la composition d'ouvrages utiles. « Il me semble, dit-il, que par là je puis faire grand bien aux catholiques non moins qu'aux dissidents. Pour la doctrine et l'érudition, mes écrits seront, sans doute, bien inférieurs à ceux que nous avons déjà; du moins ferai-je tous mes efforts pour l'emporter par la simplicité et la clarté du style, par la charité et la modestie à l'égard de nos adversaires. Puissé-je les gagner ainsi à l'Église et à Dieu ! » Laynez lui répondit d'accepter la chaire et de combattre en même temps de vive voix et par écrit. Il s'empressa d'obéir, menant l'une et l'autre guerre avec une égale vigueur.

A Cologne, dès 1546, il avait édité les *Œuvres de saint Cyrille d'Alexandrie,* suivies, un an plus tard, des *Sermons et Homélies de saint Léon le Grand.* Il avait aussi préparé la réimpression de saint Cyprien, que les circonstances ne lui permirent pas de mettre au jour. C'était bien là por-

ter la lutte sur son véritable terrain. Le hérétiques invoquaient la primitive Eglise et pré tendaient opposer son témoignage à l'Egli romaine : l'Eglise romaine, par l'organe de so défenseur, les renvoie à ces mêmes monument mieux étudiés et mieux compris. Sans doute, ce éditions ont été surpassées depuis : en ce genr de travail, le dernier venu est toujours le mieu partagé ; mais honneur au pionnier qui déblay la route !

Une publication, sœur des précédentes, bie que la destination en fût tout autre, c'est un choi des *Lettres de saint Jérôme*, qu'il donna en 156 et qu'il dédia à l'université de Dillingen. La pré face a pour principal but de prémunir la jeu nesse contre les irrévérences d'Erasme à l'endro du solitaire de Bethléem. Chaque lettre est pr cédée d'un sommaire, qui en facilite beaucou l'intelligence. Ce recueil a eu l'honneur de trè nombreuses éditions. Dans ces dernières année on a voulu s'en faire un argument contre l'anti quité classique : on n'avait pas lu la préface d Canisius. On y aurait vu qu'il prétendait offr aux étudiants, non un livre de classe, mais u livre de piété. Au reste, lui-même, professeur Messine, avait expliqué les chefs-d'œuvre d'A

thènes et de Rome; et devenu provincial, il se fit un devoir d'en favoriser l'étude et l'enseignement.

Au XVIe siècle, négliger, en Allemagne surtout, la belle littérature, dont les novateurs se vantaient d'avoir réveillé le goût parmi leurs compatriotes, c'eût été infailliblement jeter la déconsidération sur l'Eglise catholique, déjà trop accusée d'ignorance et d'obscurantisme; c'eût été lui rendre le plus triste service. Canisius se garda bien de commettre cette maladresse, lui, dont la latinité peut être citée comme un modèle de pureté, de naturel et d'élégance.

Vers le même temps, un luthérien publie un écrit pour inviter le roi de France à se déclarer ouvertement en faveur du nouvel Evangile; Canisius, toujours sur la brêche, réfute le libelle avec autant d'éclat que de solidité.

Au milieu de ses immenses fatigues à Augsbourg, il trouve encore le temps de revoir le Bréviaire de cette église, et, durant plusieurs mois, consacre à ce travail deux heures par jour; il est vrai que ces deux heures, il les demandait souvent à la nuit. Il retouche et met en ordre un livre du cardinal Osius contre Brenz, et le popularise par une traduction allemande. Il

publie un Martyrologe germanique. Plus tard, il écrit l'histoire de saint Maurice, de saint Fridolin et autres saints de la Suisse.

Mentionnons encore le *Manuel des catholiques*, recueil de prières extraites pour la plupart des Pères et des Docteurs de l'Eglise, dont l'empereur Ferdinand fut si charmé, qu'il le fit tirer et répandre à un nombre très-considérable d'exemplaires ; et les *Institutions et exercices de la piété chrétienne*. De ce dernier ouvrage nous avons sous les yeux une édition charmante, sortie en 1556 de la célèbre imprimerie des Plantin d'Anvers. Après une brève explication du calendrier et de son utilité, on y trouve un petit catéchisme, un choix des textes de l'Ecriture « qu'il est bon d'avoir toujours sous la main pour les opposer aux hérétiques, » les épîtres et les évangiles de l'année, avec un court sommaire qui aide à les comprendre, enfin, les collectes, les hymnes et autres cantiques spirituels. C'est un vrai trésor, qui pourrait même aujourd'hui avoir son prix, et remplacer avantageusement tant de formulaires vides, sans doctrine et sans saveur. L'auteur avait encore un autre but : donner le texte sacré d'après la version canonique. Les protestants affectaient, sous prétexte d'élégance, de dédai—

gner la Vulgate, et la remplaçaient par des traductions souvent infidèles.

Mais, non content de travailler lui-même, il sollicitait les hommes de talent à prendre la plume pour la défense de l'Eglise et de la vérité. Ravi, selon l'expression de Moïse, « que tout le monde prophétisât, » il engagea deux célèbres docteurs, Martin Crommer et Frédéric Staphylus, ses amis particuliers, à écrire contre l'hérésie : plusieurs ouvrages importants furent le fruit de ses exhortations. Il se mettait en rapport avec les imprimeurs et les libraires, pour leur faire publier et répandre de bons livres. Il dota la ville d'Augsbourg de plusieurs imprimeries catholiques; et Fribourg lui dut aussi la première qui ait jamais fonctionné dans ses murs : « Ah! s'écriait-il, verrons-nous toujours les enfants de la lumière se laisser vaincre en habileté par les enfants des ténèbres? »

S'il aiguillonnait si efficacement le zèle des étrangers, on devine aisément ce qu'il faisait auprès de ses frères. En 1577, après la publication de son second volume contre les Centuriateurs, il conçut un grand dessein. Encouragé par le succès éclatant de cette réfutation que les hérétiques n'osèrent même pas attaquer, il s'était

affectionné à un genre de travail, si conforme à ses aptitudes; mais il se sentait trop seul. Il aurait voulu que, dans une ville d'Allemagne, on réunît, de différentes provinces, des hommes de talent et de savoir, pour travailler avec lui à la composition d'ouvrages de controverse, et combattre les erreurs qui pullulaient de toutes parts au grand détriment des âmes. Les Pères François de Borgia, Mercurian, Possevin, et plus que tous les autres, Jérôme Natal, étaient entrés dans ses vues. Mais le P. Paul Hoffée, alors son Provincial, s'y opposa de toutes ses forces. Ouvrier infatigable, entièrement livré au ministère actif, il soutenait qu'il fallait combattre l'hérésie, non par la parole morte des livres, mais par la parole vivante de la prédication et de l'exemple. Ces arguments ne paraissent pas sans réplique. Cependant, favorisés par les circonstances, ils triomphèrent; et Canisius lui-même, déchargé du soin d'écrire, reprit la vie plus variée du missionaire. L'humble religieux se soumit avec joie à la décision de l'obéissance, que justifiait d'ailleurs l'état de sa santé, compromise par l'excès de son application au travail sédentaire du cabinet.

Mais l'idée d'une société d'écrivains dans la Compagnie, idée heureuse et féconde, ne s'effaça

amais de l'esprit, où elle avait pris naissance. Plusieurs années après, à la vue de l'universelle erturbation des intelligences dans les pays du ord, il jetait de nouveaux cris de détresse, et il riait son général, alors Claude Aquaviva, de ioisir quelques savants et habiles religieux, our descendre dans l'arène contre les modernes nemis du Christ et de son Eglise : « Il me sem- e, ajoutait-il, qu'ils doivent ce fruit de leurs udes aux besoins de la sainte Eglise notre ère. L'obéissance qu'ils rendront sur ce point à otre Paternité ne sera pas moins agréable, j'en iis sûr, au Seigneur Jésus, que l'obéissance de nt de fervents missionnaires, qui passent les ers pour aller se dévouer au salut des Indiens t des barbares. »

Cette pensée ne mourut pas parmi les Frères ; les héritiers de Canisius ; et sans parler ici de nt d'écrivains en tout genre, qui n'ont cessé illustrer l'Ordre de saint Ignace, il nous est oux de remarquer que la société Bollandienne, ujours debout après plus de deux cents ans 'existence, les *Mémoires* de Trévoux au dernier iècle, de nos jours la *Civiltà cattolica*, et s'il nous st permis de le dire, les *Études religieuses* [1], où

[1] Recueil mensuel, chez Douniol.

nous avons d'abord imprimé ces lignes, sont l fruit de l'inspiration même qui animait la plum de notre vaillant controversiste.

Mais, quelque désir qu'il eût de voir son Ordr fournir un grand nombre d'écrivains, il ne vou lait pas qu'il sortît de leurs mains aucun ouvrag médiocre. Surtout il ne pouvait souffrir que, dan les livres de polémique, on se répandît en paro les amères, en fades railleries, en froides allu sions; tout, selon lui, devait y ressentir la cha rité, la modération, la gravité religieuse.

Un de ses amis [1], qui fut depuis élevé a siége épiscopal de Ruremonde, l'avait prié d revoir les premières productions de sa plume e de lui en dire son sentiment. Voici quelques passa ges de la belle et curieuse réponse de Canisius « Il y a ici plusieurs savants hommes qui trou vent, comme moi, un peu trop d'aigreur dan

[1] Cet ami était Guillaume Lindan, jeune encore, bien qu docteur de Louvain et professeur à l'université de Dillingen Nous traduisons sur le texte latin, imprimé en 1852 dan l'*Annuaire de l'Université catholique de Louvain*. C'est à l'extrême obligeance du savant et si regrettable Mgr de Ram que nous devons l'indication de ce document précieux, don nous ne connaissions qu'un court fragment, et encore par l traduction assez infidèle de Dorigny. (*Vie de Canisius*, liv. VI. La lettre est datée de Ratisbonne, le 26 février (1556).

votre manière d'écrire, surtout dans certaines allusions malignes aux noms de Calvin, de Mélanchton et autres hérétiques. Qu'un rhéteur émaille son style de pareilles petites fleurs, passe encore; mais les théologiens, spécialement aujourd'hui, ont autre chose à faire. Ce n'est pas par de tels remèdes qu'on guérit les malades ; on ne fait qu'irriter le mal. La vigueur, oui, mais la maturité aussi et la modération : voilà par quelles armes il faut défendre la vérité (*Cordate et mature sobrieque defendenda veritas*). Je voudrais que notre modestie fût connue de tout le monde, et, s'il était possible, emportât même les suffrages de nos adversaires. Prenez bien garde de fournir à nos Allemands l'occasion de reprendre dans vos écrits les ardeurs juvéniles d'un débutant ; faites plutôt qu'ils y reconnaissent avec plaisir la gravité et la douceur qui conviennent à un sage théologien. »

Plus loin, il indique à son impétueux correspondant un autre sujet de livre : « Vous rendriez, selon moi, un grand service à la cause catholique, par le simple exposé des impostures et des mensonges de l'hérésie, que vous ramèneriez à certains chefs, par exemple, à la Confession d'Augsbourg ou aux Articles de Mélanchton, et

que vous feriez suivre d'une réfutation méthodi
que. Ce travail aurait son utilité, même pour le
personnes moins instruites ; et c'est une classe d
lecteurs, à laquelle, maintenant, nous devor
surtout penser dans ce que nous écrivons e
Allemagne. On est fort dégoûté des querelles qu
ont précédé ; les gens de bien rejettent tout c
qui sent l'amertume. C'est la modération, joint
à la gravité du langage et à la force des argu
ments, que tous aiment et recherchent. »

« On ne doit pas, disait-il encore, se propose
de confondre mais de convertir les dissidents
Il faut donc respecter les personnes tout en con
damnant les erreurs. Une manière d'écrire, aigr
et mordante, ne convient pas à un disciple d
Jésus-Christ, qui doit reproduire en lui la mo
destie, l'humilité, la mansuétude du divin mo
dèle. Mieux vaut convaincre l'esprit par l
raisonnement, que d'ulcérer le cœur par de
déclamations. Mieux vaut, par la douceur, ramene
les rebelles à l'obéissance, que de les éloigne
par la violence et l'injure. »

Ce qu'il enseignait aux autres, il le pratiqua
lui-même, et obligé parfois de répondre à d'ins
lentes aggressions, jamais il ne laissa tomber c
ses lèvres ou sortir de sa plume une parole q

respirât tant soit peu la colère, l'ironie, l'amertume. On a dit qu'au point de vue du succès, c'était là une mauvaise tactique : pas si mauvaise peut-être. Il est vrai que la foule se laisse prendre au mensonge audacieux, sarcastique, effronté, pourvu qu'il soit spirituel et vivant ; mais les hommes sérieux ne sont pas dupes, et au fond les hommes sérieux finissent par faire l'opinion. D'ailleurs, on oublie qu'en dehors même des moyens réprouvés par l'honneur, il est bien des armes interdites au religieux par les convenances de sa robe. Malgré tout l'éclat des « immortelles menteuses, » les victimes de Pascal n'ont jamais eu la tentation de lui emprunter ses trop habiles procédés. Le pauvre Garasse, pour s'être donné plus de liberté, malgré sa verve, son esprit, et qui plus est, sa mort héroïque, n'a pas, que je sache, conquis l'approbation universelle.

Nous avons maintenant à faire connaître, un peu plus en détail, les trois principaux ouvrages du Bienheureux.

CHAPITRE II

Le livre des méditations et homélies. — Le Catéchisme.

Je commence par le dernier en date : je ne m'étendrai pas.

Lorsque, neuf ans avant sa mort, Canisius se vit contraint de renoncer à la chaire, il consacra le reste de ses forces à rédiger en allemand des opuscules de piété, tels que le *Manuel du voyageur*, l'*Arène des catholiques*, et autres, qui élèvent à près de quarante le nombre de ses publications, découvertes jusqu'ici par nos savants bibliographes, les Pères de Backer.

Mais le fruit principal de sa laborieuse vieillesse fut le livre qui nous occupe en ce moment. Dans cet ouvrage il semble avoir voulu condenser les plus précieux résultats des réflexions de sa vie entière et de ses communications avec

Dieu. Au lieu du titre trop modeste que l'auteur lui a donné : *Notes sur les Évangiles de toute l'année*, je proposerais le titre plus fidèle et plus clair : *Livre d'homélies et de méditations pour toute l'année*. C'est une année chrétienne, destinée aux hommes d'oraison, mais surtout aux prédicateurs, comme le dit expressément la préface. Sur presque tous les sujets qu'on a coutume de traiter devant les fidèles, il y a là une mine féconde de belles pensées et d'utiles documents. Le mouvement ne manque pas non plus, et la piété y parle habituellement le langage le plus affectueux. On sent la touche du théologien, de l'orateur et du saint. Cet ouvrage vient d'être réimprimé en Allemagne. La France, qui ne lit plus de latin, sera-t-elle longtemps privée d'une traduction française?

Nous avons sous les yeux l'édition originale, faite à Fribourg en 1591, du vivant de l'auteur. Elle forme un gros in-quarto de près de douze cents pages. Après une touchante dédicace au clergé de Fribourg, on lit l'approbation suivante de Pierre Scheulin, vicaire général de l'évêque de Lausanne: « Ce nouvel ouvrage, tant désiré, que le Révérend Père Pierre Canisius vient d'écrire et de publier, en faveur des fidèles et surtout des

ecclésiastiques, nous l'accueillons avec empressement et nous l'approuvons par ce témoignage public, comme vraiment catholique et très-digne de lecture. De plus, à tous les doyens, curés et prédicateurs de notre juridiction nous enjoignons expressément de se procurer ce livre, de le tenir, eux et les autres, en grande recommandation, d'en faire un fréquent usage. Ainsi espérons-nous qu'avec l'aide du Seigneur, ils en retireront beaucoup de fruit pour eux-mêmes, et y trouveront un puissant secours pour mieux former le peuple désormais à la pratique de la vie chrétienne. »

Nous n'ajouterons rien à cet éloge; mais on nous permettra de reproduire ici une partie de la préface de l'auteur. Ce fragment tout biblique donnera une idée, sinon de son style, au moins de sa manière. Canisius veut faire ressortir la grandeur du ministère sacré de la parole : « Ce ministère, écrit-il, fut la gloire des saints prophètes, et les apôtres, plus saints encore, le remplirent dans tout l'univers avec autant de succès que de vaillance, obéissant à l'inspiration du Christ, le saint des saints, celui qui est par excellence la parole, le Verbe, le Λόγος. En effet, au moment de remonter au ciel, le Christ, voulant laisser à son Église un suprême bienfait, institua cette fonction

sublime, dont il investit ses apôtres par un décret à jamais inviolable: Allez, prêchez l'Evangile à toute créature.

« Ces prédicateurs de la bonne nouvelle furent comblés de magnifiques priviléges. Envoyés de Dieu, ambassadeurs de Dieu, ministres du Christ, semeurs de la divine parole, dispensateurs des mystères de Dieu, cultivateurs de la vigne du Seigneur, anges du Dieu des armées, évangélistes de la paix, hérauts du règne de l'Évangile: tels sont les beaux titres que leur décernent les Saintes Lettres.

« Quant aux obligations de leur charge, les divins oracles les proclament solennellement en ces termes : criez, ne cessez pas ; que votre voix éclate comme le son de la trompette. Dénoncez à mon peuple tous ses crimes. Voilà que j'ai mis ma parole dans votre bouche pour arracher et détruire, renverser et dissiper, bâtir et planter. Je vous ai donné comme un éclaireur à la maison d'Israël, et vous entendrez la parole de mes lèvres, et vous lui parlerez en mon nom.

« Quoi de plus auguste encore que ces promesses, que ces recommandations, par lesquelles le souverain docteur de l'univers se plaît à relever le ministère de ses organes? « Voilà, dit-il,

que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ainsi que mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie. C'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai posés, afin que vous marchiez et que vous portiez du fruit. Vous êtes le sel de la terre et la lumière du monde. Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise. Vous recevoir, c'est me recevoir » — « il veut non-seulement qu'on les écoute, mais qu'on les révère, qu'on les estime par honneur pour la chaire où ils sont assis, leurs mœurs ne seraient-elles pas sans reproche : c'est qu'il faut encore moins regarder à la sainteté de leur vie qu'à l'autorité de leur enseignement.

« Qu'elle n'est pas leur dignité, puisque nulle autre fin ne leur est proposée, que de se dévouer sans réserve à procurer la gloire de la Majesté divine et le salut des âmes qui périssent. Cette noble fonction leur mérite avant tout les bonnes grâces de leur Créateur et les caresses des anges; mais, puisqu'ils sont les plus utiles instruments du bien général de l'Eglise, tous les amis de Dieu doivent les saluer de cette acclamation du prophète : qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, qui apportent les dons célestes !.... »

Et à la fin : « Nous ne parlons pas ici des graves abus qui se sont glissés dans ce ministère sacré, et règnent au loin pour la ruine de plusieurs. C'est là une raison bien pressante de conjurer le Seigneur d'apporter remède au mal, et de multiplier parmi nous ces voix puissantes comme celle qui criait au désert. Tout le monde se plaint, et plût à Dieu que cette plainte fût sans fondement ! que nous manquons de bons prédicateurs. Dans tout l'univers la moisson périt abandonnée ; et parmi tant d'ouvriers combien peu répondent aux desseins du Seigneur Jésus et aux besoins de notre âge ! Qu'ils sont rares les pêcheurs d'hommes qui sachent jeter à propos le filet évangélique et manier avec force le glaive de la parole ! »

L'ouvrage se termine par ce beau vers de saint Grégoire de Nazianze :

Αρχὴν ἁπάντων καὶ τέλος ποιοῦ Θεόν ;
Que Dieu seul soit pour toi principe et fin de tout.

Nous passons au Catéchisme, le plus célèbre sans contredit et le plus populaire des écrits de Canisius. Ce n'est pas ici le lieu d'en faire une complète bibliographie, œuvre d'ailleurs très-

difficile. Nous nous contenterons de reproduire, en l'abrégeant sur quelques points et la complétant sur d'autres, la notice historique placée en tête de la dernière édition classique du fameux Catéchisme [1].

Le frère de Charles-Quint, Ferdinand, encore roi des Romains, avait réclamé de saint Ignace, un exposé court et solide de la doctrine chrétienne, qui conservât dans ses Etats la connaissance de la foi et la foi elle-même, en ruinant aussi l'influence contagieuse des libelles hérétiques ; c'est à Canisius que fut confiée une œuvre si importante. Il avait eu la même pensée, et venait de publier à Ingolstadt, en faveur des étudiants, une première ébauche du travail demandé. De pareils antécédents, la profondeur de ses connaissances théologiques, la netteté de son esprit le rendaient éminemment propre à satisfaire les vœux du prince ; il y joignit encore de ferventes prières, les conseils d'hommes compétents, enfin une application assidue et prolongée. De tous ces éléments de succès sortit un chef-d'œuvre.

Cet abrégé de la doctrine chrétienne (*Summa doctrinæ christanæ*) doit être regardé comme un

[1] Paris, 1864. Adrien Le Clère. En grec, en latin et en français.

de ses plus beaux titres de gloire. Il a survécu à toutes les révolutions qui ont emporté tant de livres depuis trois siècles. A côté du catéchisme romain (*Catechismus Concilii Tridentini ad parochos*), dont Canisius dut aussi revoir la traduction allemande par ordre du saint pape Pie V, il est resté comme un monument des efforts généreux de l'Église au siècle de Luther pour sauver la foi de ses enfants.

Le catéchisme de Canisius parut douze ans avant le catéchisme romain, en 1554, après avoir été soigneusement examiné et formellement approuvé par les premiers docteurs de Rome. L'auteur avait pris soin d'indiquer à la marge tous les passages de l'Ecriture sainte, des conciles et des Pères qui établissent le dogme catholique. Ces textes recueillis quelques années plus tard par un autre jésuite, le Père Busée, forment un gros in-folio, riche et vaste arsenal pour le controversiste. Ce grand ouvrage, récemment traduit en français, a obtenu coup sur coup, malgré ses six volumes in-octavo, l'honneur de deux éditions[1]. C'est le catéchisme des théologiens.

Canisius tira lui-même de son travail un se-

[1] Paris, Vivès, 2e édit., 1859.

cond abrégé, où il rassembla les affirmations plutôt que les preuves de la foi. C'est le catéchisme du peuple et des enfants.

Sous ces trois formes, surtout sous la première et la dernière, l'œuvre du Bienheureux eut un immense retentissement et une égale diffusion. Son nom, qu'il avait d'abord caché pour faire moins d'éclat, ne tarda pas à être divulgué par les éditeurs italiens et français. Les catholiques se confirmaient dans leur foi; beaucoup de protestants renonçaient à leurs erreurs, entre autres le duc de Neubourg, Wolfgang-Guillaume; seuls, les sectaires fanatiques et endurcis frémissaient de rage. Il n'est pas d'accusation, de calomnie, d'outrage, qu'ils n'aient, à cette occasion, semés contre Canisius et ses frères. Mais ces fureurs mêmes attestaient le mérite et l'a-propos du livre.

Dès 1560, Ferdinand Ier, par un rescrit solennel, le répandit dans tout l'empire, et l'influence en fut bientôt si salutaire, que ce prince, unissant dans sa reconnaissance Pierre Canisius, l'athlète universel, et Paul Hoffée, le vaillant missionnaire dont nous parlions plus haut, aimait à leur appliquer les paroles que l'Eglise redit en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul : *Petrus*

et Paulus ipsi nos docuerunt legem tuam, Domine : Pierre et Paul nous ont enseigné votre loi, Seigneur. On attribue le même mot au duc Albert de Bavière.

Philippe II d'Espagne imita son oncle Ferdinand. Les docteurs de l'université de Louvain, qu'il avait consultés, lui signalèrent le catéchisme de Canisius comme l'ouvrage le plus propre à propager la solide piété et la vraie doctrine : Philippe II le fit recevoir dans tous ses Etats de l'ancien et du nouveau monde.

Il fut traduit dans toutes les langues de l'Europe; et la Russie, la Pologne, la Suède, le Danemark, l'Angleterre, l'Irlande, la Hollande et la Suisse connurent à peine pendant bien longtemps quelque autre exposition élémentaire de la foi catholique.

En 1686, quand il fut publié à Paris par l'autorité de monseigneur de Harlay, on en était au moins — la préface le constate — à la quatrecentième édition.

A Rome même, sous les yeux du Souverain Pontife, ce fut encore ce catéchisme qu'on choisit, en 1750, pour l'instruction des nouveaux convertis.

Nous pourrions dresser un long catalogue des

évêques, des saints et des savants hommes, qui le sanctionnèrent de leur suffrage; mais un nom suffira : saint Charles Borromée ordonna de le suivre dans son petit séminaire.

Ajoutons le magnifique éloge que vient d'en faire Pie IX dans le bref, par lequel Sa Sainteté décerne à l'auteur le titre de Bienheureux : « Ayant remarqué, y est-il dit, que l'hérésie se propageait partout au moyen de petits livres, Canisius pensa qu'il n'y avait pas de meilleur remède contre le mal qu'un bon abrégé de la doctrine chrétienne. Il composa donc le sien, mais avec tant d'exactitude, de clarté et de précision, qu'il n'en existe pas de plus propre à instruire et à confirmer les peuples dans la foi catholique. Aussi fut-il approuvé et accueilli avec d'unanimes applaudissements par les évêques et les théologiens, et répandu de tous côtés pour le bien des âmes. »

En un mot, le catéchisme de Canisius fut pour la meilleure partie du monde catholique ce que le catéchisme de Bellarmin fut pour l'Italie, et celui de Ripalda pour l'Espagne ; et nous ne craignons pas d'affirmer qu'entre les cent-trente-sept catéchismes publiés, de 1554 à 1675, par les enfants de saint Ignace, il n'en est aucun qui ait

acquis une autorité aussi haute, aussi universelle que l'œuvre de l'apôtre de l'Allemagne.

Après cela, on ne sera peut-être pas trop étonné d'entendre l'abbé Rhorbacher « ranger Pierre Canisius de Nimègue parmi les Pères de l'Église, » et prophétiser, dès 1846, sa prochaine élévation aux honneurs du culte public. Il va plus loin, et consacre vingt grandes pages de son Histoire à la reproduction textuelle du petit catéchisme, qu'il donne comme la meilleure réponse connue aux deux catéchismes de Luther[1].

Pour expliquer un si prodigieux succès, l'éditeur parisien de 1854 nous prêtera sa voix :

Ouvrez ce petit livre si court et pourtant si complet; si théologique et cependant si facile à comprendre; si parfaitement adapté aux erreurs et par suite aux besoins du XVIe siècle, disons aussi du nôtre qui en dérive; si bien ordonné, si lieux et si efficace pour communiquer la piété avec la doctrine. Vous reconnaîtrez à chaque page l'apôtre, qui mettait son bonheur à faire lui-même le catéchisme aux enfants et aux pauvres; le controversiste qui tant de fois avait été aux prises avec l'hérésie; le théologien consom-

[1] *Hist. univ. de l'Église cathol.*, t. XXIV, liv. LXXXV.

mé, qui était allé au fond de toutes les questio et les résume en un mot. Vous reconnaîtrez p dessus tout le saint, qui savait, jusque dans langage si sec de la science, répandre l'oncti de son cœur. »

Toutes ces qualités ne brillent pas avec moi d'éclat dans le grand ouvrage de polémiqu dont nous allons maintenant entretenir nos le teurs.

CHAPITRE III

Le livre des altérations de la divine parole.

C'est en 1567 que saint Pie V chargea l'infatigable Canisius de répondre aux centuriateurs de Magdebourg.

Mathias Flach Francowitz, théologien protestant, plus connu sous le nom de Flaccus Illyricus, parce qu'il était né en Illyrie, est le principal auteur de la prétendue histoire, qui prit le titre de *Centuries de Magdebourg ou d'Illyricus;* l'école d'Iéna lui fournit ses collaborateurs. Chaque centurie embrasse un siècle, comme le mot l'indique. Les trois premières parurent en 1559; la treizième et dernière parut en 1574 et finit avec l'année 1300. « C'étaient, dit Crétineau-Joly, de gigantesques pamphlets dans le goût du temps, nourris de science et d'âcreté, et cachant la ca-

lomnie contre l'Église sous le sel d'une mordante satire. Le libelle in-folio, tour à tour grave et moqueur, ne respectait rien. Il frondait la puissance du Saint-Siége, il attaquait celle des monarques, il ravivait les fables des premiers persécuteurs du christianisme, il en inventait de nouvelles. » En un mot, il dénaturait sciemment les faits au profit des nouvelles doctrines. De là surtout date, suivant une parole célèbre, « cette conspiration trois fois séculaire de l'histoire contre la vérité ; » et sur le fond de mensonges, mis en circulation par ces hardis faussaires, vivent encore aujourd'hui, sans guère le soupçonner bien souvent, la plupart des modernes ennemis de l'Église.

En attendant que Baronius opposât aux Centuries ses Annales ecclésiastiques, il fallait une réfutation moins volumineuse. Ne pouvant se récuser pour cet emploi, Canisius écrivit à François de Borgia : « Puisqu'il a plu au Souverain Pontife et à Votre Paternité, de m'appliquer entièrement à cette œuvre difficile, je commence par implorer humblement la bénédiction du Saint-Père : elle seule peut me donner la force de mener à bonne fin un travail si ardu et si peu proportionné à mes talents. Ensuite, je désire

beaucoup, je demande avec instance que Votre Paternité daigne ordonner pour moi des prières à cette intention. »

Ce fut dans ces dispositions, après beaucoup d'oraisons et de pénitences, qu'il mit la main à l'œuvre. Son premier soin fut de se tracer un plan. Au lieu de réfuter une à une les erreurs accumulées par ses adversaires, il résolut de réduire à certains chefs tout ce qu'il avait à dire sur ce vaste système de mensonges et de fausse-tés. La méditation de son sujet le conduisit à concentrer son attention sur les trois illustres personnages qui ont eu le plus de rapport avec Notre-Seigneur ; saint Jean-Baptiste, la très-sainte Vierge, l'apôtre saint Pierre. Par là s'ouvraient les Centuries, par là devait s'ouvrir leur réfutation. Et puis, on sent combien de questions générales se rattachent à ces trois noms, combien il importe de fixer indubitablement les faits qui les concernent. L'ouvrage de Canisius posait en quelque sorte les bases historiques et théologiques du grand ouvrage de Baronius.

Voici maintenant son procédé pratique pour le volume du glorieux Précurseur. Il commence invariablement ses chapitres par quelques textes évangéliques, sur lesquels va rouler la discus-

sion ; puis vient la citation textuelle du commentaire plus ou moins erroné des centuriateurs. Enfin Canisius prend à son tour la parole ; et mettant à profit son immense lecture, s'appuyant sur l'autorité des Pères, des docteurs et des conciles, armé d'une critique pénétrante et ferme, il réfute, il explique, il établit ou renverse, avec une lucidité aussi parfaite que sa logique est sûre.

On ne se fait pas idée du grand nombre de questions qu'il soulève et traite chemin faisant : par exemple, la question du jeûne ecclésiastique, à propos du jeûne de Jean-Baptiste au désert ; celle de la vie érémitique, à propos de sa solitude, etc. Il ne s'attaque pas seulement aux centuriateurs, mais à tous les écrivains hérétiques qu'il trouve en défaut. Par la clarté de la marche, par la douce gravité du ton, par l'abondance de l'érudition et la richesse de la doctrine, ce livre m'a rappelé l'admirable *Defense de l'Église* de l'abbé Gorini. Le savant abbé aura-t-il connu l'ouvrage de Canisius, ou bien est-ce une rencontre fortuite amenée par l'analogie même du sujet et du but? Je ne sais ; mais le fait est que le controversiste du XIXe siècle et le controversiste du XVIe, outre les mérites communs de la modération et de la science, s'accordent à citer

au long et textuellement leurs adversaires, à ne discuter avec eux que pièces en main.

Malgré de fréquentes interruptions, Canisius, soutenu par le feu de son zèle, l'ardeur naturelle de son caractère, et surtout par la pensée de la volonté pontificale, poussa son travail avec tant de vigueur, qu'au bout de trois ans le premier volume, celui de saint Jean-Baptiste, se trouva prêt pour l'impression. Avant de le livrer au public, il en envoya quatre exemplaires à Rome au Père Général, avec une lettre qui est un remarquable monument de son humilité. Après avoir exposé les motifs qui l'ont porté à donner peut-être un peu trop de développement à son sujet, il demande pardon d'avoir si mal répondu à l'attente et à la confiance de ses supérieurs. Puis il demande qu'on fasse examiner son livre par un censeur compétent et sévère. « Je le supplie de noter exactement ce que je dois corriger; et si les corrections sont si nombreuses qu'il faille déchirer des pages entières, qu'il ne fasse aucune difficulté de m'en avertir. Je suis prêt à faire tous les changements, additions, ou retranchements qu'on jugera convenacles... » Il disait en finissant : « Si, après avoir lu l'ouvrage, les examinateurs croient que

je ne sois pas apte à ce genre de travail, bien volontiers je déposerai la plume et laisserai à d'autres plus habiles le soin de continuer. » Une seconde lettre, écrite sur le même sujet au Père Mercurian, n'est pas moins expressive : « Vous avez maintenant un spécimen de mon incapacité et de mon ignorance. Un mot, un signe seulement, et je suspends ce travail ; car ce n'est pas sans dégoût que je poursuis cette triste guerre. »

Le public jugea tout autrement que lui de son ouvrage. A peine eut-il paru, que ce fut un concert unanime d'éloges. Pie V en témoigna hautement sa satisfaction. Le cardinal Osius n'hésita pas à le mettre sur le même rang que les meilleurs traités des Pères et des Docteurs de l'Eglise. L'illustre Père Salmeron termine sa lettre de félicitation à l'auteur par ces paroles : « De tous les écrits publiés contre les centuriateurs, aucun n'est comparable au vôtre, tant il est agréable, utile, et ce qui est mieux, propre à convaincre vos adversaires. »

Il n'y avait plus qu'à passer au second volume, et tout le monde l'y engageait. Cependant François de Borgia lui conseilla de partager son temps entre la prédication et la composition, pour ménager à l'esprit une diversion salutaire : c'est ce

qu'il fit au collége d'Inspruck, sa nouvelle résidence.

Six nouvelles années de labeurs assidus furent consacrées à venger l'honneur et à célébrer les grandeurs de la Mère de Dieu, dans un livre qui est peut-être encore aujourd'hui le plus superbe monument qu'on ait jamais élevé à sa gloire. Ces huit cent cinquante pages in-folio renferment et présentent coordonné en corps de doctrine tout ce que l'Ecriture et les Pères ont dit de plus beau à la louange de la Reine du ciel. Pour donner une idée quelconque des trésors contenus dans cet ouvrage, cher entre tous au cœur du Bienheureux, je traduis le court sommaire placé en tête du volume.

Le premier livre traite du nom de Marie, de ses parents, de sa Conception Immaculée qui est vaillamment soutenue, de sa naissance, de son éducation, de la perfection de toutes ses vertus. Le deuxième établit et venge sa virginité sans tache. Le troisième explique la Salutation de l'Ange et les merveilles de la maternité divine. Le quatrième discute les textes dont les hérétiques ont abusé pour rabaisser la dignité et les priviléges de la sainte Vierge. Enfin, le cinquième parle de son passage du temps à l'éternité, de son

Assomption triomphante et de son culte répandu dès les premiers siècles dans l'Eglise entière.

Tout cela est développé avec tant de science, de raison, de piété, avec une telle variété de documents historiques, théologiques, patristiques, avec un style si plein de charme, qu'en vérité on partage bon gré malgré l'avis du cardinal Osius: « Il est impossible de désirer rien de plus. » Nous ne doutons nullement qu'un si bel ouvrage, traduit en français par une plume intelligente, n'obtînt le plus grand succès et ne fût extrêmement goûté des amis de la sainte Vierge.

Cependant l'humble religieux osait à peine l'envoyer à Rome ! « Si Votre Paternité, écrit-il à Mercurian son Général, pense que mon ouvrage puisse être présenté au Souverain Pontife et aux cardinaux qui veulent bien m'honorer de leur bienveillante protection, j'en expédierai quelques exemplaires; mais auparavant j'attendrai la censure et le jugement de nos Pères. Je les prie de me donner librement leur avis et de corriger ce qui leur déplaît. Ils trouveront sans doute bien des choses à reprendre; car la hauteur du sujet dépassait de beaucoup mes forces. »

Ainsi, au milieu même du triomphe, l'humilité de l'auteur semblait encore devenir plus profonde.

Il lui restait à composer son traité sur saint Pierre, où il devait établir et défendre la primauté de l'Eglise romaine contre tous les hérétiques anciens et modernes. Déjà d'immenses matériaux étaient réunis; il n'y avait plus qu'à les mettre en œuvre; mais, comme nous le racontions tout à l'heure, l'obéissance imprima une direction différente à l'activité de Canisius, et l'homme de Dieu n'y pensa plus. Il est facile, même sans être auteur, de comprendre l'héroïsme d'un tel sacrifice.

Un dernier mot. Les deux ouvrages, dont nous avons donné une idée si incomplète, et qui ont pour titre général : *Des altérations de la parole de Dieu* (*De corruptelis verbi divini*), furent réunis en un seul volume dans la magnifique édition d'Ingolstadt, en 1583. C'est la seconde, et l'auteur la revit avec soin. A la fin, on trouve cette profession de foi, dont le cardinal Osius disait: « Qu'elle est peut-être l'expression du dévoûment le plus généreux qu'un enfant de l'Eglise puisse témoigner à cette auguste Mère. » Nous en donnons ici la traduction fidèle: rien ne saurait mieux peindre le véritable esprit qui anima le double apostolat du Bienheureux Pierre.

« A vous mon hommage, ô Père, ô Maître du ciel et de la terre, mon Créateur et mon Rédemp-

teur, mon salut et ma force, qui, depuis les jours de mon enfance, n'avez cessé de me nourrir du pain sacré de votre parole et d'en réconforter mon cœur! De peur que je ne m'égarasse avec les brebis errantes qui n'ont point de guide, vous m'avez recueilli au sein de votre Eglise, vous m'y avez gardé, instruit, formé par ces pasteurs et ces maîtres, en qui vous ordonnez à vos fidèles de révérer votre présence et d'écouter votre voix.

« Je confesse de bouche pour le salut tout ce que les catholiques croient de cœur pour la justice. Je ne connais pas Luther; je renie Calvin; à tous les hérétiques je dis anathème; je ne veux rien avoir de commun avec ceux qui n'ont ni le même langage, ni les mêmes sentiments, ni la même règle de foi, que l'Eglise une, sainte, catholique, apostolique, romaine. Mais à quiconque reconnaît le Christ, l'écoute et lui obéit, non-seulement dans le texte des Écritures, mais dans les définitions des conciles œcuméniques, dans les oracles de la chaire de Pierre et dans le témoignage des Pères, à celui-là je m'unis de communion; je partage sa foi, je professe son symbole, j'adopte sa doctrine.

« Cette Eglise romaine, que d'autres poursuivent de leurs mépris et de leurs malédictions,

qu'ils appellent l'Eglise de l'antéchrist, moi je m'en proclame le citoyen ; je me soumets en tout et sans réserve à son autorité ; je suis prêt à donner mon sang et ma vie pour lui rendre témoignage; c'est dans son unité seulement que les mérites du Seigneur Jésus et les dons de l'Esprit saint peuvent nous conduire au salut. Voilà ma foi, mon espoir, mon inviolable certitude.

« Avec Jérôme, je crie de grand cœur : à moi quiconque est uni à la chaire de Pierre. Avec Ambroise, je veux suivre en tout l'Eglise romaine. Avec Cyprien, je la reconnais, je la vénère comme la racine et la mère de l'Eglise catholique. Avec Augustin, je proclame qu'en elle résida toujours la primauté de la chaire apostolique. Tranquille, je me repose dans cette foi et cet enseignement, que suça mon enfance, que garda ma jeunesse, que ma vie entière n'a cessé de défendre selon la faiblesse de mes ressources.

« Au reste, j'en prends Dieu à témoin, ce n'est ni pour aucun avantage temporel, ni par aucune considération humaine, ni contre la voix de ma conscience — Dieu, soyez-moi propice comme je dis la vérité ! — que j'ai rempli jusqu'ici et que je remplirai à l'avenir le rôle de docteur ca-

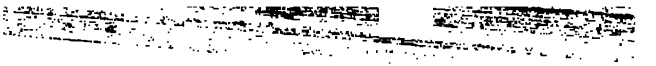
tholique. Ce qui me dicte et me commande cette profession de foi, c'est l'honneur de votre nom, c'est la force de l'évidence, c'est l'enseignement de l'Ecriture canonique, c'est le sentiment et le concert des Pères, c'est l'obligation de rendre témoignage devant mes frères, c'est enfin l'espérance du salut éternel et le bonheur promis aux fidèles confesseurs de l'Evangile.

« Que cette confession m'attire des mépris, des attaques, des accusations calomnieuses, je tiens et reconnais pour grâce singulière, ô mon Dieu, que d'un côté vous me permettiez de souffrir pour la justice, — ce qui est certainement un bonheur, — et que de l'autre vous écartiez de moi la bienveillance — c'est encore une faveur — de ceux qui ne peuvent pas être vos amis, puisqu'ils se constituent les adversaires déclarés de votre Evangile et de la vérité catholique. Mais pardonnez-leur, ô Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent pas ou ne veulent pas savoir ce qu'ils font, soit qu'ils obéissent aux lois de Satan, ou qu'ils soient fascinés par les prestiges d'une fausse science.

« Conservez-moi, je vous prie, cette grâce, qu'à la vie, à la mort, toujours éclate en moi la foi sincère et constante due à votre parole, à

l'Eglise, à la vérité; faites que jamais je ne déchoie de votre charité, que jamais je ne cesse d'appartenir à l'assemblée de ceux qui vous craignent et gardent vos commandements au sein de la sainte Eglise romaine. A son jugement je soumets et ma personne et mes écrits avec autant de joie que de respect. Qu'ils célèbrent, qu'ils bénissent pour moi votre bonté sans borne, tous vos saints que l'Eglise embrasse du seul et indivisible lien de la paix catholique, soit qu'ils triomphent au ciel ou combattent sur la terre. Vous, Seigneur, vous êtes le principe et la fin de toutes choses : à vous de moi, par moi, en moi, louange, honneur et gloire dans l'éternité! »

A ces accents de foi antique, de tendre charité pour les hommes, de zèle ardent pour la gloire de Dieu, qui ne reconnaîtrait l'apôtre dévoué de corps et d'âme au service de l'Eglise notre mère ? *Totum se tradidit matri Ecclesiæ.*



QUATRIÈME PARTIE

NÉGOCIATIONS, CONCILE DE TRENTE, DIÈTES, NONCIATURES.

Nous abordons maintenant la phase, humainement la plus brillante, de l'existence du Bienheureux Pierre : il va paraître sur le grand théâtre des affaires publiques. On le verra successivement à la cour des princes et des pontifes; aux prises avec les hérétiques dans de solennelles disputes et en conférence avec les évêques, les empereurs et les papes; au concile de Trente où la religion l'appelle, aux diètes de

l'empire, où il intervient à la fois au nom de la religion et de la patrie.

A l'époque où nous sommes, le prétendu principe de la séparation de l'Église et de l'État, loin d'être entré dans le courant de l'opinion, n'était encore soupçonné de personne. Le pouvoir temporel ne se désintéressait nullement des questions religieuses, et le pouvoir spirituel à son tour se faisait un devoir de prêter son appui moral à l'autorité civile. Alors régnait, en théorie du moins, entre les deux puissances, le système de la cordiale entente et du concours mutuel. Je sais bien que cette harmonie était souvent troublée; que, même au XVIe siècle, les papes eurent plus d'une fois à se plaindre des empereurs d'Allemagne; que Charles-Quint eut des torts fort graves envers le Saint-Siége; que Ferdinand Ier, malgré la droiture de ses vues, ne fut pas toujours irréprochable. Mais ces dissentiments n'attaquaient jamais le principe, et d'ordinaire ils étaient passagers. Par des concessions réciproques, l'accord se rétablissait. Nul ne rêvait alors un isolement, impossible autant que funeste.

Voici comment la grande voix de Bossuet formulait encore, un siècle plus tard, la doctrine catholique sur cette question capitale : « Le pape

saint Grégoire, écrivant au pieux empereur Maurice, lui représente en ces termes les devoirs des rois chrétiens : « Sachez, ô grand empereur, que la souveraine puissance vous est accordée d'en haut, afin que la vertu soit aidée, que les voies du ciel soient élargies, et que l'empire de la terre serve l'empire du ciel. » C'est la vérité même, continue Bossuet, qui lui a dicté ces belles paroles : car, qu'y a-t-il de plus convenable à la puissance que de secourir la vertu ? A quoi la force doit-elle servir, qu'à défendre la raison? Et pourquoi commandent les hommes, si ce n'est pour faire que Dieu soit obéi? Mais surtout il faut remarquer l'obligation si glorieuse, que ce grand pape impose aux princes, d'élargir les voies du ciel. Jésus-Christ a dit dans son Évangile : combien est étroit le chemin qui mène à la vie ! Et voici ce qui le rend si étroit : c'est que le juste, sévère à lui-même, et persécuteur irréconciliable de ses propres passions, se trouve encore persécuté par les injustes passions des autres, et ne peut pas même obtenir que le monde le laisse en repos dans ce sentier solitaire et rude, où il grimpe plutôt qu'il ne marche. Accourez, dit saint Grégoire, puissances du siècle; voyez dans quel sentier la vertu chemine, doublement à

l'étroit et par elle-même et par l'effort de ceux qui la persécutent : secourez-la, tendez-lui la main ; puisque vous la voyez déjà fatiguée du combat qu'elle soutient au dedans contre tant de tentations qui accablent la nature humaine, mettez-la du moins à couvert des insultes du dehors ; ainsi vous élargirez un peu les voies du ciel, et rétablirez ce chemin, que sa hauteur et son âpreté rendront toujours assez difficile. » (*Orais. fun. de Henriette de France.*)

Un autre passage, non moins éclatant de lumière et de sagesse, va nous montrer une seconde face de la question : « L'établissement de la vérité, dit encore le puissant orateur chrétien, ne dépend pas de l'assistance des rois, ni l'empire de la vérité ne relève point de leur sceptre ; et si Jésus-Christ les a établis défenseurs de son Evangile, il le fait par honneur et non par besoin ; c'est pour honorer leur autorité et consacrer leur puissance. Cependant la vérité sainte se soutient toujours d'elle-même et conserve son indépendance. Ainsi, quand les princes défendent la foi, c'est plutôt la foi qui les défend, c'est plutôt la religion qui les protége et est l'appui de leur trône. Par où vous voyez que la vérité se sert des hommes, mais qu'elle n'en dépend pas ; et

c'est ce qui paraît par toute la suite de son histoire : j'appelle ainsi l'histoire de l'Église, c'est l'histoire du règne de la vérité. » (*Sermon sur la divinité de la Religion*, 1er point.)

Rapprochez ces deux citations, vous en tirerez cette formule qui résume et gouverne la matière dont il s'agit : d'un côté, le glaive obligé dans son intérêt et par l'ordre de Dieu de servir la vérité ; de l'autre, la vérité indépendante du glaive, et capable par elle-même de vivre et de régner.

Il fallait insister un peu sur des idées, aujourd'hui trop méconnues, pour faire comprendre le rôle de notre Bienheureux et prévenir les objections. De son temps, les choses divines compénétraient les choses humaines, à tel point que l'histoire ne peut les séparer sans se mentir à elle-même. Appelé à propager et à défendre la vraie foi, à comprimer l'essor de l'hérésie, Canisius ne devait pas repousser les secours terrestres, que les princes lui offraient par une intervention légitime aux yeux des deux partis en lutte. Au reste, disons-le d'avance, jamais il ne provoqua de persécution, et ne prit part à des mesures violentes. Certes, le protestantisme fut loin d'être aussi modéré que ses adversaires, et si parfois

ceux-ci, en Allemagne comme en France, usèrent de sévères représailles, rappelons ce fait tant de fois démontré, que la religion demeura toujours étrangère à ces excès et n'éleva la voix que pour les flétrir. Et puis, comment oublier que ces regrettables vengeances furent constamment provoquées par des pillages, des actes de vandalisme, des massacres, en un mot par des atrocités sans nom et jusque-là sans exemple dans le monde chrétien?

Que si quelqu'un s'étonnait de voir un pauvre religieux si activement mêlé aux plus importantes affaires de son siècle, si l'on osait renouveler ici le reproche banal d'ambition profane et mondaine, il suffirait de faire observer qu'un religieux par cela seul qu'il a pris le froc, n'a pas abdiqué ses droits de citoyen, et peut très-bien, quand Dieu le commande et dans la mesure que sa gloire l'exige, accepter certaines fonctions de l'homme d'état: en ces postes éminents le moine Suger et le moine Ximenez, entre autres, n'ont pas semblé trop déplacés. Ce que l'on est reçu à demander alors du religieux, c'est qu'il n'oublie pas sa profession, qu'il demeure humble au sein des honneurs et pauvre dans l'opulence, qu'il vive par l'esprit et par le cœur dans une atmo-

sphère plus pure et chrétiennement plus haute que celle où les circonstances le retiennent. Or, nous le verrons, Canisius n'aspira jamais à de telles positions; bien loin de là, il les fuyait de toutes ses forces, et sa correspondance atteste à chaque page ses dispositions à cet égard. C'est la volonté des papes et des princes, c'est la force des choses qui lui imposèrent le fardeau de la vie publique. Une fois que Dieu eut parlé, il prêta ses épaules et porta sa charge avec autant d'habilité que de courage.

CHAPITRE Ier

Canisius, député de Cologne auprès de l'évêque de Liége et de l'empereur Charles-Quint.

Canisius n'avait que vingt-six ans et venait seulement d'être ordonné prêtre, lorsque, en 1546, la ville de Cologne, émerveillée du zèle ardent et de la précoce sagesse de son jeune apôtre, lui confia une négociation, dont la délicatesse égalait l'importance.

Hermann Von Wied, titulaire de la grande métropole catholique, s'était laissé prendre aux piéges de nouvelles doctrines. Sans arborer le drapeau de l'hérésie, il en favorisait secrètement le progrès. A la diète de Spire, Charles-Quint lui avait adressé de sévères avertissements, et Pierre Lefèvre, lors de son premier voyage à Cologne, l'avait rappelé aux lois du devoir avec une éloquence, qui avait arraché au malheureux prélat

des larmes de repentir et des promesses d'amendement. Hélas! tout fut bientôt oublié. A la faveur de la tolérance ou même de la protection archiépiscopale, Martin Bucer mandé de Strasbourg, Mélanchton accouru du fond de la Saxe, Pistorius et d'autres docteurs de mensonge se répandirent parmi le troupeau fidèle. Lefèvre reparut et confondit Bucer dans une dispute publique. Mais son départ pour le Portugal, en redoublant l'audace des novateurs, livra Canisius et ses frères à la fureur de leurs menées, qui finirent par obtenir des magistrats un arrêt de dispersion des nouveaux religieux.

C'est en ce moment que les catholiques de Cologne sentirent le danger qui menaçait leur foi et résolurent de tenter un suprême effort pour le conjurer. Le clergé et l'université, avec quelques-uns des principaux magistrats, s'assemblent pour délibérer. On tombe d'accord que le seul moyen, vraiment efficace, de sauver la religion, c'est la déposition d'Hermann. Mais cette mesure dépend de Charles-Quint, et pour obtenir son concours, on trouve bon d'intéresser à cette affaire George d'Autriche, évêque de Liége et premier suffragant de Cologne, oncle de l'empereur. Ces décisions prises, il n'y avait plus qu'à

choisir un député. Le nom de Canisius, prononcé par le docteur Jean Gropper, réunit aussitôt toutes les voix; c'est lui qui fut chargé de cette grave mission.

Il part sans délai pour Liége; et, comme la négociation traîne en longueur plus qu'il n'avait prévu, il profite de ce retard pour se livrer aux travaux de l'apostolat. C'était le temps des fêtes de Noël; il prêchait deux et jusqu'à trois fois par jour. Les fruits furent consolants. Beaucoup de personnes, suivant l'impulsion donnée par les ecclésiastiques les plus distingués de la ville voulurent faire sous sa conduite les Exercices spirituels: ainsi l'homme de Dieu se retrouvait sous l'ambassadeur.

Enfin, l'évêque, qui, dès son arrivée, avait voulu l'entendre dans sa chapelle particulière, et n'avait cessé de le consulter sur les mesures à prendre pour écarter l'hérésie de son beau diocèse, lui promit de seconder de tout son pouvoir les désirs des habitants de Cologne, et le congédia avec honneur, en lui donnant des lettres de recommandation auprès de Charles-Quint.

Canisius repasse par Cologne et se rend à Worms, où résidait alors l'empereur. Il lui fait connaître l'état des choses et réclame son puis-

sant appui pour une mesure urgente et nécessaire. Soutenues des lettres de l'évêque de Liége et des instances du cardinal Othon Truchsess, alors à la cour de Worms, ces sollicitations produisirent leur effet. Charles fit agir son ambassadeur à Rome. La déposition d'Hermann fut accordée; Paul III l'excommunia l'année suivante et mit à sa place Adolphe de Schauenbourg, prélat d'une foi et d'une vie irréprochables.

Un si heureux succès ne pouvait que grandir le nom de Canisius à Cologne. Mais le cardinal Othon avait été frappé de son mérite ; il pria saint Ignace de le lui donner comme son théologien au concile qui allait s'ouvrir à Trente: Canisius reçut ordre d'accompagner le cardinal.

CHAPITRE II

Canisius au Concile de Trente, en 1547 et en 1562.

Quatre jésuites l'avaient devancé à Trente: Claude le Jay; Jean Covillon, envoyé par Guillaume de Bavière; Jacques Laynez et Alphonse Salmeron, tous deux théologiens du Pape. On attendait encore Bobadilla et Lefèvre; mais ce dernier mourut à Rome en revenant d'Espagne.

Dans une de ses lettres Canisius constate l'estime universelle et vraiment extraordinaire dont jouissaient Salmeron et Laynez: « c'est au point, ajoute-t-il, que les autres orateurs ne pouvant parler qu'une heure, le président en accorde trois ou même davantage au Père Laynez. »

Quant à lui, il prit plusieurs fois la parole dans les congrégations particulières de théologiens, et malgré sa jeunesse, il se fit remarquer par son éloquence et sa doctrine : on traitait la question des sacrements.

Au bout de deux mois, le concile fut transféré à Bologne, pour échapper aux fièvres qui s'étaient déclarées à Trente : Canisius et Laynez durent suivre les évêques. A Bologne, ils furent chargés de faire le relevé exact des erreurs avancées au sujet des sacrements par les nouveaux hérétiques, et de recueillir dans les monuments de la tradition les textes qui serviraient à formuler les canons définitifs. C'est Canisius qui retoucha le style de ce mémoire et lui donna sa dernière forme. Telle fut sa première apparition au concile, qui ne tarda pas à être suspendu.

On l'y revit quinze ans plus tard, mandé cette fois par le cardinal Osius. Le Bienheureux n'avait pas peu contribué, par son crédit auprès de l'empereur, à faire lever les obstacles qui s'opposaient à ce que le concile se rouvrît à Trente : ce prince voulait une ville allemande. Lorsque enfin, en 1562, il fut de nouveau indiqué pour la ville même où il avait commencé, Ferdi-

nand et le cardinal Othon songèrent, chacun de leur côté, à y députer Canisius comme leur théologien. La crainte seule de compromettre les fruits, déjà merveilleux, de son apostolat d'Augsbourg les avait fait renoncer à cette idée.

Le cardinal Osius la reprit pour son compte; c'était un des quatre légats du Saint-Siége, désignés pour présider tour à tour l'assemblée. Il voulut absolument que Canisius, son ami, vînt l'assister de ses conseils, soutenant qu'il était l'homme le mieux au fait de l'état religieux de l'Allemagne ; et il lui écrivit dans ce sens la lettre la plus pressante. Voici quelques mots de la réponse du serviteur de Dieu : « Je m'étonne vraiment que des personnes sensées aient pu avoir l'idée de m'appeler à Trente; c'est sans doute pour que j'y aille faire la figure d'une oie au milieu de cygnes. Que votre Seigneurie Illustrissime juge elle-même s'il est expédient, ton petit ouvrier que je suis, que je quitte Augsbourg avant le carême, qui est pour les prédicateurs le temps de la moisson. Au demeurant, que le cardinal d'Augsbourg prononce. Moi, je suis pleinement résigné aux dispositions de la bonté divine et aux ordres de l'obéissance. Mon but unique et

toutes choses et en tout lieu est de servir l'Eglise avec l'aide du Seigneur ; et puisse la céleste grâce grandir en nous chaque jour ! »

Osius ne se tint pas pour battu. « Je dois informer votre Seigneurie, écrit-il à Truchsess, qu'il a été plusieurs fois question entre les autres légats et moi de fair venir ici le Père Canisius. Au commencement les avis étaient partagés : les uns pensaient qu'il ne faut pas le tirer d'une ville, où il fait en ce moment tant de bien dans les âmes; les autres ne craignaient pas d'avancer qu'il fera encore plus de bien à Trente, par sa science et par la grande expérience qu'il a des affaires d'Allemagne. Ce dernier sentiment a prévalu, et il n'y a plus maintenant qu'une voix pour réclamer sa présence à tout prix. Telle a toujours été mon opinion, je l'avoue ingénument à Votre Seigneurie. Cependant, je ne voudrais pas qu'il abandonnât son poste avant Pâques; il suffira qu'il se mette en route après les fêtes; et alors quel grand inconvénient peut avoir son absence? C'est l'époque où il a coutume de s'éloigner d'Augsbourg pour visiter les colléges de sa province. Augsbourg ne perdra donc rien à nous le céder pour ce temps. » Ce fut le parti auquel on s'arrêta en effet. Mais le moment venu, l'humilité du saint

opposa de nouvelles résistances : nous en avons la preuve touchante dans deux lettres adressées l'une à Salmeron, l'autre au cardinal Osius. Ses répugnances ne cédèrent qu'à un ordre formel parti de Rome.

Arrivé à Trente le 14 mai 1562, il trouva Osius malade. Mais la joie d'embrasser enfin l'ami tant désiré lui rendit la santé : « Le cardinal de Warmie est étonnant, écrit Canisius; il dit tout haut que mon arrivée l'a guéri ! Le fait est qu'il y a quelques jours il se préparait à la mort et qu'il va bien maintenant. »

Il serait trop long de raconter en détail tous les travaux du Bienheureux au concile. Avant même que n'eussent commencé les séances régulières Osius et Muglitz voulurent profiter de ses conseils. Ce dernier était archevêque de Prague et ambassadeur impérial ; il avait reçu ordre de son maître de ne prendre aucune résolution sans avoir recouru aux lumières de l'homme de Dieu. Ces deux éminents personnages s'empressèrent donc de lui ouvrir leur cœur et de l'initier à toutes les questions, à toutes les affaires ; ils se faisaient une loi de tout discuter, de tout éclaircir avec son concours.

A la reprise des grands débats publics sur l

foi et sur la discipline, Canisius fut nommé membre d'une commission chargée de revoir l'index ou catalogue des livres condamnés, et cette tâche lui demanda plusieurs semaines d'un travail assidu. Puis, surgit la terrible dispute sur la juridiction épiscopale. Les Espagnols soutenaient avec opiniâtreté contre le reste de l'assemblée qu'elle vient immédiatement de Dieu. Les esprits s'échauffèrent, au point de faire craindre un schisme. C'est Canisius et Salmeron qui contribuèrent le plus par leur sage modération, à dissiper cet orage.

Le Bienheureux eut encore à traiter plusieurs fois devant les Pères le grand sujet de l'Eucharistie, et il le fit avec autant de science que de modestie et de piété. Il écrivait à ce propos : « Il m'a été commandé, de parler au concile, mais c'est à d'autres que le succès était recommandé. Le Seigneur m'a aidé en vue des prières de notre Compagnie. A lui seul toute gloire ! » En même temps, il répondait aux consultations journalières des légats; il se concertait avec eux et Muglitz sur les mesures à prendre pour sauver la religion en Allemagne, pour arrêter le débordement de l'hérésie.

Ainsi s'écoulèrent trente-six jours, au bout

desquels vaincus par les instances réitérées du cardinal Truchsess, les légats consentirent à le laisser repartir pour l'Allemagne, où le rappelaient aussi « les cris attendrissants » de ses chers Augsbourgeois.

CHAPITRE III

Canisius à la diète de Ratisbonne (1556), au colloque de Worms (1557), à Nuremberg auprès de Ferdinand (1558).

Il nous faut maintenant revenir à l'année 1556. Ferdinand venait de convoquer une diète à Ratisbonne. Son but principal était d'obtenir des princes et des électeurs de l'empire les subsides nécessaires pour faire la guerre aux Turcs, qui menaçaient de nouveau la Hongrie. Les hérétiques montrèrent en cette rencontre le même patriotisme que montraient leurs frères de France : ils refusèrent obstinément tout concours à cette entreprise jusqu'à la tenue d'un Colloque, où catholiques et protestants discuteraient librement les articles controversés et s'efforceraient de conclure une transaction. Il était trop manifeste qu'ils n'avaient en vue que de gagner du

temps et d'augmenter encore la confusion générale des idées. Mais Ferdinand, qui était trop bon et trop sincère pour être toujours prudent et ferme, finit par accueillir la proposition. Il la soumit à l'examen d'une commission composée de deux évêques et de cinq théologiens, dont il voulut que le premier fût Canisius.

Canisius, appelé à Ratisbonne dès le commencement de la diète, s'était vu constamment assiégé par les visites et les consultations des princes ecclésiastiques ou même séculiers, et n'avait pas laissé pourtant de se livrer aux œuvres de l'apostolat avec son zèle et son succès accoutumés. Livres catholiques semés dans le public, mémoires sur la reforme des mœurs du peuple et du clergé distribués aux évêques de l'Assemblée, doctrine chrétienne enseignée aux petits enfants, disputes solennelles et toujours victorieuses avec les hérétiques : il avait tour à tour manié toutes ces armes, si puissantes entre les mains d'un homme de Dieu. Les catholiques reprenaient courage, les sectaires frémissaient d'une vaine fureur. Mais le ciel lui réservait un rôle plus grand encore.

Foulant aux pieds toute considération humaine, ne regardant que la plus grande gloire de Dieu,

rut devoir combattre de toutes ses forces
rojet de colloque : « Dans les controverses
gieuses, disait-il, il faut s'en tenir aux déci-
s de l'Eglise. Seule, en vertu de l'autorité
ne dont elle est investie, elle peut prononcer
éfinir sans appel. Quiconque ne l'écoute pas
être regardé comme un païen et comme un
licain : c'est la parole du Christ. L'expérience
derniers temps montre, hélas ! avec trop d'évi-
ce, que les disputes ne font que nuire à la
e foi. On perd le temps en vaines con-
ations; les querelles s'enveniment; les cœurs
grissent; l'esprit de parti fait qu'on s'entête
s son opinion; on se sépare plus profondé-
t divisés que jamais. Les hérétiques sont, en
éral, hautains et opiniâtres ; ils veulent tou-
s l'emporter, et quand ils ne le peuvent par
ison, ils recourent sans crainte aux injures,
ésordre, à la révolte ouverte. Quelle que soit
ue des conférences, ils ne manqueront pas de
ter victoire, et de répandre toute sorte de
songes, au grand scandale des fidèles et à la
te de la religion. Je pense donc que l'empe-
ne peut, sans l'aveu du Souverain Pontife,
riser une telle assemblée. » Ainsi parla Cani-
; il développa même ses raisons dans un écrit,

qu'il fit circuler parmi les évêques, et qui rangea la majorité à son sentiment.

Néanmoins le roi des Romains et les princes laïques, effrayés des menaces des protestants, qui non-seulement refusaient tout subside, mais parlaient de se liguer entre eux, avaient adopté l'avis contraire et le firent prévaloir à la diète. Ferdinand désigna même Canisius et Gaudan, son compagnon, pour assister à la conférence. Aussitôt le Bienheureux déclara qui lui était impossible d'accepter cette mission, à moins d'un commandement exprès de ses supérieurs. Le prince, qui tenait absolument à sa présence, en écrivit lui-même à Laynez, vicaire général de la Compagnie; Canisius, de son côté, par des lettres aussi admirables de dévoûment que d'humilité, fit connaître ses répugnances et les difficultés de la situation. Paul IV fut consulté, et, sans approuver le colloque, il jugea utile que les deux Pères fussent là pour défendre les droits de l'Eglise. Il n'y avait plus qu'à s'incliner; Canisius partit pour Worms, où les conférences devaient s'ouvrir au mois d'août 1557. Elles ne s'ouvrirent que le 12 septembre.

Voici quelle fut la composition de l'assemblée. Jules Pflug, évêque de Naumbourg, présidait au

nom de l'empereur. A ses côtés siégeaient les représentants de deux princes catholiques et de deux princes protestants; ensuite venaient six assesseurs, choisis parmi les gens les plus habiles et les plus sensés des deux partis. On comptait, en outre, vingt-quatre théologiens, douze catholiques et douze protestants. Six devaient porter la parole, et les six autres les assister. Canisius tenait le quatrième rang parmi les premiers, et Gaudan le troisième parmi les seconds. Mais, comme on va le voir, les circonstances, sa réputation et son génie donnèrent au Bienheureux un rôle prépondérant.

En arrivant à Worms, il y trouva déjà réunis les principaux chefs du protestantisme, le vieux Philippe Mélanchton, Erasme Schneff, Henri Bullinger, Flach Francowitz, et une foule de prédicants. Ils marchaient la tête haute et prenaient d'avance des airs de vainqueurs; toute la ville retentissait de déclamations contre le papisme. Les catholiques, au contraire, semblaient croire tout perdu; leurs princes ne venaient pas et se contentaient d'envoyer des représentants; plusieurs de leurs théologiens se faisaient attendre: la consternation régnait dans le camp fidèle.

Désolé d'un tel abattement, Canisius s'appliqua

d'abord à le combattre et à relever les âmes dans l'espérance : « Rappelez-vous, disait-il, l'exemple de nos pères, la générosité, la constance de tant de valeureux chrétiens, qui ont confessé leur foi en face des tyrans et sous le glaive des bourreaux. Vous ne pouvez sans vous déshonorer montrer moins de zèle pour soutenir la vérité que les hérétiques pour défendre l'erreur. Hommes de peu de cœur, vous faiblissez au seul aspect de vos adversaires? Levez donc les yeux vers le ciel, d'où vous viendra la protection et le salut. Notre cause est la cause de Dieu, et comme telle il l'a prise sous sa garde. Ainsi tous, chacun selon son rang et sa capacité, descendez dans l'arène pour combattre les combats du Seigneur appuyés, non pas sur la faiblesse de l'homme, mais sur la toute-puissance de Dieu! »

Non content d'exhorter, il mit la main à l'œuvre, et réfuta publiquement les accusations des hérétiques. Ses collègues secondèrent son zèle; les catholiques reprirent courage; et les protestants commencèrent à comprendre que la victoire serait vivement disputée.

Par ses conseils, les théologiens orthodoxes convinrent de demeurer toujours parfaitement unis de cœur comme de doctrine; et d'une com-

mune voix ils confièrent à son habileté et à sa prudence le soin de régler l'ordre et le choix des matières à traiter : travail qui lui demanda beaucoup de temps et de peine, et auquel il dut consacrer une partie de ses nuits. Puis, vinrent des conférences privées, où ces préliminaires furent définitivement arrêtés sous sa présidence.

Enfin les conférences publiques s'ouvrirent. Une foule immense remplissit la salle; on voulait que le peuple aussi fût témoin et juge du combat. Dès la première séance, les catholiques demandèrent : 1° Que l'on admît comme authentique le canon des Livres saints, tel qu'il est approuvé dans l'Église depuis mille ans; 2° Que, dans le cas de doute sur le vrai sens d'un texte, on adoptât l'interprétation traditionnelle. Après de vives résistances qui s'expliquent sans peine, les protestants s'engagèrent à respecter ces deux règles, au moins tant que durerait le colloque.

Les jours suivants furent remplis par d'ardentes disputes sur le libre arbitre, le péché originel, et d'autres points en litige. Mais, comme l'avait prévu Canisius, on avançait peu. Les catholiques faisaient tous leur efforts pour circonscrire le terrain de la discussion et soumettre les débats aux lois d'une argumentation rigoureuse. Les pro-

testants ne songeaient qu'à éluder les raisc pressantes de leurs adversaires et à faire par d'érudition et d'éloquence.

C'est alors que Canisius eut une heureuse i piration. Il était facile de voir que les théologi de l'hérésie ne s'entendaient pas entre eux, mê sur les articles les plus essentiels. Or, le colloc n'avait été accordé qu'aux seuls partisans de Confession d'Augsbourg. Il insinua donc q pour éviter la confusion, il serait utile d'écar les docteurs qui n'admettaient pas cette règle foi. On ne saurait dire combien cette propositi inattendue déconcerta les dissidents. Les v qui commencent à s'attaquer vivement les les autres. Les sacramentaires condamnent anabaptistes, et les anabaptistes les sacram taires, et ainsi des différentes sectes. Mélancht malgré son grand âge, a le chagrin de se insulté par ses propres disciples. C'est un dé roi universel : on en vient aux injures, outrages les plus violents, et l'on peut crain un moment qu'il n'y ait une véritable mê Enfin, les plus emportés ont le dessus, et ci qui avaient montré plus de modération, s réduits à quitter la place. Ils s'éloignent, en l sant entre les mains du président une pro

tation contre l'indigne conduite de leurs collègues.

Le colloque ne pouvait plus se prolonger dans des conditions si nouvelles. Le roi des Romains décida que l'assemblée était dissoute, et l'on se sépara, à la grande désolation des hérétiques, qui s'en prirent à Canisius de leur échec. En effet, amis et ennemis s'accordaient à reconnaître que c'était à lui surtout que revenait l'honneur d'un résultat si heureux pour la cause catholique.

Lui-même s'en explique dans une lettre écrite de Worms à la date du 6 novembre 1557, et qui nous semble digne, à tous les points de vue, d'être reproduite ici : « Rendons à Dieu de joyeuses actions de grâce ! Enfin la chaîne est rompue, et nous voilà sortis de ce mauvais pas sans dommage pour la religion, et même en jetant le trouble et le désordre dans les rangs ennemis. Les catholiques ont été fort aises de trouver une si bonne occasion d'en finir avec une entreprise dont ils n'espéraient aucun bien. Nos adversaires ont parfaitement vu que nous saisissions avidement le prétexte, fourni par le départ, disons mieux, par l'expulsion de ces docteurs luthériens, qui maintenant remplissent l'Allemagne de leurs plaintes. Et il est très-vrai que nous aurions pu

user de quelque tempérament; mais comme nous avions reconnu dès le principe que cette assemblée n'amènerait aucun bon résultat, nous avons tenu ferme, sans vouloir à aucun prix tenter de nouveaux efforts pour vaincre l'invincible opiniâtreté de ces gens-là.

« Béni soit le Seigneur, qui nous débarrasse de pareils hommes, dont il n'y a plus qu'à déplorer l'aveuglement, l'endurcissement, la mauvaise foi, l'insolence, l'habileté dans le sophisme, l'entêtement, la superbe et l'impiété, sans qu'on puisse guère espérer leur retour, parce que leur premier principe est de ne jamais s'avouer vaincus!

« Dieu cependant, qui dans des vues secrètes avait permis ce colloque ou plutôt ce conflit, a su par sa sagesse en tirer quelque bien. Et d'abord, tous les catholiques mêlés à la lutte n'ont pas cessé un instant d'être parfaitement d'accord entre eux, et l'on a bien vu qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme pour défendre de toutes leurs forces la cause du Christ et de son Église. Au contraire, Dieu a jeté parmi nos adversaires un tel esprit de division qu'ils n'ont jamais pu s'entendre et ne le pourront plus jamais. Même sur les articles les plus substantiels, il s'est élevé entre eux de très-graves dissentiments, au point qu'ils

s'anathématisent les uns les autres. Au sujet de la Confession d'Augsbourg, d'un côté Mélanchton avec les théologiens de Wittemberg, de l'autre Schneff avec ceux d'Iena ont longuement disputé pour savoir s'ils la suivaient de fait ou seulement de nom, et la question est demeurée indécise! Et voilà le deuxième fruit du colloque : bien des personnes pensent que jamais en semblable rencontre on n'en recueillit de plus grand.

« Le troisième avantage est pour nous-mêmes : désormais nous connaissons par expérience la science et la valeur morale de ces charlatans, qu'on me pardonne le mot ; nous craindrons moins encore de nous mesurer à l'occasion avec de tels adversaires. En quatrième lieu, la manifestation, désormais éclatante, du désaccord étrange des sectaires entre eux, contribuera puissamment, nous l'espérons, à confirmer les catholiques dans l'ancienne foi ; ceux qui chancelaient seront moins que jamais attirés vers le luthéranisme ; et les âmes qui se trompent de bonne foi, — il y en a tant en Allemagne ! — dégoûtées par le spectacle de ces éternelles altercations, reviendront plus facilement à nous et au bercail de l'Église.

« Ajoutez enfin que, si la diète de l'empire veut examiner, comme c'est probable, les actes du col-

loque, elle verra comment les hérétiques se
montrés faux, violents, emportés jusqu'à l'i
dence ; et l'on comprendra peut-être que nul
tente n'est possible, en matière de religion,
des hommes qui renversent les fondements r
de toute discussion et s'obstinent à souten
opinions les plus extravagantes, les plus cont
à toutes les traditions de la piété chrétienne
puissent les princes renoncer à convoquer c
mais de telles assemblées, et convaincus par
nouvelle expérience que les inventions de la
tique ne servent ici de rien, se rattacher au
moyen qui nous reste de restaurer la foi en Al
gne, au saint concile œcuménique! C'est c
désirent beaucoup d'hommes dont la piété ég
doctrine ; c'est ce que plusieurs espèrent du
veau Pape ; mais d'autres craignent tou
Daigne la souveraine sagesse du Seigneu
parer au mal et les remèdes et les médecin
réclame ! A Dieu seul honneur et gloire ! T
de vos prières et agréant l'odeur de vos sacr
il nous a tirés de bien des dangers, il comr
à venir en aide à l'Allemagne.

« Parmi les théologiens catholiques du coll
il n'en est aucun qui ait écrit, parlé, agi plu
cacement que nous ne l'avons fait avec l'ai

Seigneur. Plus d'une fois le temps nous a manqué pour dire la sainte messe. C'est chose merveilleuse qu'au milieu de tant de fatigues nous ayons pu conserver tous deux et la vigueur de l'esprit et les forces du corps. Le Seigneur Dieu, grâce à vos prières, nous a été bien favorable. Ces luttes ont encore augmenté la crainte que nous inspirions aux hérétiques. Il n'est donc pas étonnant qu'ils haïssent à mort les jésuites, comme on nous appelle par toute l'Allemagne.

« J'ai repris mes prédications en ce temps sacré de l'Avent. Jusqu'ici mes continuelles occupations ne me permettaient que fort rarement de monter en chaire. Il y aurait beaucoup de bien à faire en cette ville, auprès des petits enfants que je commence à instruire dans les lettres, et auprès du clergé, malade ici comme partout de plus d'une manière. Le nombre des catholiques est petit à Worms, relativement au nombre des hérétiques. Le jour de saint André, un prédicateur catholique, en descendant de chaire, fut provoqué à disputer sur le champ dans l'église. Les luthériens accoururent en foule, et l'on craignit du désordre. Telle est l'insolence de ces gens. Ils aiment à donner des surnoms à leurs antagonistes. Ils nous appellent, nous, les diaboliques. Mais, s'ils ont

appelé le Maître Belzébuth, les serviteurs ne do vent pas être mieux traités.

« Voilà, pour s'en tenir aux traits généraux, l physionomie et les résultats de ce colloque, o nous avons travaillé plus de deux mois. Plaise la bonté divine de vouloir bien suppléer au omissions de notre négligence et aux faute échappées à notre misère ! »

L'année 1558 amena pour Canisius de nouveau combats. Le bruit courait à Augsbourg que l'Au triche était sur le point de tomber au pouvoir de hérétiques : « Ils allaient, disait-on, réclamer le armes à la main une entière liberté de conscienc et les Turcs promettaient de les aider. » Le dé part précipité de Ferdinand pour Nuremberg de nombreuses lettres confirmaient ces rumeur On ne doutait pas que les Pères du collége d Vienne ne fussent les premières victimes de l fureur protestante. Aussi, le cardinal d'Augsbour et le duc de Bavière voulaient absolument qu Canisius rappelât ses religieux, et leur offraie une généreuse hospitalité. Le saint provincial s contenta d'écrire à ses Frères une lettre dor voici quelques traits : « Tenez ferme, et vole s'il le faut, au martyre. Noubliez pas que vous êt de la Compagnie de Jésus. Soyez donc toujou

prêts à combattre les ennemis de Jésus, à défendre son drapeau, à garder votre poste jusqu'à l'effusion de tout votre sang. »

En même temps, il informe Laynez : » On croit ici que les nôtres courent de grands dangers à Vienne. Mais j'espère que Dieu mettra Satan sous nos pieds et protégera nos frères : ils lutteront bravement pour lui et pour l'Église, ils résisteront au besoin jusqu'à la mort. Votre Paternité trouve-t-elle bon que je me jette dans cet incendie, allumé par le perfide Absalon, qui me cherche avant tous les autres et m'a voué une haine mortelle? J'irai promptement me mesurer avec le Goliath de l'hérésie; je confesserai à la face du monde, selon la mesure de mes forces, et ma foi et la doctrine de l'Église. Je sais en qui j'ai mis mon espérance : *scio enim cui credidi.* »

Le même jour il écrit encore à Natal : « De faux pasteurs, des loups ravissants, des Pharaons de toute espèce ravagent cette vigne et la bouleversent de fond en comble. Dans sa désolation, elle n'attend plus le secours du ciel que par le ministère de notre Compagnie. C'est notre Compagnie, ce semble, qui sera définitivement appelée à couvrir de son bras et à garder les restes d'Israël. Plus tard, nous essayerons de ramener tant de

provinces, par la parole sans doute et par la science, mais surtout par la sainteté et par le sang. Dieu nous donne la grâce de souffrir, de nous dépenser dans ce champ de deuil, où tout paraît humainement désespéré! »

Cependant le danger allait croissant de jour en jour, et il songeait à partir pour Vienne sans attendre la réponse de Rome, quand le cardinal Othon lui conseilla de se rendre d'abord à Nuremberg, où il pourrait mieux connaître le véritable état de choses et consoler aussi Ferdinand, qui avait grand besoin de sa présence. En effet, il trouva le prince plongé dans le plus profond découragement. Les Turcs faisaient de vastes préparatifs pour envahir l'Allemagne, les hérétiques refusaient de concourir à la défense de la patrie, les princes catholiques s'endormaient dans une fausse sécurité. Ajoutez des chagrins plus intimes : depuis le 27 septembre 1556, Charles-Quint avait abdiqué l'empire, et les électeurs, sous divers prétextes, différaient toujours d'en conférer l'investiture à son successeur; enfin, pour comble de maux, l'héritier présomptif de la couronne, l'archiduc Maximilien paraissait avoir quelque faible pour l'hérésie, qui se promettait bien le triomphe au prochain avénement de ce prince.

Sous le poids accablant de ces pensées Ferdinand, ne sachant plus que faire ni de qui prendre conseil, se tenait renfermé au fond de ses appartements, en proie à la plus sombre mélancolie.

L'arrivée inattendue de Canisius réveilla son courage. En le voyant paraître, il leva les mains au ciel et remercia Dieu de lui envoyer si à propos cet ange de consolation. Il versa toute son âme dans l'âme du Bienheureux et lui révéla toutes ses vues sur l'extirpation de l'hérésie, toutes les espérances aussi qu'il fondait sur la Compagnie de Jésus. L'homme de Dieu dissipa ses craintes et lui recommanda fortement de mettre sa confiance dans le Tout-Puissant, « dont la main, ajouta-t-il avec une assurance surhumaine, ne tarderait pas à le tirer de ses angoisses. » Quelques jours après, la prédiction était vérifiée. Les esprits se calmèrent; les alarmes s'évanouirent; et Ferdinand, proclamé empereur à la diète de Francfort, put reprendre avec une autorité nouvelle la grande œuvre de la réforme religieuse.

CHAPITRE IV

Diète de Piotrkow en Pologne.

Au mois de mai 1558, Canisius était à Rome, où il prit part à la congrégation générale de son Ordre qui donna Laynez pour successeur à saint Ignace. Mais il ne vit pas la fin de cette assemblée. Paul IV, ayant désigné Camille Mentuati pour aller représenter le Saint Siége à la diète de Piotrkow, voulut expressément que le nouveau nonce amenât avec lui Canisius comme son théologien.

La Pologne, sous le règne de l'indolent Sigismond, n'avait que trop ressenti le contre-coup des mouvements religieux de l'Allemagne. La noblesse était infectée des opinions nouvelles ; le clergé, bien que nombreux, manquait de puissance ou de zèle pour arrêter le flot de l'hérésie ;

le peuple seul restait fidèle ; mais peu à peu l'ignorance l'envahissait, et avec elle la corruption. Tel est à peu près le tableau que traçait de la situation l'évêque de Cracovie, quand, après un long et pénible voyage, Canisius atteignit cette ville, au commencement de l'hiver de 1558. Nicolas Dziergowski, archevêque de Gnesne et primat du royaume, qu'il vit à Lowitz, lui tint le même langage. Ce prélat, ainsi que son digne coadjuteur Pzeremby, montraient la plus vive sollicitude pour les intérêts de la foi. Ils conçurent dès lors le projet, exécuté plus tard, de pourvoir à une meilleure éducation de la jeunesse par l'établissement de nouveaux colléges.

Cependant la diète s'ouvrit à Piotrkow, et cette brillante réunion de sénateurs, de palatins, de gentilshommes, de princes ecclésiastiques et séculiers accueillit assez froidement l'envoyé du Saint Père, dont la présence était un embarras. Canisius devina sans peine la disposition des esprits. Voici comment il en rend compte à son général, nous ne faisons qu'abréger sa lettre : « C'est du roi et des évêques que dépend la conservation de la foi dans ce pays. Sur les graves avertissements du Nonce, Sigismond a fait de

belles promesses ; mais on craint que tout ne se borne à des paroles : il néglige les affaires, même temporelles, de son royaume. La cour est pleine d'hérétiques qui mangent à sa table, et, grâce aux ménagements qu'on leur prodigue, ils font tout ce qu'ils veulent. Depuis quatre ans l'erreur se propage impunément. Partout la liberté de l'Eglise est opprimée, et ses lois sont foulées aux pieds. La plupart des évêques, affaiblis par l'âge, sont plus occupés de leur santé que des besoins de leur troupeau. Souvent, beaucoup plus par ignorance que par malice, ils ferment les yeux sur les abus, et permettent des choses condamnées par le droit ecclésiastique, ou même par le droit divin ; ils n'ont point de savants théologiens qu'ils puissent consulter sur les matières délicates. Le sénat et la noblesse, toujours en guerre avec le clergé, semblent prendre à tâche d'amoindrir son autorité, afin sans doute que, quand les pasteurs n'auront plus de verge et que les chiens fidèles seront muets, les loups dévastent impunément le bercail du Christ. Un mot achèvera le tableau : ici même, sous les yeux du roi et de la diète, les hérétiques osent publiquement tenir leur prêche, célébrer leur cène, accomplir toutes les cérémonies de leur culte sacrilége. Leur prin-

cipal chef est le palatin de Vilna, duc de Lithuanie. Cet ennemi juré de la foi catholique vient d'arriver à Piotrkow, avec une escorte de mille cavaliers, menant un train fastueux et tout à fait insolent. Beaucoup de seigneurs et même quelques évêques sont allés à sa rencontre, l'ont comblé de marques d'honneur, et accompagné ainsi jusque chez le roi dont il possède toute la confiance. On le voit, conclut le Bienheureux, le diable règne ici en maître, et gouverne à son gré tous ces hommes, qui, malgré la diversité de leurs sentiments, s'unissent dans une haine commune contre la véritable foi. »

Tant de difficultés ne le rebutèrent point. Fort des prières qu'on offrait pour la Pologne à Rome et dans toute l'Allemagne, multipliant lui-même ses austérités et ses oraisons, ce diplomate d'un nouveau genre s'efforça de relever le courage des évêques et de réveiller leur zèle : il y réussit. Comme il savait qu'on allait discuter la question de la communion sous les deux espèces et celle du mariage des prêtres, il fit en toute hâte réimprimer et distribuer aux membres de la diète deux excellents opuscules, que le cardinal Osius venait de publier sur ces matières.

Puis, les débats politiques étant clos, quand

vint le tour de la discussion religieuse, les hérétiques, qui d'abord avaient voulu y échapper, proposèrent la tenue d'un concile national, où il serait libre à chacun d'exposer ses doutes et de soutenir sa croyance : moyen infaillible, disaient-ils, d'arriver à concilier les esprits et à tranquilliser les consciences. C'était au contraire le moyen d'éterniser les disputes et de donner à l'erreur le temps de se répandre. Canisius reconnut la tactique ordinaire des novateurs, et son opposition énergique fit rejeter leur demande. Alors les dissidents essayèrent d'obtenir du roi une plus grande liberté et la paisible jouissance des biens dont leurs sacriléges violences avaient dépouillé le clergé : on voit que partout cet honnête moyen de faire fortune joue un grand rôle dans l'établissement du protestantisme ; et de nos jours le règne légal de la libre pensée ne s'inaugure pas autrement. Par bonheur, Sigismond retrouva dans les avis pressants du Nonce et de Canisius un reste de vigueur. Il déclara qu'on ne toucherait pas aux droits de l'Église, et rejeta péremptoirement toute mesure hostile à la foi romaine.

Ce fut là à peu près tout l'avantage que les catholiques retirèrent de la diète. Du moins

échappèrent-ils aux maux dont elle avait d'abord semblé les menacer.

Canisius laissa son cœur en Pologne : la noble franchise de cette grande race l'avait séduit et charmé, comme on peut le voir par une intéressante lettre que sa longueur m'empêche de reproduire. Un fruit précieux de son voyage fut d'avoir préparé les voies à son Ordre, qui ne tarda pas à s'établir en Pologne. Il y devint bientôt florissant et contribua puissamment, surtout par l'éducation du jeune âge, au réveil religieux et politique de la nation. Ainsi furent préparés les beaux jours de Sobieski. Les noms de Sarbiewski et de Skarga, un poëte et un orateur, ne sont pas tout à fait éclipsés par le nom immortel du héros polonais.

CHAPITRE V

Lettre de Canisius sur la réforme catholique des pays du Nord. — Il assiste à la diète d'Augsbourg. — Il concourt à la réconciliation de Ferdinand Ier avec le Saint-Siége.

Canisius reprit la route de l'Allemagne, et chemin faisant il songeait aux moyens de réparer les ruines de la religion, dans les provinces qu'il parcourait. A peine arrivé à Ingolstadt, il écrit à Laynez, sous la date du 4 mars 1559, une lettre remarquable qui nous fait assister au travail intérieur de sa pensée, et nous initie aux élans de son zèle.

« Avant de vous entretenir de nos colléges et de leurs habitants, je voudrais vous communiquer, en peu de mots, deux ou trois réflexions qui m'ont été suggérées par la course que je viens de faire à travers la Pologne et la Bohême. Ainsi

Votre Paternité sera mieux informée encore de tout ce qui pourrait être utile à ses enfants pour l'avenir.

« La première, c'est que les nôtres ont grand besoin d'esprit intérieur dans ces contrées, pour compatir et s'accommoder à l'état de populations déjà séduites par l'hérésie ou sur le point de l'être. Avec les princes que nous avons, il ne faut plus compter sur le bras séculier, qu'on avait coutume jusqu'ici d'invoquer pour la défense de la vérité. Les ecclésiastiques, abandonnés à eux-mêmes, sans appui extérieur, ne peuvent plus maintenir l'exercice du culte divin, et de découragement ils oublient leurs devoirs. Vivant au milieu des hérétiques, ils en prennent les mœurs. Ainsi nos Pères ont beaucoup à faire, auprès des ecclésiastiques comme auprès des séculiers, pour les ramener à la véritable vie chrétienne. Et sans insister sur l'inclination, hélas! si commune et si naturelle, qui pousse l'homme à suivre la pente de la chair, on voit les fondements même de la religion universellement ébranlés, surtout en ce qui concerne l'obéissance due au Saint Siége, aux Pères et aux conciles; et personne qui prenne souci d'un si désolant état de choses!

« En second lieu, le Seigneur m'a donné de

mieux comprendre l'importance de ce vœu spécial, que la Compagnie de Jésus fait au Siége Apostolique, et par lequel nous nous engageons à le servir en toute chose, en tout temps, en tout lieu, gratuitement, sans excuse, sans égard à notre propre faiblesse, mettant simplement notre confiance dans l'infinie bonté et puissance de Jésus-Christ, notre chef, notre pontife, notre roi et souverain maître, à qui soit louange et bénédiction à jamais!

« Et comme en ces temps mauvais où apparaissent tant de signes de défection, rien n'est plus utile, plus nécessaire qu'un zèle ardent à défendre le Saint Siége, je me sens vivement pressé de faire tous mes efforts, pour qu'à Rome même il se forme une compagnie d'hommes de diverses nations, également distingués par la noblesse et par la science, que j'appellerais Compagnie Apostolique ou Compagnie des Chevaliers de Saint-Pierre, et dont l'unique mission serait de soutenir, en ce pressant danger, les droits de l'Église romaine.

« Pour mieux atteindre ce grand but, il paraîtrait fort convenable que, par les soins de Sa Sainteté et du Sacré Collége, il s'ouvrît à Rome un collége, destiné à recevoir surtout des jeunes gens

étrangers, bohêmes, polonais, danois, anglais et autres. On les formerait à la piété, on les initierait à tous les secrets de la science et de la littérature. Puis, ils retourneraient chacun dans leur pays, où, sans prédication, par l'exemple de leur vie et par la profession publique de la vraie foi, ils rendraient les plus grands services à la cause de Dieu ; et certes les occasions ne leur manqueraient pas pour faire preuve de fidélité, d'humilité, de patience, de charité, de toutes les vertus.

« En outre, le bon service du Saint Siége exigerait une correspondance suivie entre les prélats de nos contrées et d'autres prélats résidant à Rome, dont la fonction spéciale serait de venir en aide au clergé allemand encore fidèle. Il y a dans ce clergé, même dans le plus haut, beaucoup de scandales, et l'on n'en sait rien à Rome, ou du moins on n'y apporte aucun remède, soit qu'on n'ait pas les informations nécessaires, soit qu'on regarde le mal comme désespéré.

« Je prie le suprême et éternel Pasteur de vouloir bien inspirer à ses représentants sur terre un véritable zèle pour arracher tant de millions d'âmes au joug tyrannique du démon. Se sentant désormais le maître dans le septentrion, d'où il sème au loin tout mal et toute erreur, il marche

de conquête en conquête, envahissant, ravageant le royaume du Christ; et ce sont les hérétiques surtout qui, en vrais antéchrists, lui servent d'instruments. Le dévoûment des sectaires à leur capitaine est bien de nature à confondre notre lâcheté. Nous ne faisons pas, nous ne souffrons pas pour l'amour du Seigneur Jésus et du prochain la dixième partie de ce que font et souffrent ces hommes. Ils vont jusqu'à braver la mort pour le service du démon et par haine des âmes, par haine surtout du Vicaire de Jésus-Christ et successeur de saint Pierre. »

Sans nous arrêter à signaler tout ce qu'il y a de grand et de hardi dans ces vues, de magnanime dans ces sentiments, faisons seulement observer que plusieurs de ces idées furent plus tard réalisées par Grégoire XIII; et suivons Canisius à Augsbourg, où la diète de l'empire est déjà réunie.

Une très-grave affaire, outre ses labeurs apostoliques toujours incessants, absorba son attention. Charles-Quint était enfin parvenu à faire agréer de la diète de Francfort sa renonciation à l'empire, et le même jour, 24 février 1558, les électeurs lui avaient donné pour successeur son frère Ferdinand, roi des Romains, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut. Mais le pape Paul IV,

piqué au vif de ce que ce grand acte avait été accompli sans sa participation, refusa obstinément d'en reconnaître la légitimité. Les ambassadeurs du nouvel empereur et du roi d'Espagne Philippe II, essayèrent en vain de vaincre cette résistance : toutes les sollicitations, officielles ou amicales, vinrent échouer contre le caractère inflexible du Pontife. On comprend quel parti les princes hérétiques ou fauteurs d'hérésie, venus à la diète, pouvaient tirer d'une telle situation. Dès le début ils éclatèrent en invectives contre le Pape. Quelques-uns même engageaient Ferdinand à se venger par les armes : « comme si, dit Canisius, ils n'avaient pas un meilleur emploi à faire de leur épée, en la tournant contre les Turcs, qui menaçaient toujours la chrétienté ! »

L'homme de Dieu vit du premier coup d'œil tous les maux qui seraient la suite de ce conflit entre le sacerdoce et l'empire, et résolut de ne rien négliger pour amener un rapprochement. Les moyens naturels n'obtenant pas leur effet, il recourut à Dieu. Il prescrivit des prières et des pénitences extraordinaires dans toute sa province; il obtint de Laynez qu'on en fît aussi dans toute la Compagnie ; et lui-même redoubla ses austérités et ses humbles supplications devant le

Seigneur. Que le monde rie tant qu'il voudra de ces pratiques; qu'il les traite de puériles: pour nous elles sont saintes et sublimes; et c'est par là souvent qu'un pauvre religieux inconnu, du fond de sa cellule, change le cours des affaires publiques, renouvelle la face du monde. Voilà nos plus puissantes armes: celles-là du moins ne seront pas accusées d'être matérielles, et nous défions qui que ce soit de nous les arracher des mains.

Des vœux si ardents furent exaucés. Ferdinand, s'élevant au-dessus de toute considération humaine, n'hésita plus à se déclarer ouvertement pour la foi catholique. Il repoussa énergiquement les conseils hostiles au Saint Père, et se remit sans réserve à la direction de Canisius, le consultant sur toutes les questions délicates, et lui laissant le choix des matières qu'il convenait de soumettre aux délibérations de la diète. La douceur insinuante du serviteur de Dieu n'eut pas de peine à maintenir le prince dans ces chrétiennes dispositions. Il parvint même à éloigner de sa personne certains courtisans suspects, et l'entoura d'hommes d'une vertu et d'une science éprouvées, capables de l'aider à se défendre des piéges de l'hérésie.

Enfin, prenant à part les électeurs ecclésiastiques, les évêques et les prélats, il réchauffait leur zèle aux flammes de sa charité ; il leur rappelait la gravité de leurs obligations ; il leur faisait promettre que, de retour dans leurs églises, ils auraient soin d'assembler en temps et lieu des synodes provinciaux et diocésains, d'ouvrir des écoles pour la jeunesse, de former leur clergé à la science et à la piété, de corriger les abus, d'ôter les scandales, de s'opposer à toute nouveauté de doctrine, de veiller enfin avec une extrême sollicitude à la bonne garde de leur troupeau. Quelques-uns même furent assez heureux pour obtenir des instructions, écrites de sa main, sur les moyens pratiques de rétablir dans leur diocèse l'ordre et la discipline.

Nous avons dit ailleurs avec quel dévoûment et quel succès il pourvut à l'éducation sacerdotale d'un grand nombre d'étudiants d'Augsbourg, que l'hérésie faisait tomber l'un après l'autre dans ses filets.

L'année suivante (1560), par l'exaltation de Pie IV au souverain pontificat, acheva la réconciliation de la cour impériale avec la cour romaine. Le nouveau Pape s'empressa de reconnaître l'élection de Ferdinand, et lui envoya un nonce

extraordinaire, chargé de notifier la gracieuse adhésion du Saint Père, et aussi de se concerter avec l'empereur sur la continuation du concile de Trente. Ce nonce était le cardinal Osius, qui voulut absolument que Canisius fût son compagnon et son théologien. Nous avons indiqué plus haut le rôle du Bienheureux dans ces délicates négociations.

CHAPITRE VI

Conférences d'Inspruck (1563).

Pendant que le concile se réunit à Trente, Ferdinand fait élire roi des Romains son fils Maximilien, et puis se retire à Inspruck pour être plus à portée de suivre les opérations de l'auguste Assemblée. Prince sincèrement catholique, mais trop loyal pour savoir se défier à propos, il était alors vivement préoccupé d'un mémoire rédigé par ses ministres, et qui tranchait, avec une extrême hardiesse, pour ne rien dire de plus, les graves questions religieuses du moment : on verra tout à l'heure de quoi il s'agissait. L'empereur l'expédia aux légats du Saint-Siége à Trente, et en même temps convoqua plusieurs théologiens à Inspruck pour le discuter : c'était toujours, sous une forme atténuée, la vieille idée

d'un concile national, dont la politique allemande ne pouvait revenir.

Les légats jugèrent le mémoire indigne de la piété du prince et gravement préjudiciable aux intérêts de l'Eglise romaine. Mais, pour faire agréer plus facilement une telle déclaration, le sage et habile Commendon fut envoyé à Inspruck en qualité de nonce.

Canisius s'y était déjà rendu à l'appel de Ferdinand, et n'avait pas tardé à s'apercevoir que la plupart des théologiens choisis pour prendre part aux conférences partageaient les vues de l'empereur. Il s'appliqua d'abord de toutes ses forces à leur inspirer d'autres sentiments; mais voyant qu'il perdait son temps et sa peine, il n'hésita plus, et résolut de tout braver plutôt que de donner les mains à ce projet. Il rédigea donc un mémoire qui réfutait avec énergie le mémoire envoyé à Trente, le mit sous les yeux de ses collègues, et voulut aussi le faire lire à l'empereur. Puis, réfléchissant qu'un entretien de vive voix aurait encore plus de force, il demanda une audience; et, après avoir protesté de son entier dévoûment aux intérêts comme à la personne de son souverain, il continua à peu près en ces termes :

« Sire, le mémoire envoyé à Trente est une insulte pour le Saint Siége et pour l'Eglise universelle assemblée en concile, un scandale pour les fidèles, un excellent prétexte fourni aux hérétiques pour élever encore leurs prétentions. Les princes ne devraient jamais toucher aux affaires qui sont du ressort ecclésiastique; et il est bien étrange qu'on se préoccupe à ce point de guérir le mal d'autrui, quand on s'inquiète si peu des maux bien autrement graves, qui depuis tant d'années désolent l'Allemagne tout entière.

« Nous traversons des jours de tempêtes : l'hérésie, soutenue par une puissante faction, redouble d'efforts pour supplanter et opprimer l'Eglise de Dieu ; comme les sectaires vont triompher en voyant leurs mauvais desseins, admis peut-être et imprudemment secondés par des princes catholiques, qui devraient les combattre ! Or, vouloir dicter la loi à Rome, imposer des réformes au Pape et aux cardinaux, demander des conférences particulières et des assemblées nationales pour discuter des questions theologiques, qu'est-ce autre chose que de conspirer avec les ennemis de la foi, que de chercher à atteindre, par les mêmes moyens qu'ils ont coutume de réclamer, le même but que poursuit leur infatigable obstina-

tion? Voilà où tend l'écrit rédigé pour le concile, écrit inspiré par des conseillers malavisés, composé par des hommes sans expérience, par des flatteurs qui ne songent qu'à faire leur cour; qui n'ont peut-être ni une foi solide ni une doctrine saine; qui, sous de beaux semblants de zèle, n'aspirent qu'a avilir l'autorité du Siége Apostolique, à restreindre la puissance et la juridiction du Pontife romain, à semer la division entre les divers degrés de la sainte hiérarchie; et qui, pour comble, infligent le plus sanglant outrage à l'Eglise universelle, représentée en concile par l'élite des Pères de la chrétienté et assistée de l'infaillible lumière de l'Esprit divin.

« Sire, Votre Majesté n'a peut-être qu'une bien petite part à cette affaire; mais, comme tout se fait en son nom, c'est sur Elle qu'en retombe toute la honte. Que diront nos contemporains et que dira la postérité d'une telle proposition, venant à l'improviste d'un prince si pieux, si religieux, si dévoué à l'Eglise catholique? Que si rien autre que le sincère amour du bien ne vous pousse à demander impérieusement la réforme de l'Eglise dans ses premiers pasteurs, il n'y a qu'à s'expliquer là-dessus avec le cardinal Morone, qui vient d'arriver à Inspruck pour rétourner bien-

tôt à Trente : on s'entendra bien mieux de vive voix que par écrit. Sire, ouvrez-lui votre âme, faites-lui connaître le fond de votre pensée, et, sans aller plus loin, convenez avec lui qu'on acceptera religieusement la décision des légats du Saint Siége et des Pères du concile. »

Cette liberté vraiment apostolique porta ses fruits. Ferdinand atténua ses demandes et les réduisit à un petit nombre de chefs, qu'il soumit à ses théologiens. Canisius les combattit encore avec un zèle aussi inflexible dans le fond que modéré dans la forme. C'est ce qu'atteste la correspondance officielle de Graziani, secrétaire de Commendon, qui était demeuré a Inspruck après le départ de son maître. On y voit aussi que quelques docteurs français, alors à la cour de l'empereur et trop favorables à ses vues, essayèrent de vaincre l'opposition de Canisius : tout fut inutile.

Informé d'une si belle conduite, Pie IV fit venir au Quirinal François de Borgia, qui gouvernait la Compagnie en l'absence de Laynez, l'embrassa tendrement et le chargea de transmettre à Canisius ses remercîments et ses félicitations pour l'insigne service que sa fermeté avait rendu au Saint Siége. Le saint neveu du Pape, Charles

Borromée, lui écrivit une lettre pleine d'amitié et d'admiration. Quant à l'homme de Dieu, il attribuait tout le succès aux mérites de ses frères: « C'est pour moi une singulière faveur du ciel que, malgré le poids de tant d'occupations, vous puissiez encore vous souvenir de moi aux pieds du Seigneur. Ah! combien je voudrais avoir rempli mon rôle et soutenu la cause de l'Église, aussi dignement que certaines personnes le disent à Rome. Rendons toujours grâce à Dieu d'avoir quelque peu dissipé l'orage dont nous menaçaient les conseils des hommes. »

Restait pourtant encore une bien grave question, celle de la communion sous les deux espèces. Dans une grande partie de l'Allemagne et même en France, bon nombre de catholiques se joignaient aux dissidents pour réclamer cette concession. Au fond, c'était le protestantisme qui attisait le feu, espérant bien que, si Rome fléchissait sur ce point, on l'entraînerait peu à peu à d'autres sacrifices. La question fut vivement agitée au concile de Trente. Les avis étaient fort partagés; mais, la veille du vote définitif, un discours de Laynez entraîna la majorité des Pères à se prononcer contre l'usage du calice pour les laïques.

L'empereur Ferdinand et le duc de Bavière ne renoncèrent pas pour cela à leurs prétentions. Ils insistèrent au nom de la raison d'Etat, colorée bien entendu des intérêts de la religion. Canisius, bien qu'il fût alors presque seul de son avis à Inspruck, n'en défendit pas avec moins de courage le décret du concile. Il combattit de vive voix et par écrit les arguments de ses adversaires, et déploya une grande éloquence à rappeler les maux irréparables, les inconvénients de toute sorte, les profanations sacriléges qui avaient été la suite des précédentes concessions du calice : « Au reste, dit-il, je n'entends rien à toute cette politique humaine, à cette prudence de la chair. Je sais bien que la vérité fait des ennemis; mais ce n'est pas une raison pour se taire. Je vois que le moment est venu de se déclarer hautement pour l'autorité de l'Église, de la défendre à visage découvert, de combattre de toutes nos forces les adversaires de ses droits. »

En même temps il écrivit au cardinal Osius une lettre, qui est un véritable traité sur la matière; le Bienheureux y développe avec force les principaux motifs qui ne lui permettent pas de souscrire à la demande des princes. Toutefois, Pie IV, vaincu par de continuelles obsessions,

finit par accorder le calice à quelques provinces. Deux ans ne s'étaient pas écoulés, que le nonce Commendon était contraint de signaler au Saint Siége les funestes fruits de cette condescendance; et dès 1566, Pie V, en revenant sur cette imprudente mesure, justifiait pleinement les prévisions de Canisius.

Les conférences d'Inspruck duraient depuis environ six mois, six mois de fatigues et de déboires pour l'homme de Dieu : « Faudra-t-il donc, écrit-il à Laynez, que je sois toujours enfoncé dans les affaires les plus épineuses, seul contre tant d'adversaires? Encore, si j'avais à me mesurer avec des ennemis déclarés de l'Église! Il ne serait peut-être trop malaisé d'échapper à leurs coups ou même de les vaincre. Mais la croix qui m'est imposée me semble, je le confesse, bien lourde; et l'expérience me montre chaque jour plus clairement que, pour traiter en Allemagne les affaires de la religion, il faut beaucoup de zèle accompagné d'autant de prudence et de modération. On dit que l'empereur veut transférer ces conférences à Vienne : que Votre Paternité daigne aviser à temps, et voir si elle ne pourrait pas tirer de là son pauvre serviteur. Au demeurant, qu'il me soit fait, non selon ma volonté, mais selon la

volonté de mon supérieur. Par la grâce de Dieu, jamais il ne sera dit que, pouvant rendre quelque service en ces temps malheureux, j'ai déserté la cause du Christ et de son Église. »

Sa présence, en effet, était nécessaire à Inspruck, et il reçut ordre d'y continuer son séjour tant que dureraient les conférences. Il obéit et poursuivit la lutte avec la même vigueur. Il n'eut pas de peine à voir que l'empereur le trouvait trop inflexible et ne lui témoignait plus la même amitié qu'auparavant; mais qu'importe la faveur des princes quand le devoir commande de leur déplaire?

CHAPITRE VII

Diverses nonciatures confiées par Pie IV (1565).

Le 3 décembre 1563, avait vu l'heureuse clôture du concile de Trente ; il s'agissait maintenant d'en faire accepter les décrets et d'en promouvoir l'exécution. Appelé à Rome pour concourir à l'élection d'un successeur à Laynez, qui fut François de Borgia, Canisius fixa l'attention de Pie IV. Ce pontife le créa nonce apostolique, en le chargeant de visiter plusieurs princes ecclésiastiques et séculiers d'Allemagne, et de traiter avec eux différentes affaires, dont la plus importante n'était autre que la promulgation du saint concile. Il fallut se soumettre, et bien loin de le relever des fonctions de provincial comme il le demandait avec instance, Borgia le nomma de plus visiteur des deux provinces d'Autriche et du Rhin.

Le Bienheureux partit de Rome sans autre suite que son compagnon, et, voyageant tantôt à pied tantôt à cheval, il arriva successivement à Wurzbourg, à Mayence, à Trèves, à Cologne, à Osnabruck et à Nimègue, sa patrie, accueilli partout avec d'extraordinaires témoignages de sympathie et de vénération, semant sur son passage les œuvres de zèle et de sainteté. Indiquons quelques faits plus saillants.

Il trouva Osnabruck dans l'état le plus déplorable. Les protestants y faisaient la loi dans les églises et dans les écoles comme dans l'administration de la cité. L'évêque, Jean de Hoy, malgré tous ses efforts, ne venait pas à bout de contenir le mal. Le nonce commença par notifier au prélat les intentions du Saint Père, qui furent accueillies avec autant de respect que d'empressement. Puis, profitant des fêtes de Noël, il se mit à instruire et à consoler ce pauvre peuple. Son séjour de deux semaines ranima le courage et la foi dans bien des cœurs. Un défi, porté par un hérétique, lui fournit l'occasion d'un triomphe, qui couvrit les novateurs de confusion.

La fidèle Cologne surtout se distingua par une entière docilité aux désirs du Pontife. Pie IV adressait aux habitants de la catholique cité un

bref rempli de louanges, de félicitations et d'exhortations paternelles à la persévérance. Canisius, avec ce bref précieux, leur présenta un exemplaire authentique du concile, qu'ils se firent un devoir et un bonheur de recevoir, en promettant de se conformer aux décisions de l'auguste assemblée. Charmé de ces excellentes dispositions, le nonce ne craignit pas de proposer au sénat et à l'université l'adoption des sept articles suivants :

1° Personne ne prêchera ni n'enseignera publiquement sans avoir donné des preuves certaines d'une croyance orthodoxe ;

2° Il sera défendu d'imprimer et de vendre des livres obscènes, des libelles diffamatoires et nuisibles à la religion ;

3° On bannira de la ville tous ceux qui refuseront de professer la foi catholique ;

4° On éloignera pareillement ceux qui, en secret, chercheraient à propager l'erreur ;

5° On portera des peines sévères contre les novateurs vivants et morts, et on les appliquera rigoureusement ;

6° Personne ne sera promu aux degrés universitaires avant d'avoir fait la profession de foi prescrite par les constitutions apostoliques ;

7° D'après la teneur de l'indult pontifical, on

ne conférera plus de bénéfices à quiconque ne voudrait ou ne pourrait pas faire de leçons publiques.

A la distance de trois siècles et au point de vue de la tolérance moderne, quelques-uns de ces articles peuvent sembler durs; ils s'expliquent par les circonstances. Les Colonais s'empressèrent d'y souscrire et de les mettre à exécution.

Le nonce apostolique n'obtint pas le même accueil de Guillaume, duc de Juliers, qui n'était catholique que de nom. Engagé doucement à mériter de plus en plus la protection du ciel et l'estime des hommes en demeurant fidèle à la foi romaine, il répondit sèchement qu'il assisterait à la diète, dans la disposition d'accepter le symbole catholique autant qu'il le trouverait conforme aux divines Ecritures : paroles suspectes qui ne trompèrent pas Canisius sur les vrais sentiments d'un homme, déjà au fond du cœur rebelle à l'Église.

C'est à Juliers qu'il apprit la mort de Pie IV arrivée le 9 décembre 1565. Pensant que ses pouvoirs expiraient avec le pontife qui les lui avait accordés, il se rendit à Mayence pour y attendre l'élection d'un nouveau pape. C'est de là qu'il écrivit la lettre suivante à son général : « Le Seigneur

Jésus m'a soutenu, grâce aux prières et saints sacrifices de Votre Paternité et des autres Pères. Béni soit Dieu qui m'a donné des forces suffisantes pour accomplir mon voyage de quatre mois au milieu de l'hiver. Il est vrai que, depuis quelque temps, je ne me sens plus la vigueur ordinaire. Mais que la volonté de Dieu soit faite, et qu'il nous accorde d'être enfants d'obéissance à la vie et à la mort.

« Il sera facile à Votre Paternité de faire connaître à qui de droit le résultat de ma légation. J'ai laissé dans des dispositions favorables au Saint Siége les archevêques de Mayence et de Trèves et les évêques de Wurzbourg et d'Osnabruck. Avec d'autres j'ai cru plus utile de traiter seulement par lettres. Partout j'ai recommandé la publication du concile de Trente et l'exécution de ses décrets, proposant aussi les mesures, qui, dans l'état présent de l'Allemagne, semblent réclamées par les intérêts de la religion. Ces ouvertures ont rencontré en général un accueil sympathique et respectueux. Dans le cours de mon voyage, j'ai souvent prêché en latin, plus souvent encore en allemand. Les incommodités de la route et les rigueurs de la saison ont bien amené quelques souffrances; mais le Seigneur nous a déli-

vrés de plusieurs graves dangers. Il nous a ménagé d'excellents amis parmi les catholiques ; il a même touché le cœur des sectaires, au point qu'ils écoutaient volontiers de ma bouche les vérités de la foi. »

Il termine par ces mots qui respirent une bien profonde humilité : « Il ne me reste qu'à demander pardon à Dieu et à Votre Paternité, de n'avoir pas été plus diligent et plus heureux dans la recherche comme dans l'emploi de tous les moyens, qui pouvaient contribuer au succès de ma mission : aussi n'ai-je contenté, comme il convenait, ni moi ni les autres. Cela tient à ma complète inexpérience dans ces sortes d'emplois. C'est donc de bien grand cœur que j'accepterai telle pénitence qu'il vous plaira de m'imposer. »

En même temps, il adressait au nouveau Pape un compte détaillé de sa nonciature, et lui transmettait, par l'entremise du cardinal Othon, ses vues pratiques pour le bien de la religion en Allemagne. En voici la substance. Il demandait qu'on veillât plus efficacement à ce que les évêques eussent des successeurs orthodoxes. A la mort des titulaires les hérétiques ne négligeaient rien pour envahir les siéges épiscopaux et y placer les hommes de leur parti. De la sorte, l'Église

catholique avait déjà perdu cinq diocèses dans le marquisat de Brandebourg, trois en Saxe, et plus récemment celui de Magdebourg. Il proposait donc de donner à chaque évêque un coadjuteur ou suffrageant avec droit de succession immédiate. Par là on prévenait les machinations des sectaires au moment de l'élection. Et pour donner plus de force à cette mesure, il fallait obtenir de l'empereur et des autres princes catholiques les lois les plus sévères contre les envahisseurs des biens de l'Eglise.

Autre abus. Certains prélats canoniquement institués ne se faisaient consacrer évêques ou même ordonner prêtres qu'au bout de plusieurs années. En attendant, ils vivaient comme des séculiers et dissipaient dans le luxe les revenus de leurs bénéfices, au grand scandale des peuples, qui demeuraient ainsi privés des soins du pasteur. Canisius suggéra l'idée de ne donner à personne l'investiture d'une église avant le sacerdoce, et de renouveler les constitutions apostoliques, qui obligeaient tout élu à recevoir la consécration épiscopale dans le délai d'une année.

Ces graves considérations frappèrent tellement le zèle et la sagesse de saint Pie V, que peu de temps après il les sanctionna par des lettres

apostoliques, qui sont restées en vigueur jusqu'à nos jours.

Le Pape avait d'abord pensé à prolonger la nonciature de Canisius. Mais une nouvelle diète allait s'ouvrir à Augsbourg, et l'illustre Commendon venait d'être désigné pour s'y rendre en qualité de légat. Othon Truchsess demanda que le Bienheureux fût adjoint à Commendon pour l'assister de sa parole et au besoin de sa plume : cette idée fut adoptée avec empressement. Les Pères Jérôme Natal et Jacques Ledesma lui serviraient d'auxiliaires.

CHAPITRE VII

Nouvelle diète d'Augsbourg (1566). — Nonciatures de Wurzbourg et de Strasbourg, etc.

La diète était convoquée pour le 24 mars; mais Canisius, obéissant aux ordres du Pape, arriva bien avant ce jour et se mit à prêcher au peuple. Bientôt son auditoire changea de caractère, et l'on vit se presser autour de sa chaire les plus illustres personnages, à mesure que la cité recevait dans ses murs, avec l'empereur Maximilien, l'élite de la noblesse d'Allemagne et d'Italie, les ambassadeurs des rois et des villes libres, le légat du Saint Siége, plusieurs princes étrangers, et toute une multitude accourue pour contempler les magnificences de cette première diète du nouveau règne. L'homme apostolique, accablé des soins d'un ministère toujours infiniment goûté, dut encore se ménager le temps de recevoir les Sei-

gneurs, surtout les évêques, qui venaient consulter son expérience et ses lumières.

En effet, les circonstances étaient graves. Forts de la protection présumée de Maximilien, les hérétiques n'aspiraient à rien moins qu'à la ruine légale du catholicisme. Lorsque l'empereur eut achevé le sombre tableau des malheurs de l'empire et que les députés eurent, d'un commun accord, offert les subsides réclamés par l'imminence du danger, la question religieuse fut soulevée et ne tarda pas à prendre une tournure alarmante. Les protestants demandaient: 1° l'abolition *de la réserve ecclésiastique*, c'est-à-dire de la loi en vertu de laquelle tout ecclésiastique passant à l'hérésie perdait les biens qu'il possédait comme catholique; 2° la confirmation de la *paix d'Augsbourg* conclue en 1555 par Charles-Quint entre les catholiques et les protestants; et ils s'étaient déjà avisés d'insérer dans l'acte de confirmation des formules contraires aux droits du Saint Siége.

On n'eut pas trop de peine écarter la première demande. Le légat fit observer à l'empereur que c'était là un point décidé par le Concile de Trente, et qu'on ne pouvait, sans faire injure au Souverain Pontife et à l'Église universelle,

revenir sur cette décision : ces raisons furent agréées.

La paix d'Augsbourg soulevait de grandes difficultés. Dans une conférence particulière, le légat soumit à ses théologiens la question suivante : « La confirmation de la paix d'Augsbourg est-elle contraire au concile de Trente et attentatoire à l'honneur du Saint Siége ? » Les opinions se partagèrent : les trois théologiens jésuites adoptèrent la négative, les autres l'affirmative, Canisius exposa ses raisons à son Supérieur; il voulait éviter une rupture. Le Pape devait intervenir : il réfléchit, il consulta, il pria et finit par se ranger à l'avis du Canisius. Dès lors le cardinal légat put terminer heureusement cette discussion, et faire adopter ensuite les actes du concile de Trente.

Telle fut l'issue de cette diète célèbre. On voit la part qu'y prit Canisius. Cependant l'empereur qui s'était vu un moment compromis par le refus de la paix demandée, accusait l'obstination des jésuites, et dans un entretien intime il disait au légat : « Ces Pères ont de la science et de l'habileté; mais dans les questions religieuses ils sont trop entiers, ils ne tiennent pas compte des circonstances et des nécessités du temps. Le P. Ca-

nisius surtout est d'une rigidité inflexible, et je crois qu'il m'a toujours été contraire. » Commendon n'eut pas de peine à le détromper par le récit fidèle de ce qui s'était passé, et le prince revint à des sentiments plus affectueux envers la Compagnie de Jésus.

L'année suivante, Canisius, à peine remis d'une fièvre violente qui l'avait réduit à l'extrémité, assiste au synode diocésain, tenu par le cardinal d'Augsbourg en exécution des décrets de Trente. A lui fut dévolue la charge de préparer les matières qu'on y traiterait : d'excellents règlements pour la réforme du peuple et du clergé furent le prix de ses fatigues.

Peu de temps après, Pie V l'envoie comme nonce aux évêques de Wurzbourg et de Strasbourg. Ces deux prélats étaient fort avancés en âge, et le Saint Père craignait qu'à leur mort leurs siéges, comme tant d'autres, ne fussent occupés par les hérétiques : il voulait donc, suivant une idée précédemment émise par le Bienheureux lui-même, qu'ils se nommassent à temps de dignes coadjuteurs avec droit de succession. L'évêque de Wurzbourg y consentit sans peine, et la seule autorité de Canisius, son intime ami, aurait suffi pour le déterminer à cette mesure. Il n'en fut

pas de même à Strasbourg. Après avoir protesté de son dévoûment au Siége Apostolique, l'évêque, quand il fut question d'en venir au fait, prétexta la nécessité d'y penser plus mûrement. Tous les arguments de l'homme de Dieu furent impuissants à le tirer de son indécision. Le nonce, alors, essaya de réorganiser le chapitre de Strasbourg, dont les membres, depuis leur expulsion de la ville épiscopale, vivaient dispersés, et se contentaient de toucher les revenus de leur titre sans en remplir les fonctions ; il fit au prélat un rigoureux devoir de conscience de remédier à ce désordre, et ses vœux obtinrent un commencement de satisfaction.

Ici vient encore se placer une de ces lettres, que lui dictaient son zèle et sa longue expérience ; elle est adressée à François de Borgia. J'y remarque les résolutions suivantes à proposer au Saint Siége : 1° Ne conférer jamais de bénéfices ecclésiastiques, avant que le candidat n'ait fait publiquement sa profession de foi ; 2° Imposer la même condition aux nouveaux évêques, avec la promesse authentique de n'introduire aucune innovation religieuse, de sévir énergiquement contre l'inconduite du clergé, etc. ; 3° Faire visiter les monastères et les couvents d'Allemagne par les

supérieurs généraux qui résident à Rome, afin qu'ils voient le mal de leurs propres yeux, et s'efforcent, dans leur charité, d'y apporter remède.

Ainsi, cette âme ardente et vraiment passionnée pour la gloire de Dieu, sans cesse en travail de nouvelles industries, ne se lassait jamais d'avertir et de presser!

Les Pontifes se succèdent sur le trône de saint Pierre et semblent rivaliser entre eux à qui donnera au Bienheureux de plus éclatantes marques de confiance. Dès son exaltation, le successeur de saint Pie V, Grégoire XIII lui écrit: « Je veux que vous m'aidiez dans le désir que j'ai de guérir les maux de l'Allemagne, et je sais tout ce que je puis attendre de votre zèle et de votre habileté. » Peu de temps après le Souverain Pontife le charge de visiter en son nom l'archiduc Ferdinand, le duc de Bavière et l'archevêque de Salzbourg. Il s'agissait d'une négociation grave et délicate, mais dont le secret est demeuré enseveli dans les archives de la chancellerie romaine. La mission fut remplie auprès des deux premiers, et Canisius allait se rendre à Salzbourg, quand il fut mandé à Rome.

Grégoire prit plaisir à s'entretenir souvent

avec lui, et c'est par ses conseils, nous l'avons dit plus haut, que le Collége Germanique vit enfin son existence assurée. Canisius, lié d'amitié avec saint Philippe de Néri, consulté par les personnages les plus éminents, vénéré de tout le monde, n'oubliait pas sa chère Allemagne au milieu des saintes joies de la ville éternelle, et mettait tout son bonheur à initier les jeunes Allemands du Collége aux secrets de leur futur apostolat. Tout à coup on apprit qu'il avait quitté Rome : c'est que le bruit s'était répandu qu'il allait être créé cardinal.

En 1576, je le trouve associé au cardinal Morone, qui représentait le Pape à la diète de Ratisbonne; mais il y fut peu question d'affaires religieuses, et le Bienheureux put se borner au rôle d'apôtre, rôle toujours le plus cher à son cœur. Quatre ans plus tard, il était envoyé à Fribourg : c'est là que ce bel astre devait répandre ses derniers feux et se coucher dans sa gloire.

CINQUIÈME PARTIE

SA VIE INTIME

Jusqu'ici nous avons retracé la vie extérieure et publique de notre Bienheureux, le tableau de ces œuvres dont l'éclat frappe les yeux et provoque l'admiration ; nous n'avons pas raconté sa vie intime. Tout au plus, de rapides élans échappés à sa grande âme et recueillis çà et là dans ses lettres ou dans quelques pages de ses *Confessions*, nous ont-ils permis de jeter un regard furtif sur ces merveilles du dedans, plus ravissantes encore que les merveilles du dehors. Maintenant nous allons pénétrer jusqu'au fond de son cœur, de ses sentiments et de ses pensées.

Avec une simplicité, un abandon, un charme de douce humilité qui n'appartiennent qu'aux saints et qui rappelleront plus d'une fois au lec-

teur saint Augustin ou sainte Thérèse, lui-même a voulu écrire, sous l'œil de Dieu et de sa conscience, l'histoire des principaux souvenirs de sa vie, surtout de ses misères, pour s'en humilier, et des grâces célestes qui lui furent prodiguées, pour en bénir l'auteur. Il s'appelle, en un endroit, « pécheur de quarante ans. » En supposant qu'il fait remonter ses premières fautes à l'âge d'environ huit ans, cela nous mène à l'année 1569, celle-là même où il fut déchargé du provincialat. C'est peut-être l'époque où il rédigea cette première partie de ses *Confessions*, dans sa chère retraite de Dillingen. Au reste, il est évident, pour qui lit attentivement ces pages, qu'elles viennent d'un homme déjà bien avancé dans les voies de l'amour de Dieu. Nous allons en reproduire fidèlement le premier livre, le seul malheureusement que nous ayons encore entre les mains. Nous l'avons traduit exactement du latin et divisé en chapitres : à cela s'est borné notre travail. Le lecteur reconnaîtra sans peine une foule de réminiscences bibliques : par là s'expliquent certaines images hardies, certaines locutions extraordinaires, que notre traduction a dû respecter.

Il serait inutile de répéter ici ce que nous avons dit ailleurs de l'autorité du témoignage

personnel de Canisius, quand il nous fait part même des phénomènes surnaturels qui s'accomplissent dans son âme. Sans doute, l'Eglise ne nous oblige pas de croire à la réalité des révélations particulières, faites à tel ou tel personnage. Mais ici la science profonde du narrateur, son caractère connu, sa sainteté désormais authentiquement constatée et solennellement promulguée ne permettent pas de supposer qu'il ait été le jouet d'une illusion, et moins encore de révoquer en doute la sincérité de son récit.

CONFESSIONS DE CANISIUS.

« Je ne mourrai pas, mais je vivrai et je raconterai les œuvres du Seigneur. Je recueillerai mes souvenirs et je fouillerai dans tous les replis de ma pensée. Seigneur, daignez bénir mon dessein.

« Venez, écoutez, vous tous qui craignez Dieu : je dirai de quels biens il a comblé mon âme. »

I

Naissance à la vie naturelle, à la vie chrétienne, à la vie religieuse.

« C'est l'an mil cinq cent-vingt-un depuis votre Nativité, ô Christ Jésus, mon Créateur

et très-doux Rédempteur, .que je parus à la lumière : ainsi vous l'aviez ordonné dans votre sagesse. Mon père s'appelait Jacques et ma mère Egidie, tous deux catholiques, tous deux de noble et riche maison : encore autant de bienfaits de votre amour. C'est également par une disposition de votre Providence que la ville de Nimègue, au pays de Gueldre, fut ma patrie, et le huitième jour de mai, le jour de ma naissance. Peu de temps après, vous m'avez purifié au saint baptême. Conçu et né dans le péché, il me fallait recevoir le bain de la régénération spirituelle et l'esprit d'adoption pour renaître à la vie des enfants de Dieu, participer à votre grâce, être en état de vous glorifier à jamais avec les saints dans les rangs de votre Eglise ici-bas militante et triomphante au ciel.

« Que rendrai-je au Seigneur, à lui dont la bonté, sans aucun mérite de ma part, gratuitement, a daigné m'adopter, me justifier? Je ne désirais pas, je ne comprenais pas ce grand bienfait, qui me rendait digne de participer au sort des Bienheureux dans l'éternelle lumière; qui m'arrachait, moi petit enfant d'un jour, à la puissance des ténèbres pour me faire passer dans le royaume de la charité, où nous avons par le Christ le rachat et la rémission de tous les péchés.

Béni soit le Seigneur d'avoir fait éclater sur moi sa miséricorde dans la forteresse de Sion! Béni soit le père de famille, de m'avoir appelé dès le matin de la journée et envoyé travailler à sa vigne! Béni soit l'Esprit saint par qui la charité de Dieu a été répandue dans mon cœur, dont je suis par là devenu le temple, qui m'a marqué de son sceau divin au jour de ma rédemption!

« O Christ, je reconnais votre grâce! O Dieu, je loue votre bonté! A mon corps mortel vous avez associé une âme immortelle. Vous m'avez donné votre saint ange pour gardien à jamais. Vous avez durant tant de mois conservé mes jours au sein maternel, et dès mon entrée en ce monde vous avez voulu que je fusse fait chrétien, élevé au milieu des chrétiens.

« Ici, je dois le dire à votre gloire, ma famille, mon père lui-même étaient fermement attachés à la foi catholique, et la piété de ma mère augmenta encore cet attachement. Se sentant près de mourir, elle appela son époux, et avec autant de prudence que de religion, elle lui signala la nouvelle doctrine qui commençait à se répandre dans nos contrées, lui recommanda de la fuir avec soin et de demeurer inviolablement fidèle à la vieille foi de nos aïeux.

« O Dieu éternel, je vous en prie, par votre infinie charité, remettez à mon père et à ma mère toutes les taches que peut-être encore votre justice trouve et punit en eux. Assurément mon père eut beaucoup d'occasions de vous offenser, comblé des honneurs du siècle, engagé dans les liens d'un double mariage, exposé aux séductions du plaisir, chargé comme les grands des plus graves affaires d'Etat, et cela pendant de longues années! Je crains, Seigneur, vous qui savez tout et jugez les justices même, qu'au milieu de tant d'épines et de piéges, il n'ait eu à se reprocher bien des fautes, bien des omissions qui demandaient à être expiées, et qu'il ne soit mort en cet état avant d'avoir appris l'art de mourir. Je supplie donc votre miséricorde, Seigneur, votre bonté qui n'a pas de bornes, de remettre, à mon père et à ma mère, quelles qu'elles soient, ces fautes, qu'ils auraient dû expier en ce monde et qui peut-être ne sont pas encore purifiées; c'est ce que leur fils vous demande à deux genoux par le sang précieux de votre Christ[1].

[1] Cette prière ne contredit en rien la vision que nous avons rappelée ailleurs (partie deuxième). Le Bienheureux vit que son père et sa mère étaient sauvés; il ne vit pas qu'ils entraient immédiatement dans la gloire.

« Ce fut encore un don particulier de votre grâce que le même jour, si j'ai bonne mémoire, c'est-à-dire, le huitième de mai, fête de l'apparition de saint Michel Archange me vit naître au monde, et plus tard, longtemps depuis mon baptême, renaître encore spirituellement dans la vie religieuse. La première fois, ma mère, votre servante, n'enfantait qu'un pécheur, bien que, inspirée par sa tendre piété, souvent, avec beaucoup de sollicitude et non sans larmes, elle ait, m'assure-t-on, recommandé son fils unique à votre amour. La seconde fois, c'est mon autre père, Pierre Lefèvre, votre fidèle serviteur, en qui beaucoup glorifient votre nom, qui, à Mayence, avec un soin particulier et de pieux labeurs, me régénéra en vous, Seigneur : nouveau membre, le premier fourni par l'Allemagne, qu'il offrait à cette Compagnie honorée de votre nom ; nouvelle tige qu'il greffait sur cet arbre naissant !

« O mon âme, bénis donc le Seigneur, et que tout ce qui est en moi le bénisse. Oui, mon âme, bénis le Seigneur et n'oublie pas les grâces que, particulièrement en ce jour, la divine bonté t'a prodiguées et dont elle a plus d'une fois si délicieusement renouvelé le goût.

II

Première enfance. — Misères et grâces.

« Et maintenant que dirai-je de ces premières années de la vie, qu'une faible et misérable enfance consume sans fruit, même sans jugement et solide intelligence des choses, dans un état plus voisin du sommeil que de la veille? Je ne puis m'attribuer l'éloge décerné à Tobie, qu'étant le plus jeune de sa tribu, jamais pourtant il ne fit rien de puéril. Et je ne mérite en rien d'être comparé à un saint Augustin qui, parvenu au sommet d'une éminente sainteté, raconte et pleure les fragilités de son adolescence. En effet, dans mon enfance, combien de pensées, de désirs, de paroles, de projets, d'omissions bien indignes assurément d'un enfant chrétien, et qui méritaient non-seulement une réprimande, mais un sévère châtiment! Cet âge a ses vertus, la pudeur, la simplicité, l'innocence, dont ce n'est pas à moi de me glorifier. Il a ses défauts aussi, par lesquels je commençai dès lors, ô mon Dieu, à souiller la robe nuptiale dont vous m'aviez orné.

« Hélas! combien d'heures, de jours, de nuits,

de semaines, de mois et d'années j'ai perdus en futilités! O vanité! ô misère! ô folie, de vivre en dehors de votre crainte et de votre amour, comme si j'avais pu ignorer que vous étiez l'auteur, le guide, le soutien de ma vie! Je passais la meilleure partie de mon temps à ne rien faire, à jouer, à m'amuser, à courir çà et là, tout entier à la bagatelle, à ces mille riens qui occupent si sérieusement l'enfance; et ces vains amusements ne me quittaient pas même à l'église et durant la prière. Déjà se révélaient toutes les maladies de la nature corrompue. Je n'avais pas encore la force de faire le mal et chaque jour laissait percer d'avantage en moi une volonté mauvaise. Mille folles passions s'éveillaient dans mon cœur: je me livrais à l'indignation, à la colère, aux murmures; j'étais envieux, superbe, vindicatif; je voulais me venger et même je le faisais autant que me le permettait l'impuissance de l'âge. Combien de fois par mépris, par fierté n'ai-je pas manqué à mes gouvernantes, à mes parents, aux jeunes compagnons de mes jeux, à tous ceux qui m'adressaient quelques avertissements! Souvent je ne me rendais à la voix du devoir qu'à regret et après de longues résistances; et en même temps, la vanité, je ne sais quels fougueux désirs, m'entraî-

naient, m'emportaient comme le chevreuil indompté ou comme le jeune taureau qui bondit. Chose bien triste à dire! peu à peu je m'accoutumais à entendre vos conseils, mon Dieu, sans les suivre ; je repoussais le témoignage de votre Ange et de ma conscience; je luttais pour ainsi dire contre la loi de la raison ; et dans l'ardeur effrénée de mes désirs naissants, j'aurais voulu que tout ce qui me plaisait me fût permis, et posséder à tout prix l'objet d'un vœu même coupable.

« Et maintenant j'implore votre grâce, Seigneur Jésus, ô vous qui, lorsque vous étiez enfant, croissiez par-dessus tous les autres enfants de votre âge, en sagesse, en grâce devant Dieu et devant les hommes : enfant divin dont la conception, la naissance et le développement excluent l'ombre même de la souillure, en qui tous les autres enfants sont bénis! Seigneur, vous qui aimez voir les petits enfants malgré leurs misères venir à vous, oubliez, je vous prie, mes iniquités, mes prévarications, dont je ne puis connaître toute l'étendue et que je ne dois pourtant pas couvrir d'un complet silence ; oubliez, encore une fois, les fautes et les ignorances de ma jeunesse. Et qui donc pénètre jusqu'au fond le mystère de ses fautes? Purifiez-moi des souil-

lures qui échappent à ma mémoire ; n'imputez pas à votre serviteur les fautes étrangères. Hâtez-vous de me prévenir dans votre miséricorde ; car je suis pauvre, et misérable, ignorant et fragile, vain et insensé depuis les jours de mon enfance. Toutes mes œuvres m'inquiètent, sachant bien que vous ne pardonnez pas au coupable, à celui qui songe plutôt à excuser ses torts qu'à les accuser. Vous êtes juste, Seigneur, et vous aimez la justice ; bien plus vous l'attendez, vous la jugez en tout temps et à tout âge. Seulement, ô Dieu de ma jeunesse, puisque j'ai perdu ma première charité, puisque je n'ai pas gardé pure la blanche robe de mon innocence, accordez-moi de repasser ma vie dans l'amertune de mon âme. Et que puis-je vous offrir pour ces premières années, toutes chargées des manquements sans nombre d'un âge encore si faible, que puis-je vous offrir, sinon le sacrifice auquel vous ne résistez pas, le sacrifice d'un cœur contrit et d'un esprit humilié ?

« J'étais un enfant déjà grandelet, quand, priant un jour dans l'Eglise de Saint-Etienne à Nimègue, et adorant à genoux près du maître-autel votre Corps sacré, je reçus de votre bonté, Seigneur, une grâce que je ne puis oublier ici.

Je vous invoquais donc avec anxiété, et non sans larmes autant qu'il m'en souvient, et je vous révélais mon désir, entrevoyant dès lors, je ne sais comment, et les vanités du monde et ses folles erreurs, et les mille dangers qui menaçaient ma vie et mon salut, et ces filets des chasseurs si bien dressés partout que bien peu y échappent. C'est pourquoi je vous conjurais de me tendre une main secourable et je vous parlais à peu près ainsi : Seigneur, faites-moi connaître vos voies et enseignez-moi vos sentiers. Dirigez-moi dans votre vérité ; instruisez-moi, car vous êtes mon Sauveur, mon Dieu. Plus tard encore, quand je demeurais à Cologne, *aux Martyrs d'or*, je sentis ce même désir se rallumer en moi, et je demandai avec instance qu'avec le secours de votre grâce il me fût donné de connaître un genre de vie qui mît en sûreté le salut de mon âme. C'est vous sans doute, Seigneur, c'est vous qui m'aviez donné, qui aviez conservé en moi cet esprit de crainte et de pieuse sollicitude, afin que, à un âge fragile et de lui-même trop enclin au mal, la crainte me servît en quelque sorte de maître, et m'empêchât de courir sans frein dans les voies de l'iniquité. Vous pénétriez ma chair de votre crainte, afin de m'apprendre à redouter vos jugements.

« A cette même époque de ma vie, par un secret mouvement que j'attribue à votre ange mon gardien, je commençai à trouver du charme à voir de saintes images et les cérémonies du culte divin. Volontiers je servais le prêtre à l'autel et moi-même, tout petit enfant que j'étais, j'aimais à exercer les fonctions du prêtre, à imiter ce qu'il fait, chant, sacrifice, prières, en un mot à reproduire comme je pouvais devant mes compagnons tous les rites sacrés de la messe. Ce sont là, si l'on veut, de simples jeux d'enfant; mais dans ces jeux éclatent plus d'une fois des signes révélateurs du caractère, et là encore, les vrais sages reconnaissent et admirent les merveilleuses opérations de votre Providence.

« Maintenant on agit autrement avec les enfants et l'on a tort; on leur ôte ce qui pourrait nourrir leur piété naissante et les faire doucement passer du lait du premier âge à un plus solide aliment. Vous qui êtes la souveraine sagesse, vous savez vous mettre, vous et vos discours, à la portée de l'enfance, vous accommoder à la faiblesse de nos esprits ; et l'expérience ne montre-t-elle pas chaque jour que par des voies bien différentes les petits enfants et les hommes faits reçoivent les dons de votre munificence ?

« Et plût à Dieu que cette simplicité de l'enfance se fût prolongée et dans mon esprit et dans ma conduite ! Mais ma malice croissait avec l'âge ; je prenais chaque jour plus de goût pour le mal ; et diverses souillures envahissaient mon cœur. Je péchais, et nul ne me faisait un reproche, on me faisait même un mérite de ce qui cadrait si mal avec l'innocence du premier âge. Je levais de plus en plus le front, je me croyais sage, je méprisais les autres en les comparant à moi, je voulais prononcer même sur les plus graves questions, aveugle, comme on dit, qui disputais des couleurs. Je regimbais contre les réprimandes et les avertissements quand j'en recevais, tant mon âme était travaillée d'orgueil et d'amour-propre ! tel était le degré de présomption, de folie, d'insolence auquel j'étais arrivé ! Et mes disputes, mes colères, mes jalousies, mes petites haines, qu'en dirai-je ? Excuserai-je ce penchant à la dissimulation et au mensonge ? Selon votre miséricorde et non selon ma méchanceté, souvenez-vous de moi, Seigneur, vous qui êtes bon ! Souvenez-vous de vos bontés et de vos miséricordes qui sont éternelles ! Seigneur, ne me condamnez pas dans votre colère et ne me châtiez pas dans votre fureur, car mes iniquités se sont élevées au-des-

sus de ma tête et comme un lourd fardeau elles pèsent sur moi.

III

Adolescence. — Nouvelles et plus grandes misères. — L'éducation des fils de famille. — Dangers pour la pudeur. — Vœu de chasteté.

« Le changement d'habitation aggrava encore toutes ces misères, quand je quittai la maison paternelle pour m'installer chez le maître chargé de m'instruire. Là, je rencontrai des camarades et des condisciples, dont les paroles aussi bien que les exemples m'apprirent le mal et m'enhardirent à le commettre. Hélas ! leurs pensées, leurs discours n'étaient que turpitude et ils s'en faisaient gloire ! Seigneur, je ne les accuse pas pour m'excuser moi-même, pour dissimuler mon iniquité. Ils péchaient et j'avais ma part de leur péché. Ils méritaient la verge et je la méritais comme eux. Je n'oserais dire ce qu'alors je ne craignais pas de faire.

« Mon Dieu, je demande grâce, car je redoute votre jugement, sachant bien qu'aux grands péchés vous réservez les grands supplices, mais que les péchés moins graves reçoivent aussi leur

salaire. Donc, Seigneur, avant de nous retirer le temps de la miséricorde, que votre puissance triomphe de notre fragilité, votre sagesse de notre ignorance, votre bonté de notre malice, en sorte que vous n'imputiez ni aux uns ni aux autres les fautes, soit publiques soit secrètes, dont mes compagnons furent l'occasion pour moi ou dont je fus l'occasion pour eux. Venez à notre aide, ô Dieu notre salut; pour la gloire de votre nom, délivrez-nous; pardonnez-nous à cause de votre nom. Dès l'enfance nous avons péché, et péché encore dans l'adolescence. Plût au ciel que nous eussions eu quelque autre Tobie pour nous guider, pour nous enseigner de bonne heure la crainte du Seigneur et la fuite du péché! Ayez pitié de nous, Seigneur, et faites à d'autres une meilleure part. Oui, donnez à beaucoup l'esprit de Daniel et de ses compagnons; qu'ils portent votre joug dès leurs premières années; qu'ils imitent de tout leur cœur les Timothée et les Nicolas, ces vrais modèles du jeune âge!

« Et ici, les péchés si nombreux que mes camarades et moi nous commettions alors, me suggèrent une réflexion, qui devient chaque jour plus douloureuse, sur le sort des enfants de bonne maison. Dès qu'ils commencent à grandir, on les

élève aujourd'hui et on les forme de telle sorte qu'en vérité ils semblent n'avoir pas de plus mortels ennemis que leurs parents, leurs maîtres et tous ceux que la naissance, l'habitude ou l'amitié mettent en rapport avec eux. On pervertit cet âge si tendre et si généreux de mille manières, toutes plus déplorables les unes que les autres. On ne se contente pas de lui inspirer le dégoût de la piété et de ses pratiques; on va jusqu'à le façonner à l'orgueil, à l'amour du luxe et d'une fausse liberté; au sein même de la famille les enfants voient régner des habitudes, des exemples qui les provoquent au mal.

« Ah! si les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs, quelle influence fatale ne doivent pas exercer sur la jeunesse, et le libertinage des parents et la honteuse inconduite des domestiques! Quel châtiment ils se préparent et quel sévère jugement, tous ceux qui, par leurs paroles, par leurs conseils, par leurs actes, scandalisent vos petits enfants, Seigneur, les empêchent de venir à vous et de s'engager à votre service, les en détournent par leurs railleries!

« Malheur au monde à cause de ses scandales, et malheur à la jeunesse à cause des mille piéges tendus sous ses pas pour prendre les âmes inno-

centes! Le monde, courtisane homicide, les attire, les prend en foule par le prestige de ses charmes, puis les livre à d'éternelles tortures. D'autre part la Sagesse les appelle et sa voix ne cesse de retentir sur les places publiques; mais combien peu prennent à cœur ses admirables avertissements: Mon enfant, dit-elle, souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse, avant que ne se lève le jour de ton affliction, et que ne viennent les années où tu diras : celles-ci ne me plaisent point.

« Ouvrez, Seigneur, les yeux à ces parents et à ces maîtres aussi aveugles qu'insensés! Ne permettez pas qu'ils continuent, aveugles et insensés comme ils sont, de conduire une jeunesse abusée et folle comme ses guides, et de l'entraîner avec eux dans l'abîme sans fin d'une perdition commune! Faites-leur comprendre quels périls, par cette détestable sécurité, ils se préparent à eux-mêmes et aux jeunes gens qui leur sont confiés. Ont-ils donc oublié que l'adolescence est portée au mal et s'y précipite par une naturelle pente, que ce n'est qu'au prix de grands efforts qu'on parvient d'ordinaire à la plier au joug de la vertu? Qu'ils pensent à cette fleur de virginité, si belle à cet âge et si précieuse; rien de plus frêle, rien de plus délicat que cette

fleur; et dès qu'elle est tombée, c'en est fait de l'innocence, le repentir arrive trop tard pour en réparer la perte : la virginité, une fois envolée, ne revient plus.

« Oh! s'ils savaient leur bonheur, les jeunes gens chastes encore, avec quel amour, avec quelle vigilance ils garderaient contre tous les dangers ce trésor, vraiment inestimable! Quels rudes combats ils livreraient pour le défendre! Quel zèle ils mettraient à surveiller et à dompter cet ennemi domestique qui combat dans la chair! Jamais certes ils ne souffriraient qu'une impression trop molle, qu'un attouchement personnel ou étranger portât la moindre atteinte à leur pudeur, en profanât la sainte délicatesse; mais pareils à des guerriers, toujours prêts à voler aux combats et enflammés d'une noble colère, ils courraient sus à l'agresseur aussitôt qu'il se présenterait armé de ses charmes, et lancerait en avant les perfides appas de la volupté comme autant de séduisantes sirènes.

« Hélas! je n'ai pas ce bonheur de pouvoir dire dans la sincérité de mon âme ce que disait la Vierge par excellence, elle si parfaitement vierge de corps et d'esprit : Jamais je ne désirai aucun homme; j'ai gardé mon cœur pur de concupiscence; jamais je ne me mêlai aux jeux des

libertins, et jamais je n'eus de part avec ceux qui marchent dans la légèreté. Non certes, je n'ai ni le pouvoir ni le droit de me glorifier de la chasteté de mon âme et de mon corps. Et pourtant il est une grâce qui m'a été faite, et pour laquelle je vous bénis, vous, l'auteur de tout bien, et je veux que toutes les âmes chastes vous bénissent : c'est d'avoir préservé mes sens de tout commerce impur, de n'avoir jamais permis que j'eusse de coupable rapport avec aucune femme. Je sais, mon Dieu, je sais que je ne puis pas, que je n'ai jamais pu par moi-même garder la continence ; c'est un don de vous, Seigneur ; c'est vous seul qui, par le torrent de votre grâce, éteignez les flammes dévorantes des passions, et rendez non-seulement tolérable, mais facile, agréable et doux, le joug de la chasteté évangélique, au point d'en faire aimer le vœu.

« C'est à l'âge d'environ dix-neuf ans, si je ne me trompe, que vous m'avez inspiré l'amour du plus parfait et pressé de l'accomplir. Par un mouvement spontané je vous consacrai ma virginité ; et, prenant la virginité pour ma compagne bien-aimée, je m'assujettis par vœu à un perpétuel célibat : engagement dont je n'ai jamais eu le moindre regret.

« Mon père m'avait choisi une épouse belle et riche. Repoussé de ce côté, il avait voulu me faire accepter un canonicat dans l'église de Cologne; car, comme j'étais son fils aîné, il rêvait pour moi je ne sais quels honneurs selon le siècle. Mais vous étiez là, Seigneur, pour répandre l'amertume sur tous les objets terrestres et nourrir mon âme d'un aliment plus salutaire et plus solide, de sorte que, mettant ma gloire en vous, et couvert de la rosée de votre grâce, il me fût donné de chanter avec le Psalmiste : J'ai espéré dans le Seigneur, je ne craindrai plus ce que peut me faire la chair. En Dieu je serai vainqueur et lui-même réduira mes ennemis à néant. Le Seigneur est mon aide et mon appui; mon cœur a jeté en lui toute confiance: il est venu à mon secours.

« Quoi! des milliers de jeunes filles, aussi illustres par la naissance que par la beauté, ont préféré la virginité à la vie; et nous, qui appartenons au sexe fort, nous ne savons pas lutter avec la chair, nous souillons le temple de l'Esprit saint que nous devons porter et glorifier dans notre corps! Ah! mon âme jusqu'à la mort vous louera, Seigneur; car vous ne repoussez pas ceux qui vous invoquent, qui mettent en vous leur

confiance, qui se reposent sur vous, qui combattent pour vous. O Dieu, confirmez ce que vous avez fait en nous; achevez l'œuvre de votre grâce et le sacrifice de notre chair, que nous vous offrons avec celui de tant de vierges choisies et de chastes veuves, avec celui que la Vierge, mère et reine des vierges, avant toutes les autres, fit monter vers vous en odeur de suavité!

« Et il se trouve encore des chrétiens, ô douleur, ô honte! qui, ne connaissant pas ou blasphémant votre grâce, désespèrent de pouvoir vivre purs, quelque vœu qu'ils aient fait d'être éternellement chastes! Pardonnez-leur, mon Dieu; ils ne vous connaissent pas, vous l'ami, le gardien, le protecteur de la pureté; ils considèrent la faiblesse de leur nature plus que la vérité de vos promesses; et, même après avoir reçu la loi de l'esprit, ils prétendent mener une vie plus charnelle que spirituelle. Ils ne comprennent pas ce qui est écrit: Pour être au Christ, il faut avoir crucifié sa chair avec ses vices et ses convoitises. Ni ces autres paroles : Il est mieux de garder sa fille vierge que de la marier. Ni ces autres encore : Je voudrais que tous fussent comme moi. Ni enfin cette sentence, prononcée contre les veuves infidèles à leur vœu de chasteté,

et par conséquent contre tous ceux qui trahissent les serments jurés à vous, mon Dieu, et à votre Eglise : Elles sont condamnées parce qu'elles ont violé leurs premiers engagements. Malheur ! Malheur à ceux qui profanent les temples du Dieu vivant et mentent à l'Esprit saint !

IV

Jeunesse. — Séjour de Cologne. — Son maître Van Esch.

« J'ai passé dix ans de ma vie et peut-être un peu plus à Cologne, à partir de ma quatorzième année. En effet, il n'y avait ni sûreté, ni convenance pour mon âme à demeurer plus longtemps à Nimègue, au milieu de mes proches et de mes amis, qui me dérobaient mon temps et m'enlaçaient peu à peu dans les piéges du monde. C'est pourquoi, ô Dieu qui disposez mes jours avec une merveilleuse providence, vous avez inspiré à mon père l'idée de m'envoyer à Cologne, pour m'y appliquer sous de bons maîtres à de plus hautes et meilleures études. C'est là que j'ai ressenti en moi, et de bien des manières, les effets de votre grâce et de votre bonté : que vos saints en bénissent avec moi votre nom ! Vous m'avez

fait trouver une hospitalité généreuse chez un vénérable théologien, André Bardwick. Vous m'avez donné pour me tenir lieu de père un prêtre d'une rare piété, Nicolas Van Esch, dont je parlerai plus longuement tout à l'heure. Dans ces premières années vous m'avez procuré un logement aussi religieux que commode aux *Martyrs d'or*, ou, comme on dit maintenant à *Saint-Géréon*. La ville en outre m'offrait dans le collége du Mont tout avantage pour m'instruire d'abord et puis pour enseigner; c'est là que j'achevai mon éducation littéraire et reçus le degré de maître ès-arts : telle était votre volonté.

« Que si rien n'est comparable à un ami fidèle, et si tout l'argent et tout l'or du monde ne sont rien auprès de ce trésor, je dois considérer comme un grand bienfait de votre bonté, que j'aie pu avoir à Cologne tant d'amis, et d'amis sincères, vraiment dévoués au bien de mon âme. C'est là aussi que, pour la première fois, je commençai, aidé de votre grâce, à enseigner la doctrine sainte et à prêcher; c'est là et non ailleurs que je fus successivement promu au sous-diaconat, au diaconat, au sacerdoce; je n'y avais aucun droit et c'est de votre pure clémence, ô Pontife éternel, que je reçus cette faveur; l'autorité de

mes supérieurs m'appelait en votre nom. Ainsi j'eus le bonheur d'entrer par la porte comme un bon pasteur, de n'exercer dans la maison de Dieu aucun ministère public qu'après avoir été introduit par le véritable Portier, investi de la mission légitime, et ordonné par ceux qui dans l'Église catholique tiennent la place des Apôtres.

« Maintenant je reviens à mon maître ou plutôt à mon père Van Esch. O mon âme, bénis le Seigneur ; tu ne saurais trop louer sa bonté de t'avoir donné un tel homme pour te guider, pour t'animer chaque jour dans le chemin de la vertu. Ah'! ce n'était pas mon avantage terrestre, c'était ma personne, c'était mon salut qui était l'objet de son amour et de ses soins assidus. A l'école de ce sage maître, je commençai bientôt à me déplaire à moi-même pour mieux vous plaire à vous, mon Dieu, que je connaissais encore bien peu, que je craignais moins peut-être dans cette fleur de ma jeunesse. Ses conseils, ses exemples, l'ensemble de sa vie brillaient à mes yeux comme un flambeau, et à mon oreille résonnaient comme une leçon. Son autorité m'apprenait à vaincre, à gouverner les mouvements emportés et les vaines ardeurs de l'adolescence. Content de sa douce

intimité, volontiers je me passais de toute autre compagnie. Jamais homme, que je sache, ne me fut plus cher, plus étroitement uni. Je déférais à ses avis avec toute la docilité qu'un père pourrait attendre de son fils. Et ce n'était pas seulement dans les confidences secrètes du tribunal sacré que je me révélais à lui tout entier, comme je le faisais souvent; mais chaque soir, avant d'aller prendre mon repos, je lui contais dans l'épanchement d'une causerie familière, tant j'avais de confiance en lui ! mes chutes, mes misères, les souillures de mon âme ; je lui rendais compte comme à mon juge de tous les manquements de ma journée, je lui demandais pénitence pour mes péchés.

« Je reconnais, je loue avec respect votre miséricorde, qui toujours et partout bénissait ainsi mes voies, ô Dieu, fidèle gardien des hommes et protecteur de ma vie! Ce saint prêtre fut pour moi à Cologne comme un autre Ananie ; et c'est vous, je pense, qui, par une disposition spéciale de votre Providence, me l'aviez envoyé pour me former, pour me conduire à une plus parfaite union avec vous. Lui donc ne cessait de m'entourer des soins de sa tendresse : prières, larmes, bénédictions paternelles. avertissements, exhor-

tations pressantes, lettres même, il mettait tout en œuvre. Une fois entre autres, je prolongeais mon absence plus que de coutume, et commençais à m'oublier au sein des joies de la famille : il craignit quelque relâchement dans ma ferveur et vint me trouver en personne. C'est ainsi, ô mon Dieu, c'est par les soins de sa tendre charité que vous avez ranimé votre enfant prêt à s'endormir, vous avez repris sa négligence, vous avez ramené à vous sa faiblesse, vous l'avez confirmé dans votre voie.

« Mon cœur était vivement ému quand j'entendais tomber de sa bouche ces maximes ou autres semblables : *servir Dieu, c'est régner ; il n'y a de salut que dans le service de Dieu, le reste n'est que mensonge ; connaissez bien le Christ, c'est assez, ignoreriez-vous tout le reste :*

Si Christum bene scis, satis est, si cætera nescis.

« Il m'imposa la sainte pratique de lire chaque matin un chapitre d'un des quatre Evangiles, et d'y choisir une pensée saillante pour la retenir et la méditer le long du jour. Je lisais encore des livres de piété qui me parlaient de votre crainte et de votre amour. Je ne trouvais pas moins de profit dans les exemples des saints,

dont j'aimais à parcourir l'histoire. Par là ma foi et mon espérance prenaient leur essor vers des biens meilleurs. Par là mouraient peu à peu dans mon cœur l'amour et la crainte du monde. Par là les conseils, non moins que les préceptes évangéliques, devenaient pour moi un aiguillon plus pressant, un stimulant de plus généreux désirs.

« Vous m'avez prévenu, Seigneur, par votre miséricorde. Que de moyens employés pour me préserver de plus lourdes chutes, pour détourner mes pas de la voie large qui entraîne tant de mondains à leur ruine ! Qu'ils vous rendent grâce, ô mon Dieu, tous les innocents et tous vos saints, d'avoir ainsi posé votre main sur moi, d'avoir pris de mon salut et de ma vie un soin si particulier et si continuel, surtout dans ces années où la jeunesse, livrée aux enchantements du monde et aux voluptés de la chair, se perd en s'éloignant de votre loi; se laisse prendre hélas ! bien imprudemment, aux mille piéges de Satan, et contracte souvent des maladies si graves que toute la vie ne pourra plus les guérir et en arracher entièrement le germe.

« Honneur à votre nom, ô Dieu, la lumière et la force de mon âme, vous qui depuis mon enfance

ne cessez de me nourrir et de me conduire, vous qui avez compté les cheveux de ma tête. Soyez mille fois béni de vos dons et de tout ce que vous avez daigné faire en moi, pour moi et par moi. Vous m'avez protégé nuit et jour à l'ombre de vos ailes ; vous m'avez gardé comme la pupille de votre œil ; vous m'avez traité comme l'aigle fait ses petits, quand il les provoque à voler, voltige au-dessus d'eux, et déployant ses fortes serres, les prend et les emporte dans les airs. Vous avez prévu toutes mes voies, vous avez possédé mes reins, vous m'avez accueilli dès le sein de ma mère, vous avez étendu votre bras sur la tête de mes ennemis et vous m'avez sauvé ; ce n'est pas ma justice qui a fait ce prodige, c'est votre droite, c'est votre miséricorde, à qui soit toute louange et toute gloire dans les siècles des siècles.

« Je vous en prie, Seigneur, ô vous le gardien fidèle, le tendre ami des hommes, daignez accorder à beaucoup d'enfants la grâce que vous n'avez pas refusée à mon indignité, quand j'étais à leur âge. Que même cette grâce soit plus abondante encore ! Faites que, de bonne heure affranchis des troubles et des dangers du monde, ils rencontrent de pieux et dignes maîtres qui, par la force de la parole et surtout de l'exemple, leur inspirent

bien plus d'aversion et d'horreur pour le vice que pour le barbarisme. Qu'ils sachent s'appliquer à des études utiles plutôt qu'à des études vaines; qu'ils aient un plan suivi, qu'ils n'aillent pas à l'aventure; qu'ils proposent à leurs travaux un but légitime, songeant à conquérir une science solide, qui les mette en mesure de procurer leur propre bien comme celui des autres : d'abord pour la gloire de votre nom, terme suprême de toute chose ; puis, pour la prospérité de votre Église, à laquelle doivent céder le pas, et dans nos affections et dans notre obéissance, amis, parents et patrie.

« Je ne puis oublier ici ces bonnes et saintes âmes, que, dans mon enfance et ma jeunesse, j'ai souvent rencontrées pour ma consolation et mon bien spirituel, quand j'habitais Arnheim, Nimègue, Bois-le-duc, Osterwick, Diest et Louvain. Je loue et j'exalte votre nom dans vos épouses, ces vierges d'une admirable vertu, d'une simplicité antique et d'une piété à l'épreuve, dont les avertissements, les exemples et même les prévisions prophétiques vous servirent plus d'une fois à réveiller mes ardeurs, mes craintes, ma ferveur, mes élans; et m'aidèrent puissamment à m'approcher davantage de vous, à me mieux connaître

moi-même, à devenir plus utile au prochain et plus vigilant dans la voie de l'esprit. Je vois un don de votre grâce dans les relations qu'il me fut donné d'avoir avec de si fidèles amantes de votre fils, et je sens quel profit j'en retirai. Je préférais leur société à celle des dames du grand monde ; je faisais beaucoup de cas de leurs exhortations, de leurs conseils, de leurs prières ; j'aimais à nouer avec elles de pieux entretiens.

V

Études. — Tempérance. — Mortification et pénitence. — Il pleure ses péchés et implore la divine miséricorde.

« J'étudiai à Cologne les principes du droit civil dans les Institutes de Justinien ; à Louvain, je suivis des leçons publiques de droit canon : ainsi l'avait désiré mon père. Mais la théologie mystique et l'étude de la vie spirituelle avaient plus d'attrait pour mon cœur ; mon âme y trouvait plus de suc, un aliment plus savoureux. Je ne savais pas encore vers quel port me pousserait votre Esprit ; mais vous m'envoyiez un souffle favorable ; vous bénissiez ma navigation ; et les vains plaisirs de monde, caressantes sirènes qui pour tant d'autres sont un écueil, n'imprimaient point de secousse à ma nacelle.

« A d'autres mes félicitations pour la frugalité de leur nourriture et l'austérité de leur vêtement. Moi, je ne puis m'attribuer ce mérite, en aurais-je le plus grand désir ; car je n'ai pas recherché ces voies dont le Prophète disait : Docile aux paroles de vos lèvres, j'ai suivi des sentiers pénibles. Cependant, je m'habituai dès l'enfance à porter le cilice, sans que personne, je pense, me l'eût ordonné ou même conseillé, et avant de ressentir dans les sens aucune lutte laborieuse. J'aimais assez la simplicité et la pauvreté, tant recommandées par mon saint maître ; c'est, je crois, animé par cet esprit, que je jetai un jour dans un sac une bonne partie de mes livres, pour être distribués à des pauvres. L'amour de la paix et de la contemplation m'attirait vers la vie religieuse, telle qu'elle se pratique chez les Chartreux.

Un jour de carnaval, dînant avec des amis, je m'abstins de boire du vin, à la pensée des abominables excès d'intempérance et de débauche, où les hommes ont la folie de se plonger durant ces jours, infligeant à Dieu le plus cruel outrage, puisque leur ventre est le dieu qu'ils honorent avec ce zèle poussé jusqu'au délire. Mais ces actions, si elles furent bonnes, n'avaient d'autre principe et d'autre auteur que vous-même, ô mon

Dieu, qui m'avez prévenu dans votre miséricorde, qui avez dégagé mon âme de l'esprit de la chair et de l'esprit du monde, afin que, dans la simplicité de mon cœur, je m'applique à vous aimer et me renonce moi-même!

« Je l'avoue, Seigneur, témoin et juge de toutes choses, je l'avoue, je suis bien loin de la perfection de ceux qui ont mis leur principal soin à crucifier leur chair avec ses vices et ses concupiscences, et se sont imposé une vie austère, prenant la croix sur leurs épaules, et marchant par la voie étroite, afin de vous servir, vous et votre Mère, avec plus de dévoûment et de sécurité. Telle est la vie que je vénère dans Jean-Baptiste et les premiers Anachorètes ; que j'admire dans Jérôme, François, Dominique et les autres Pères. Sévère discipline, sainte règle de conduite! ah! plût à Dieu qu'elle eût maintenant autant d'imitateurs qu'elle rencontre d'adversaires! Combien aiment mieux se faire les défenseurs et les patrons de la trompeuse licence de la chair que de la vraie liberté de l'esprit! Vous, Seigneur, qui nous comptez nos labeurs et nos peines, qui rendez à chacun selon ses œuvres, vous tenez en grand honneur ceux qui pour vous se mortifient tout le jour. Faites donc que nous soyons de sincères, d'équi-

tables appréciateurs des vertus de nos frères; que nous aimions à nous mettre à la suite de ceux qui, sous la conduite et par l'inspiration de votre Esprit, domptent parfaitement leurs sens, et par des veilles, des jeûnes ou d'autres macérations librement embrassées font une guerre acharnée à cet ennemi domestique. Et si nous-mêmes, soldats efféminés que nous sommes, nous ne voulons, nous ne pouvons pas imiter cette austérité de vie, du moins, grand Dieu! loin de nous tout sentiment de criminelle envie, toute critique follement mordante! Admirons plutôt le courage de ceux qui pour vous combattent et en vous triomphent; exaltons les merveilles de votre gloire qui éclatent dans vos Saints!

« Ah! daignez me communiquer quelque portion de la grâce prodiguée à vos amis et à vos justes, à Moïse, à Samuel, à David, à Jérémie, à Daniel, aux Nazaréens, aux Réchabites, aux Anachorètes; grâce qui les rendait aussi sévères pour eux-mêmes que compatissants pour les misères des autres, au point qu'ils ne mettaient pas moins de zèle à pleurer et à expier les fautes du prochain que leurs propres fautes. Donnez-moi cette componction, inspirez-moi ce zèle. Puissé-je n'avoir aucune indulgence pour moi, pour mes péchés;

pleurer les folles joies du monde ; et, sur les ennemis de votre croix et les partisans de la chair, verser d'abondantes larmes, gage d'un véritable amour et d'une véritable douleur ! Seigneur, renouvelez en mes entrailles la droiture de l'esprit, afin que je sache et que je sente combien c'est chose amère de vous abandonner, vous, Fontaine d'eau vive, pour se creuser des citernes percées ; de repousser la manne céleste pour s'attacher au gland des pourceaux ; de vous mépriser ou de vous oublier, vous le bien suprême, pour se livrer à la chair, au monde, à Satan, c'est-à-dire, pour s'imposer le joug trois fois misérable des plus infâmes et des plus cruels ennemis de notre bonheur.

« Mon cœur gémit et soupire de voir que je ne puis en aucune façon me rappeler combien de fois et avec quelle gravité, enfant et jeune homme, en votre présence et contre vous, je renouvelai mes chutes, multipliant mes dettes, accumulant sur moi d'année en année et de jour en jour les châtiments appelés par mon iniquité. Et quand même je n'aurais point commis de ces fautes graves, que votre loi défend avec sévérité et que votre justice punit par des flammes éternellement vengeresses, est-ce que pour cela mon esprit et mon cœur se glorifieront ? Est-ce que j'oublierai cette parole :

Sur le péché pardonné ne sois pas sans crainte? Ah! je suis bien loin de la simplicité et de l'innocence de ce saint homme, dont vous-même, Seigneur, avez fait expressément l'éloge, et qui dit de lui-même : Aurais-je quelque chose de juste à répondre, je ne répondrai pas, mais j'implorerai la pitié de mon juge; serais-je sans reproche, mon âme doit l'ignorer. Oui, vraiment, il en est ainsi, et, je le sais, l'homme mis en parallèle avec Dieu ne sera point trouvé juste. Il dit encore : Toutes mes œuvres me jetaient dans l'inquiétude, sachant bien que vous ne pardonnez pas au pécheur.

VI

Sentiments de crainte au souvenir de ses péchés, puis de contrition et d'amour. — Confiance dans la bonté de Dieu, dans les mérites de Jésus-Christ, dans la communion des Saints.

« Je tremble, moi aussi, et avec bien plus de fondement que Job, cet homme simple, droit et craignant Dieu, qui s'éloignait de tout mal, et qui, au comble de l'épreuve, sut garder son âme dans la justice. J'entends le Prophète qui chante : Mon âme a écouté votre parole; j'ai observé vos commandements; de tout mon cœur je vous ai cherché. Que le Seigneur me récompense comme

le mérite ma justice. J'entends aussi le roi Ézéchias faisant parler devant vous sa conscience : Souvenez-vous, je vous prie, comment j'ai marché en votre présence dans la vérité, et que dans un cœur parfait j'ai accompli ce qui est bon à vos yeux. Et certes, il ne mentait pas non plus, le Docteur des nations, quand il disait de lui-même: Je n'ai la conscience d'aucune faute; j'ai combattu le bon combat; j'ai achevé ma course; j'ai gardé la foi. Aussi j'attends la couronne de justice, que le Seigneur me donnera au jour du juste jugement. Il ajoute ailleurs : Notre gloire c'est le témoignage de notre conscience. Et en effet la piété du cœur et une vie passée dans l'innocence, inspirent tant d'assurance aux âmes vertueuses, qu'elles ne craignent pas de se glorifier saintement dans le Seigneur; elles vont même quelquefois jusqu'à se proposer aux autres comme des modèles à imiter; jusqu'à se recommander elles-mêmes, ainsi que fait dans son cantique la Vierge Mère de Dieu.

« Mais moi, qui ai la conscience de bien des misères, moi accablé de l'immense fardeau des péchés commis durant plus de quarante années, loin d'avoir quelque sujet de me réjouir ou de me recommander moi-même, je ne trouve qu'une

abondante matière de regrets et de larmes. Vraiment je ne suis pas comme d'autres hommes, comme Jean-Baptiste, comme le prophète Jérémie, et tous ceux que vous avez miraculeusement sanctifiés dès le sein maternel. Je ne suis pas comme ceux que vous daignez miséricordieusement armer d'une grâce toute-puissante contre le péché. De ceux-là, peut-être, il est écrit que vous n'avez pas établi de pénitence pour les justes qui n'ont pas péché contre vous, ô Dieu des justes. Je ne suis pas non plus comme ces hommes, qui, après le péché commis, ont porté de dignes fruits de pénitence, et, parce qu'il leur fut beaucoup pardonné, ont beaucoup aimé, afin de couvrir par la charité la multitude des fautes. Malheur à moi, ingrat, misérable et tiède que je suis! Je pèche depuis tant d'années et votre bonté me supporte; je fuis et vous m'attendez; vous m'appelez et je ferme l'oreille; vous m'aimez sans aucun mérite de ma part!

Ils sont magnifiques, extraordinaires, infinis, les bienfaits dont vous n'avez cessé de me combler à partir de mon enfance, en tout temps, en tout lieu; vous n'avez rien négligé pour me rendre la pratique du bien plus facile qu'à la plupart des hommes. Mais plus votre munificence a été

généreuse et votre clémence libérale envers moi, plus assurément est coupable, honteuse, criminelle mon iniquité ; j'ai méconnu le temps favorable de votre précieuse visite, les jours de salut et les années de bénédiction ; je n'ai aimé qu'avec froideur un père si tendre ; souvent j'ai abusé de votre grâce ; j'ai vécu tiède et paresseux à votre service ; et peu s'en faut que je n'aie méprisé les richesses de votre bonté, de votre patience, de votre longanimité, ô Seigneur, mon Dieu et mon souverain juge !

« Je déplore mon aveuglement. Après avoir reçu tant de blessures, je ne puis plus vous regarder en face, vous, ô soleil de justice, ni me regarder moi-même, abîme de misère. Vraiment vous êtes le Dieu caché, le Très-Haut créateur de toutes choses, le Tout-Puissant, le roi formidable, qui siégez en Dieu sur votre trône et régnez, comme parle l'Ecclésiastique.

« Vous habitez une lumière inaccessible ; et nul d'entre les mortels ne peut vous voir, sinon confusément, en énigme et comme dans un miroir, jusqu'à ce que vous vous révéliez aux âmes pures, face à face, tel que vous êtes, pour leur éternel et parfait bonheur. Et ce qui montre encore mieux l'aveuglement de mon cœur, c'est que,

croyant voir et connaître mille autres choses, je ne me vois cependant pas moi-même; je ne remarque pas mes péchés, pour les examiner, les pleurer, les châtier. Hélas ! puisque je ne me juge pas moi-même, puisque je suis pour moi le maître le plus dangereux, un censeur indulgent au delà de toute mesure, je dois bien m'attendre a subir un jugement terrible, quand vous pèserez à la balance de votre justice les justices mêmes; quand vous scruterez, le flambeau à la main, les reins et les cœurs des hommes; quand vous demanderez à chacun un compte rigoureux de son administration. Il est encore une parole de votre Fils qui me frappe vivement : Celui à qui il a été beaucoup donné, on lui demandera beaucoup; et si beaucoup lui a été confié, beaucoup sera exigé de lui. Voilà ce qui me rend si redoutable cette condamnation portée sur un seul, mais qui s'applique à bien d'autres : C'est un serviteur inutile, jetez-le dans les ténèbres extérieures. Que ferai-je donc, quand Dieu se lèvera pour me juger, et quand il m'interrogera, que lui répondre?

« Cependant, ô vous, mon Créateur et mon Dieu, vous êtes aussi mon salut et ma vie; vous ne haïssez aucune de vos créatures; vous aimez tout ce qui est; et comme vous l'avez dit vous-

même avec serment : Ce n'est pas la mort du pécheur que vous voulez, mais sa conversion et sa vie. C'est pourquoi, je respire au souvenir de vos bontés, ô Père très-clément, ô Père des miséricordes sans nombre, sans mesure et sans fin. Votre miséricorde est plus grande que ne saurait l'être mon iniquité. Vous êtes le Seigneur très-haut, très-bon, plein de longanimité et d'indulgence, prêt à pardonner la malice des hommes. C'est vous, Seigneur, qui selon la multitude de votre miséricorde avez promis au pécheur grâce et rémission. N'entrez donc pas en jugement avec votre serviteur; car si vous jugiez à la rigueur toute iniquité, Seigneur, Seigneur, qui ne perdrait l'espérance? qui échapperait à l'éternelle malédiction? qui soutiendrait la sévérité de la sentence? Ne méprisez pas l'œuvre de vos mains, œuvre fragile, œuvre de boue. L'homme n'est-il pas mensonge et vanité? Vraiment toute chair n'est qu'une herbe desséchée, et toute gloire n'est que la fleur des champs. Ne me traitez pas selon votre justice, et, puisque votre miséricorde est au-dessus de toutes vos œuvres, traitez-moi selon votre bonté infinie.

« Exaucez-moi, Dieu mon Sauveur, vous qui êtes l'espérance de tous les habitants de la terre;

montrez-vous facile à mon repentir, j'implore votre grâce, soyez-moi propice en temps opportun. Ayez pitié de votre pauvre enfant abandonné, ô Père des pauvres ! Vous qui êtes riche en miséricorde, tendez à l'indigent une main secourable. Faites que ce qui me manque, — et que de choses me manquent ! — soit suppléé par votre charité inépuisable, elle qui se fait et se fera toujours gloire de relever le pauvre, de le tirer de sa poussière pour le placer parmi les princes, parmi les princes de votre peuple.

Soyez mon médecin, je suis malade, guérissez toutes les langueurs de mon âme. Soyez mon pilote, je suis battu par les flots d'une mer orageuse ; ne permettez pas que je sois emporté au loin et submergé au fond des abîmes. Sauvez-moi, Seigneur, pour la gloire de votre nom, et secourez-moi avant que la nuit ne tombe. Ainsi, puisse mon navire atteindre le port avec sa cargaison : heureux s'il m'est donné, en compagnie de vos Saints, de vous servir à jamais, sans crainte de vous offenser, ô vous qui, gratuitement, m'avez créé à votre image et à votre ressemblance ; qui, après m'avoir créé, m'avez conservé jusqu'à ce jour ; qui tant de fois m'avez invité à venir partager votre éternelle béatitude.

« Seigneur, Dieu des vertus, convertissez-nous et nous montrez votre visage : nous serons sauvés ! Vous êtes bon et miséricordieux, vous êtes patient et plus fort que notre malice; vous l'avez toujours été, vous voulez l'être encore pour ceux qui s'humilient et invoquent votre nom. Je viens vers vous avec ce grand pécheur Manassès, et je vous apporte la même confession qu'il vous fit dans les fers, non sans un véritable esprit de componction, non sans l'espoir certain de son salut et de sa délivrance : J'ai péché, et mes péchés se sont multipliés plus que les grains de sable du rivage; je ne suis pas digne de lever la tête et de regarder la voûte des cieux, à cause de la multitude de mes iniquités; j'ai provoqué votre colère, j'ai fait le mal devant vous; je n'ai pas accompli votre volonté, je n'ai pas gardé vos commandements. Et maintenant je tombe à genoux aux pieds de votre bonté et je vous demande grâce. J'ai péché, Seigneur, j'ai péché et je reconnais mon crime. C'est pourquoi, je vous en prie, je vous en conjure, pardonnez-moi; ne me perdez pas avec mes iniquités, et ne me livrez pas aux coups éternels de votre fureur.

« Mais pourquoi me défier de votre clémence? Pour racheter un esclave n'avez-vous pas livré

votre Fils à l'horrible supplice de la croix? Je regarde la face de votre Christ; c'est en lui que reçoivent la justification et le salut, ceux qui sont devenus pécheurs et coupables dans le premier Adam. Cet Agneau immaculé qui efface les péchés du monde, ce Pontife, cet Avocat, cet Intercesseur, ce Médiateur, ô Père, je vous l'offre, comme lui-même, ce Fils unique et bien-aimé, s'offrit à vous sur l'autel de la croix, hostie agréable, en expiation de nos péchés et de tous les péchés du monde. Il a daigné prendre notre humanité, pour guérir nos maux, pour nous faire part de sa divinité et de tous ses mérites. Que sa mort soit ma vie; que le sang de ses blessures lave mes plaies; et, puisque ma chair m'a souvent séduit et entraîné à mal faire, que la chair de votre Fils, si aimé et si pur, qui est aussi mon frère, m'obtienne le pardon, vous touche à miséricorde; et puisse le fruit de la passion et de la mort de celui qui est le Rédempteur du monde, m'être appliqué pour la rémission de tous les péchés que j'ai pu commettre, pour l'acquisition et l'accroissement de tous les dons spirituels dont j'ai besoin!

« Je crois le trésor des mérites du Christ Jésus si grand et de telle nature, que, par la vertu de

ce qu'il a fait et souffert pour nous, vos prêtres nous donnent chaque jour en votre nom l'absolution de tous les péchés, et que les vrais pénitents la reçoivent dans votre Église, qui est la seule dépositaire de ce magnifique trésor et en demeurera jusqu'à la fin la légitime dispensatrice. Cette foi, cette espérance, cette attente assurée repose dans mon cœur comme dans le cœur de tous les catholiques.

« Et je ne doute pas non plus que les prières et les bonnes œuvres des âmes saintes, en qui le Christ habite par la foi et opère par la charité, ne contribuent puissamment aussi à écarter de nous les maux qui nous frappent comme ceux qui nous menacent, à faire descendre sur nous, plus efficace et plus abondante, la rosée des dons salutaires de la grâce. C'est pourquoi, je veux que les mérites non-seulement du Christ notre chef qui est le saint des saints, mais aussi de ses membres d'honneur et de tout son corps qui est l'Église, me soient un soutien et une protection; je veux m'unir en particulier à chacun de ceux qui vous craignent et gardent vos commandements au ciel et sur la terre. Que ceux qui vous honorent, ô Père de toute majesté, vous honorent aussi pour moi, je vous prie; qu'ils intercèdent pour moi;

et que pour moi ils adorent, ils aiment et glorifient votre nom, ce nom qui mérite d'être béni, même dans les plus petites de vos créatures. Mais qu'il soit exalté ce nom, dans vos élus surtout, dans ceux que de toute éternité vous avez prédestinés et amoureusement choisis, pour être conformes au modèle parfait, votre divin Fils, qui est et sera toujours le premier-né de tant de frères! Qu'eux à leur tour connaissent en moi et célèbrent ce nom si grand, ce nom adorable; que pour moi encore ils chantent votre gloire; et, embrasés de la véritable charité, animés par votre Esprit, qu'ils disent et répètent sans cesse: Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu des armées! Que notre Dieu détruise dans sa faible créature l'empire du péché; qu'il bâtisse, qu'il achève en elle l'ouvrage que sa divine main a commencé pour l'éternelle gloire et louange de son saint nom. Amen! Amen!

VII

Lumières surnaturelles reçues à Ancône sur la vertu d'humilité.

N. B. *Ce qui suit paraît n'avoir pas été écrit à la même époque que ce qui précède.*

« Je vous rends grâce du plus intime de mon âme, ô Dieu de clémence, mon Créateur, mon Sauveur et mon Protecteur, vous qui êtes ma vie, mon refuge et mon salut tous les jours et à tous les moments de cette existence mortelle, véritable mer dont les flots orageux ne cessent de me ballotter de rivage en rivage, et m'emportent tantôt vers le bien, tantôt vers le mal, avec une si étonnante mobilité, que souvent je ne sais quel souffle m'agite, où va ma nacelle, à quel bord je touche, comment je dois gouverner ma course!

« C'est encore ce que j'éprouvai dans la ville d'Ancône, quand je m'y rendis au mois de juin 1568, avec le cardinal d'Augsbourg. Un jour que, agenouillé devant l'autel de la cathédrale, j'étais à examiner ma conscience, vous avez ouvert les yeux de mon âme, ô Lumière éternelle, et vous

avez daigné éclairer celui qui gisait dans les ténèbres, afin que mon esprit se connût lui-même; s'humiliât dans la vérité, et apprît tout de nouveau à se soumettre à vous, à vous servir, Seigneur, Dieu de sainteté, qui êtes le bien universel de toute créature. Or, cette lumière, que vous répandiez dans mon âme, était pour m'apprendre à faire reposer dorénavant toutes mes intentions et toutes mes œuvres sur un vrai et solide fondement. Je comprenais à la clarté de vos rayons, mon Dieu, que la connaissance de moi-même, quant à ma bassesse et à mon néant propre, consistait principalement à bien voir combien il est vrai que, par ma nature, je ne suis rien, je ne sais rien, je ne vaux rien, je ne puis rien, je n'ai rien; rien de bon s'entend, puisque de vous seul dépend le commencement, le milieu et la fin de tout bien; puisqu'en vous seul toute créature raisonnable doit toujours placer son bien. Vous me faisiez voir, ô Maître excellent, qu'il y avait en moi beaucoup d'œuvres imparfaites, et qu'elles étaient imparfaites parce que j'oubliais ce fonds de ma misère; parce que je considérais trop peu que je ne suis que néant, et combien j'apparais nu de tout mérite aux yeux de votre divine majesté. Ah! c'est que je me regardais, moi et mes œuvres, avec des

yeux humains ; c'est que je ne redisais pas assez souvent le cri de Jean-Baptiste : Ce n'est pas moi ! ce n'est pas moi ! *Non sum, non sum.*

« Mon Dieu, daignez me donner à l'avenir une grâce plus abondante encore, pour marcher comme les saints Mages à la clarté de cette nouvelle lumière, et pour me voir dans tous mes sentiers tel que je suis et non tel que je parais, en sorte que je puisse dire de cœur : L'abîme appelle l'abîme ! Oui, que l'abîme de mon néant, par où je ne suis que poussière et cendre ainsi qu'Abraham le disait de lui-même, que cet abîme appelle toujours en moi un autre abîme, celui de votre dignité suréminente, pour employer ces termes à défaut d'autres meilleurs, celui de votre grandeur suprême, de votre force, de votre perfection infinie ; d'où s'épanche à tout moment, comme d'une source intarissable, cet océan de tous les dons, sans cesse communiqués à chaque créature au ciel, sur la terre et jusque sous la terre.

« Mais vous n'êtes pas seulement le principe des biens qui ne cessent de découler de vous en flots merveilleux ; vous en êtes aussi la fin, et c'est à vous qu'ils doivent tous être rapportés. J'avoue donc mon péché, Père très-miséricordieux ; je ne vous ai pas rendu les dons que j'avais

reçus de votre main ; souvent je m'en suis glorifié moi-même, ou j'ai volontiers permis que les autres m'en fissent honneur ; je n'ai pas assez dit du fond du cœur ce que répétait le Prophète : Pas à nous, Seigneur, pas à nous, mais à votre nom donnez la gloire ! J'ai résolu désormais, avec votre secours, de considérer en toutes choses le fondement que j'ai dit ; de me regarder moi-même devant vous avec des yeux nouveaux ; de marcher toujours, comme il convient, dans l'humilité et la simplicité du cœur.

« O saint amour de la belle simplicité ! Que n'est-il continuel en moi ! Humilie-toi sous la puissante main de Dieu, ô homme misérable et vil, qui seras bientôt la proie des vers, un amas de pourriture. Rends gloire à Dieu, puisque la gloire n'est due qu'à lui ; réserve pour toi le seul fonds qui t'appartienne : défauts, corruption, misère, toute souillure du corps et de l'âme ; fragilité, inclination au mal ! Et tu fais encore le fier ? Tu te fâches, tu ris, tu joues, cendre et poussière ? Qu'as-tu donc que tu n'aies reçu ? Et si tu as tout reçu, pourquoi ta gratitude ne reconnaît-elle pas l'auteur du bienfait ? Pourquoi ne rends-tu pas à ton bienfaiteur ce que demande son service ? Que ne remplis-tu avec amour l'office d'un fidèle dispensateur ?

« Seigneur, je ne chercherai plus mon avantage, mais le vôtre ; je n'userai qu'en tremblant de vos dons, surtout de ceux qui attirent les hommages des hommes, et pour lesquels notre âme, naturellement si vaine, s'arroge je ne sais quel honneur, quand elle n'a pas suffisamment bâti sa maison sur le fondement de l'humilité. Mais vous, Seigneur, dont le privilége est d'être aimé et honoré par-dessus toutes choses, ne me donnez pas l'arrogance des yeux; ne permettez pas que je parfume ma tête de l'huile des pécheurs, de ceux qui disent: courage ! courage ! c'est-à-dire ne souffrez pas que je m'enivre de frivoles louanges. Les blessures et les coups d'un ami ou même d'un ennemi me sont bien meilleurs que les faux baisers et les vulgaires éloges de qui me caresse et me flatte à l'excès, que ce soit un frère ou un étranger. »

CHOIX

DES LETTRES DU BIENHEUREUX.

Les pages qui précèdent nous révèlent les rapports et les communications de Canisius avec son Dieu; celles qu'on va lire nous initient à ses relations avec ses frères, ses parents, ses amis. Dans ces dernières on reconnaîtra la même foi, la même piété, le même cœur, mais un langage plus humain, plus accessible à tous, moins rempli de saintes et mystiques effusions; la différence s'explique d'elle-même.

Nous avions d'abord pensé à reproduire la précieuse correspondance du Bienheureux avec le cardinal Osius, que le révérend Père Boero a bien voulu nous envoyer de Rome. Elle se compose de plus de vingt lettres, quelques-unes fort longues, qui ont principalement trait aux affaires du Concile de Trente. Mais, pour ne pas en compromettre l'intérêt et le prix, il eût fallu la publier tout entière, ce qui aurait démesurément grossi

notre volume. D'ailleurs, à la réflexion, il nous a semblé que le lecteur aimerait mieux encore des lettres plus intimes, plus familières, plus abandonnées. La plupart de celles que nous lui offrons n'ont jamais été imprimées en français. Nous les avons traduites du latin même de Canisius, ou quelquefois, à défaut du texte original, de l'italien du Père Boero ou de l'allemand du Père Riess. Presque toutes appartiennent à la dernière période de sa vie.

LETTRE Ire.

A UN AMI, A COLOGNE.

Il lui fait part des grâces qu'il a reçues à l'école du saint Père Lefèvre.

Je suis, Dieu merci, heureusement arrivé à Mayence, et pour le grand bien de mon âme j'y ai trouvé l'homme que je cherchais, si toutefois je dois l'appeler un homme et non pas plutôt un ange du ciel. Je n'ai jamais rencontré personne qui à une connaissance aussi profonde de la théologie joignît une pareille sainteté. Il n'a qu'un désir au cœur, se faire le coopérateur du Christ

pour le salut des âmes. Qu'il parle, qu'il travaille, qu'il cause familièrement, qu'il prenne même ses repas, il ne dit rien, il ne fait rien qui ne soit plein de Dieu; et quelque discours qu'il tienne, il l'assaisonne de tant de grâce qu'il ne fatigue jamais ceux qui l'entendent. Telle est l'autorité qu'il s'est acquise et l'estime dont il jouit, que bien des docteurs, bien des religieux et même des évêques se mettent sous sa conduite, pour apprendre à son école les secrets de la vie spirituelle. De ce nombre est le fameux Cochleus; il proclame hautement l'impuissance où il est de jamais reconnaître tout le bien qu'il en a reçu. Plusieurs prêtres et ecclésiastiques de toute dignité ont réformé leur vie scandaleuse; quelques-uns ont quitté le monde. Quant à moi, je ne pourrais exprimer quel changement les Exercices spirituels ont opéré dans mon intérieur. Mon cœur n'est plus le même; mon esprit est comme inondé des torrents de la lumière divine; je trouve en moi je ne sais quelle vigueur et quelle générosité extraordinaire; c'est au point que, l'effet des faveurs célestes rejaillissant jusque sur le corps, je me sens tout rajeuni et transformé en un autre homme.

Mayence, mai 1543.

LETTRE II.

A SON FRÈRE LIBERT CANISIUS[1].

Il le console de la mort de sa femme, et l'engage à rester ferme dans la foi catholique.

Que la grâce et la paix de Notre très-aimable Seigneur gardent votre corps et votre âme, mon cher et fidèle frère Libert.

J'ai appris dernièrement qu'il a plu au Dieu tout-puissant de rappeler votre femme de cette vallée de larmes, et que cette perte vous plonge dans une profonde tristesse, dans la peine la plus vive.

Il est naturel qu'on ne perde pas sans douleur une personne qu'on aime et dont on est aimé. Abraham aussi pleurait et gémissait à la mort de Sara.

Mais gémir et pleurer sans mesure à la mort d'amis et de proches, c'est ce qui ne sied pourtant guère à de vrais enfants de Dieu. Une douleur

[1] Publiée par les *Précis historiques* de Bruxelles. 1865.

qui va jusqu'à l'excès serait peu conforme à l'esprit du christianisme; elle serait même païenne.

L'apôtre saint Paul condamne ces regrets immodérés; il veut que les chrétiens ne voient qu'un sommeil dans le passage à l'éternité. Et pourquoi s'attrister de la sorte? Faut-il d'une croix nous en faire deux? Pouvons-nous et voulons-nous, malgré les cris de la conscience, nous opposer aux desseins de Dieu? Une tristesse aussi déraisonnable finit par nuire à l'âme et au corps; elle n'est utile à personne, ni à vous-même, ni à celle que vous pleurez. Hélas! Il ne vous servirait de rien de gémir toute la journée, de vous lamenter une année entière. Votre épouse vous était chère, mais ne faut-il pas aimer davantage encore Dieu, sa volonté, sa loi? Rendez à Dieu l'obéissance que lui doit un chrétien. Qu'il fasse de nos parents, de nos frères, de nos sœurs, de nos enfants tout ce qui lui plaît : qui peut lui résister?

Voici de belles paroles, elles sont de saint Jean : Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur! Tâchez de les comprendre à la lumière de cette foi vraie, solide, catholique, par laquelle nos religieux parents ont eu le bonheur de vaincre le monde, la chair, le démon et toutes les portes de l'enfer, d'observer la justice chrétienne, appuyés

qu'ils étaient sur le roc véritable qui est le Christ dans l'éternité, et sur son Église toujours indéfectible ; c'est en obéissant à cette même Église que, par les mérites du même Christ, ils ont conquis la béatitude promise. Oui, nos dignes parents comme nos ancêtres sont restés inébranlables dans cette foi catholique, immaculée, que les saints martyrs de Jésus-Christ ont glorifiée de leur sang : aussi ont-ils reçu la couronne de justice, après avoir combattu un combat fidèle.

Ces considérations ne devraient-elles pas changer notre tristesse en joie? Dieu rappelle votre épouse de ce lieu d'exil et de ce monde des impies ; mais c'est pour l'introduire dans l'éternelle patrie et assurer son salut, en la retirant du milieu du danger, avant que sa foi ne chancelle et peut-être ne tombe.

Quant à vous, mon frère, resté seul et chargé d'enfants, ne doutez pas que notre bon et fidèle Père qui est aux cieux n'ait soin de vous selon sa promesse, et qu'il ne veille sur vous avec cette miséricordieuse bonté qui fait le fonds de sa nature. Gardez-vous d'avoir moins de confiance en Dieu que les petits des oiseaux. Point de crainte, point de pusillanimité. Mettez avant tout vos intérêts spirituels et éternels. Au milieu des impies, quand

on veut vous détourner de la vieille foi, et faire de vous un parjure, tenez-vous debout et ferme comme Loth. Ayez plus de souci du spirituel que du temporel. Rappelez-vous comment se conduisait le pieux Tobie durant sa captivité chez les infidèles. Jamais il n'abandonna la voie de la vérité; toutes ses démarches étaient dirigées par la crainte du Seigneur. Fidèle à ses devoirs de père et d'époux, il agissait en tout avec une grande prudence; il fuyait la compagnie des faux frères et des apostats; gardant le religieux souvenir de l'ancien Temple de Jérusalem, il rendait au vrai Dieu le culte légitime; il ne cessait d'inculquer à tous les siens la crainte du Seigneur, la fuite du péché, l'amour de la loi divine et la pratique de cette loi. Voilà ce que faisait Tobie; et parce qu'il servait Dieu avec tant de zèle et de si bon cœur, Dieu lui prodiguait ses grâces, au sein même de sa captivité parmi les païens et les impies, comme nous l'assure la sainte Écriture.

Mais je n'ai plus besoin de vous plaindre et de vous consoler. Que le Dieu éternel et tout-puissant vous rende digne d'être méprisé et persécuté pour la foi catholique, dans ces temps malheureux où la force prévaut sur le droit; où chacun dispute et raisonne sur la religion au gré de ses

caprices; s'élève témérairement au-dessus de tous les docteurs, prélats et évêques; rejette et condamne ce qui lui déplaît. Ce n'est pas ce qu'a enseigné Notre-Seigneur, ni ce qu'a enseigné saint Paul; c'est moins encore ce qu'ils ont fait et prescrit. Rien même n'est plus contraire à l'esprit chrétien et apostolique, que d'avoir pour seul guide son opinion personnelle; de s'attaquer ou de se défendre avec les seules armes de la parole de Dieu; et de ne vouloir écouter, en matière de foi, aucun juge, aucun supérieur.

Que Dieu ait pitié de notre patrie; qu'aux hommes encore fidèles, il donne la vraie patience, le zèle véritable et le courage de sacrifier, pour Dieu et pour le salut de leur âme, tout amour, toute préoccupation, toute joie selon le monde.

Votre frère aîné et toujours fidèle,

Le docteur Pierre Canisius.

Fribourg, le 16 juin 1583.

LETTRE III.

A UN RELIGIEUX MALADE.

Il le console par les pensées de la foi et l'exemple de Notre-Seigneur.

Le Père Provincial était ici dernièrement, et il nous a jetés dans une cruelle inquiétude sur votre compte ; il nous a dit que les infirmités vous visitent de nouveau, et que vous êtes gravement malade. Ah ! puissent tous les malades considérer que la maladie n'a pas moins de prix que la santé ; qu'il faut les regarder l'une et l'autre comme un présent de Dieu; que même, pour beaucoup d'enfants des hommes, mieux vaut vivre sur la croix que de goûter les joies de l'existence. Vous avez souvent entendu dire cette parole : Sous un chef couronné d'épines et tout couvert de sang, il ne convient pas que les membres fassent les délicats.

Non, vraiment, rien n'est meilleur pour le chrétien que de se rendre conforme à Jésus crucifié, en proie aux plus atroces tortures, percé de mille coups. L'héritage, la gloire des élus et des amis de Dieu, c'est de suivre sans murmurer le Christ sur

la route qu'il a lui-même parcourue le premier, de se glorifier sans cesse dans la croix du Seigneur. De la sorte on se conduit, non pas en fils d'Adam mais en fils de Dieu ; et, renouvelé dans la véritable vie du Christ, on ne met pas son espérance dans la chair, mais dans l'Esprit saint. L'on peut dire avec saint Paul : Volontiers je me glorifie dans mes infirmités, afin que la force du Christ habite en moi ; quand je suis faible, c'est alors que je suis fort.

Ainsi donc, au nom de ce Maître adorable, qui, par amour pour nous, et pour nous consoler dans nos croix et à la mort, souffrit de si cruelles douleurs, je vous conjure, Frère chéri, de considérer vos maux comme des compagnons de votre pèlerinage en terre et des avant-coureurs de l'éternelle vie ; de vous fortifier vous-même par cette pensée, et de dire dans l'Esprit avec grande confiance : « Où êtes-vous, ô Seigneur Jésus ? Regardez le fils de votre servante ou plutôt de votre épouse, de celle qui m'a régénéré en vous, de votre Eglise, ma mère. Je suis votre petit serviteur ; vous m'avez racheté au prix de tout votre sang ; vous m'avez fait part de votre royaume ; vous avez bien voulu me constituer membre de votre corps ; vous m'avez choisi non-seulement pour votre frère, mais pour votre cohéritier dans

l'Eglise militante et dans l'Eglise triomphante. Je sais bien que je ne mérite que châtiment; car je ne suis qu'un serviteur inutile. Brûlez donc ici, coupez, tranchez, pourvu que vous m'épargniez dans l'éternité. Votre verge et votre bâton m'ont consolé; si vous ne m'aviez pas aimé, vous ne m'auriez pas châtié. Il m'est bon d'avoir été humilié pour oublier le monde et la chair, pour m'oublier moi-même, apprendre vos commandements et dépendre uniquement de vous, qui êtes pour nous la voie, la vérité et la vie. »

Que tout cela, Frère chéri, vous aide à reconnaître la main du Seigneur, qui vous visite avec une douceur et une bonté toute paternelle. Ne l'oubliez pas, s'il est vrai qu'on n'arrive au salut que par une porte étroite et par un rude chemin, la porte et le chemin où vous êtes vous furent prédestinés de toute éternité, pour vous conduire sûrement à la béatitude infinie : c'est là qu'aux peines et aux angoisses de la vie présente succéderont des joies sans mesure et sans terme. Prenez donc un courage viril; ne vous laissez pas abattre; ayez Jésus crucifié toujours devant les yeux; cachez dans ses plaies les souillures de votre vie passée; à ces sources puisez tout ce dont vous croyez encore avoir besoin pour porter

de dignes fruits de pénitence, pour satisfaire pleinement aux devoirs de votre vocation et aux engagements sacrés qui vous lient tout entier. Les fautes passées ne doivent plus nous inquiéter quand nous en avons fait pénitence : la contrition efface et purifie tout. C'est de grand cœur, je vous le promets, que je prierai le Seigneur d'augmenter encore en vous la sainte componction, qui est désormais votre plus indispensable remède, et d'accorder à votre âme un heureux passage des misères du temps aux délices de l'éternité. Combattez, Frère bien-aimé dans le Seigneur, et triomphez au nom du Christ.

A revoir dans la céleste patrie !

Fribourg, 2 mai 1584.

LETTRE IV.

AU CARDINAL OTHON TRUCHSESS, A ROME.

(FRAGMENT.)

Il lui rappelle avec force le devoir de la résidence épiscopale.

Parlons maintenant de votre diocèse d'Augsbourg. Beaucoup de personnes, et moi plus que

tous les autres, nous y souhaiterions vivement le retour de Votre Altesse, et cela pour de très-graves motifs. Cette Eglise souffre de votre absence beaucoup plus qu'on ne peut là-bas le comprendre et se le figurer; et pendant ce temps l'évêque charge sa conscience d'un fardeau redoutable. Pour moi, je m'étonne que Votre Altesse puisse dormir tranquille, tandis que des milliers d'âmes périssent par suite de son absence, et que ceux-là même qu'elle a laissés pour veiller à sa place sont en grand danger de se perdre. Je supplie Votre Altesse de me pardonner la liberté que je prends de lui dire toute ma pensée; je ne le fais que parce que j'aime la personne de Monseigneur le cardinal Othon, qui m'a comblé de tant de bienfaits; et c'est ainsi que j'acquitte la dette de la reconnaissance. Mieux vaudrait ne pas être évêque que d'en porter le titre, et de paître négligemment le troupeau dont la laine nous couvre. Je tremble en pensant au jugement de Dieu, qui n'est pas éloigné, à la nécessité de rendre compte de son administration, aux peines réservées à ce mauvais économe dont parle l'Évangile. Fasse le Seigneur que nous ouvrions les yeux, que nous comprenions bien les devoirs attachés à l'épiscopat, et que nous redoublions

le zèle pour les intérêts de Dieu et de son Eglise!...

LETTRE V.

AU RECTEUR DU COLLÉGE DE HALL.

Conseils pour bien remplir sa charge.

Votre Révérence veut que je lui dise quelque chose sur la manière de remplir dignement la charge nouvellement confiée à sa sollicitude. Je pense donc qu'elle trouvera grand profit à considérer souvent les obligations de son emploi; à lire les instructions qui s'y rapportent; à y réfléchir mûrement; et par-dessus tout à prier Dieu de lui donner sagesse et force pour bien porter le fardeau. Il importe beaucoup que tous les Recteurs aient une véritable union avec Notre-Seigneur; que, dans l'administration de leurs maisons comme dans le gouvernement des âmes, ils se laissent guider bien plus par l'esprit de Dieu que par l'esprit de l'homme; que les nôtres et les étrangers voient en eux de grands progrès dans l'amour divin; et qu'enfin, autant que possible, ils aient à leurs côtés un sage et courageux ad-

moniteur. Je vais prier le Seigneur, qui vous a mis ce fardeau sur les épaules, d'augmenter la mesure de sa grâce, en sorte que vous le portiez à la plus grande gloire de son nom. A mon tour, je conjure Votre Révérence de ne pas m'oublier dans ses prières ni à l'autel, et de me recommander aussi à toute sa communauté.

Fribourg, le lundi de Pâques, 1586.

LETTRE VI.

AUX NOVICES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A LANDSPERG.

A l'occasion des fêtes de Noël, il leur propose l'Enfant-Dieu pour modèle.

Que dirai-je à mes chers novices? Ils n'ont pas besoin de mes avis, puisqu'à l'école de l'Esprit chaque jour leur apporte quelque leçon nouvelle, quelque nouveau sujet de méditation. Je leur souhaite à tous de prendre joyeusement pour modèle l'Enfant-Dieu qui va naître, et même de devenir eux aussi de petits enfants, en sorte qu'ils n'aient d'autre volonté que celle de leurs supérieurs, qu'ils ne regardent rien comme étant à eux, et qu'ils s'efforcent d'être de véritables

ıis de la croix. Personne n'est plus pauvre que Christ à sa naissance, plus vil, plus mépri-ble aux yeux du monde. Ce n'est pas seule-ent à Dieu son Père et à Marie sa mère qu'il se umet de bon cœur; c'est encore à un empereur ıïen et au charpentier Joseph. Sa première de-eure est une étable; son berceau, une crèche; s bergers des environs sont ses premiers cour-ıans. Doux envers les autres, il met sa joie à re sévère et dur envers lui-même; et il se sent ·essé, lui qui est l'innocence même, de répandre ın sang pour les pécheurs; il se montre par-ut, et en public et en particulier, l'enfant de l'o-éissance. Ce Dieu fait chair, annoncé par les ıges, il faut donc le recevoir, si nous voulons ·aiment nous glorifier dans le Seigneur, et ob-nir l'honneur d'être dans l'Esprit saint enfants ɜ Dieu. A l'école d'un tel maître, apprenons à ɜvenir doux et humbles de cœur; imitons ce ɔntinuel et parfait modèle de simplicité et d'obéis-ınce, en sorte que Jésus, notre salut, devienne ıssi toute notre joie, et que, nous approchant ɜ lui de toutes nos forces, nous le reprodui-ons dans notre âme et dans nos œuvres, lui ui nous est né comme un enfant et nous a été onné comme un fils. Aimons donc et suivons,

si nous avons quelque sens, cet enfant nouveau-né, qui déjà se soumet à la circoncision ; écoutons comme il nous appelle avec la plus tendre bonté : Je fais mes délices d'être avec les enfants des hommes ; Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

Fribourg, 17 septembre 1590.

LETTRE VII.

AUX SCOLASTIQUES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A DILLINGEN.

Il les exhorte à bien profiter de ce temps de formation scientifique et religieuse.

Il faut pourtant bien qu'un vieillard comme moi vous dise quelques mots, à vous tous, jeunes religieux de Dillingen, et vous rappelle une chose, qui assurément ne manque pas d'importance au point de vue de votre vocation. Maintenant donc, si vous voulez m'en croire, vous vous montrerez pleins de reconnaissance envers Dieu, le Père tout-puissant, qui vous a retirés de la vanité du monde ; qui, sans aucun mérite de votre part, vous a fait entrer dans la vie

religieuse, et vous y conserve jusqu'à ce jour, afin que vous soyez de nom et de fait des enfants d'obéissance. Regardez tous comme un spécial bienfait de la Providence, que par l'organe de vos supérieurs elle vous ait rassemblés à Dillingen pour votre formation intellectuelle. Votre principal soin doit être d'employer un temps si précieux à faire le plus de progrès possible dans la science et dans la piété, et de répondre ainsi aux vœux de vos supérieurs, qui ne veulent que votre bien, et n'attendent pas de vous quelque chose de vulgaire. Je supplie Dieu d'accorder toujours plus de succès à vos études pour la gloire de son nom et le bien de son Eglise, et de vous faire avancer non-seulement dans la doctrine, mais, comme le demande le triste état de l'Eglise, dans la vertu et dans le consciencieux accomplissement des devoirs sacrés de votre état. Au-dessus de tout, vous devez mettre la crainte et l'amour de Dieu, et les vertus propres de votre vocation, la pauvreté apostolique, une chasteté angélique et une obéissance vraiment digne d'un compagnon du Christ : voilà ce que vous devez préférer à tous les biens et à toutes les richesses du monde.

Fribourg, 2 février 159?

LETTRE VIII.

A JACQUES REMBOLD, MAGISTRAT D'AUGSBOURG.

Il le remercie de l'envoi de la Vie de saint Udalrich et insiste sur l'utilité de ces sortes de livres.

Que la paix du Christ Jésus demeure éternellement avec nous.

Monsieur le Consul, le sénat d'Augsbourg a fait preuve de sagesse en vous élevant à la dignité consulaire; c'est un honneur qui sera pour vous, j'espère, et pour votre noble cité la source des plus précieux avantages.

Recevez mes remercîments pour la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire, et pour le livre dont vous l'avez accompagnée, je parle de la nouvelle Vie de saint Udalrich, imprimée avec beaucoup d'élégance à Augsbourg même, où l'usage des caractères mobiles était à peine connu jusqu'à ces derniers temps. Voilà une publication bien faite pour nous donner une confiance nouvelle que la religion catholique, avec la grâce de Dieu, finira par refleurir dans votre ville. Je ne doute point que cette histoire ne produise de grands

fruits et n'apporte plus d'un utile enseignement aux habitants d'Augsbourg comme aux étrangers. Que les gens délicats fassent les difficiles; pour moi j'approuve votre manière de voir, et je vous félicite d'avoir suivi l'ancienne édition avec une scrupuleuse exactitude; c'est un mérite d'avoir gardé à ce livre son cachet d'antiquité, il n'en a que plus de prix. J'aime bien qu'on cherche à être vrai plutôt que savant.

Dieu veuille qu'on fasse paraître un plus grand nombre de ces Vies des premiers saints et des premiers évêques de l'Allemagne. Je souhaite ardemment qu'on imprime à Anvers l'ouvrage qui nous a été promis sur les saints de Belgique. Je désire encore plus vivement voir se terminer bientôt non-seulement le sixième volume, mais l'ouvrage tout entier du vénérable cardinal Baronius; et je prie Dieu de le conserver longtemps à la république chrétienne. Quand vous lui écrirez à Rome, veuillez le saluer de ma part avec beaucoup de respect. Daigne le Seigneur achever en lui et par lui ce qu'il a si bien commencé pour la commune édification de l'Église. Je présume que la suite des Annales va lui coûter encore plus de peine que le commencement : il faudra en effet s'engager dans une multitude de questions de la

plus haute importance, que nos adversaires mettent audacieusement à l'ordre du jour, ne songeant qu'à glorifier leurs Césars et qu'à rendre odieux les Pontifes de Rome.

Veuillez encore saluer de ma part avec grande affection Jean Welser, Marc et les autres membres de votre maison. En eux j'aime et j'aimerai toujours cette constance admirable dans la foi catholique. Je me rappelle aussi la bienveillance et la bonté dont ils m'ont autrefois entouré. Ces souvenirs entretiennent la reconnaissance dans mon cœur; c'est comme un aiguillon qui me presse de prier Dieu pour eux. Je les supplie de rester fidèles à leur vocation, de marcher toujours dans la crainte du Seigneur, de venir en aide à leurs compatriotes, de s'employer particulièrement au bien des habitants d'Augsbourg, en ces temps malheureux où Dieu est irrité contre nous et châtie nos fautes. Adieu en Notre-Seigneur; je vous salue, vous et toute votre famille; souvenez-vous toujours dans vos prières de votre vieil ami Canisius.

A Fribourg en Suisse, le 13 juin de l'an de grâce 1595.

J'allais oublier Walfard, cet homme vraiment saint, ce confesseur de la foi catholique, que

notre siècle ne connaît plus, mais dont la mémoire mérite d'être éternelle. J'ai reçu avec plaisir son image que vous m'avez envoyée. Elle est bien belle. Il est digne, sans aucun doute, d'être associé aux autres patrons d'Augsbourg, d'avoir sa fête dans l'Église, et d'être honoré tout particulièrement par les catholiques vos compatriotes. Béni soit Dieu qui vous a inspiré la pensée de remettre en lumière ce glorieux soldat de Jésus-Christ. La sainte vie de cet illustre concitoyen ne peut que jeter un nouvel éclat sur votre patrie.

LETTRE IX.

AUX PÈRES ET FRÈRES DU COLLÉGE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A PRAGUE.

Il leur rappelle les origines de ce collége et les presse de se montrer reconnaissants envers Dieu et envers les hommes.

Salut en Notre-Seigneur, à vous tous que les liens d'une commune règle unissent maintenant à Prague, ou pourront y unir dans la suite; je viens vous dire ce que j'attends de vous, et ce qu'exigent les devoirs de votre vocation. Et d'abord, il est juste que je vous invite à louer la bonté divine. C'est elle qui inspira au catholi-

que empereur Ferdinand, roi de Bohême, la pensée de vous donner ce collége et de m'en confier la construction malgré mon indignité. Je demande à cette source de tout bien d'imprimer dans vos cœurs un profond sentiment de reconnaissance pour un tel bienfait. Ce n'était pas une petite chose en effet que de fonder à grands frais et d'entretenir un collége royal, dans une ville aussi convenable pour nous et aussi populeuse que la première ville de la Bohême, et cela, dans un temps où les hussites, les luthériens et d'autres sectes encore couvraient ce royaume de sang et de ruines, et poursuivaient de leur haine furieuse la piété des anciens jours et l'Église romaine. Je vous en conjure donc, Frères bien-aimés, que je vive ou que je meure, — et l'âge où je suis arrivé ne me permet plus d'espérer de longs jours, — gardez précieusement au fond de vos âmes le souvenir de tant d'amis et de protecteurs qui, par leur appui, leur bienveillance, leur générosité ont donné de si beaux commencements à votre collége, l'ont défendu contre toutes les attaques de nos ennemis et ont fermé la bouche aux envieux et aux calomniateurs.

Je recommande tout particulièrement à votre reconnaissance et à celle de vos successeurs cette

illustre maison d'Autriche, qui brille au premier rang parmi les familles régnantes de l'Europe. C'est d'elle que le Dieu tout-puissant s'est servi pour introduire notre petite Compagnie en Autriche et en Bohême, pour nous y maintenir à force de bienfaits, et nous mettre en état d'envoyer de nouveaux ouvriers à cette moisson si belle, mais où la zizanie étouffait partout le bon grain. Que Dieu protége la noble maison d'Autriche, à qui nous devons tant pour son inépuisable munificence. Qu'ils vivent à jamais au Seigneur tous ceux qui, par leurs sages conseils et leur puissant concours, ont bien voulu en ces temps difficiles fonder, entretenir un collége aussi important, et qui lui continuent jusqu'ici leur bienveillant appui.

Mais vous devez encore bien plus de reconnaissance aux saints du ciel, vos premiers protecteurs et vos premiers amis : c'est à leur intercession, je n'en doute pas, qu'il faut attribuer la constante prospérité de votre collége. Oui, pensez souvent, pensez avec amour et gratitude à saint Adalbert, le premier apôtre de la Bohême, et à saint Wenceslas, roi et martyr, à saint Clément, votre patron, ce contemporain de Pierre et de Paul, à saint Sigismond, roi de Bourgogne, à tous ces autres saints dont les noms et les mérites sont

depuis tant de siècles honorés dans l'Église de Prague. Croyez-moi, c'est grâce à leurs prières, que la bénédiction du ciel s'épanche si abondante sur vous et sur vos travaux.

Enfin, je vous en conjure de toute l'énergie de mon âme, ô vous qui vivez à Saint-Clément, souvenez-vous de votre vocation; estimez grandement cette vigne de la Bohême confiée à votre zèle. Continuez, avec l'aide du Christ et sans vous lasser jamais, à cultiver le champ magnifique de Prague où vos sueurs feront croître de belles moissons. Que votre vie soit irrépréhensible: qu'elle présente au monde les plus beaux exemples de sainte pauvreté, de chasteté continuelle, d'obéissance religieuse. Surtout que votre patience et votre charité éclatent aux yeux des catholiques, et même aux yeux de nos frères égarés; il faut que les uns et les autres soient également convaincus que le nom de Jésus-Christ est véritablement glorifié par vous. Car, retenez-le bien, ce n'est pas seulement pour enseigner et pour prêcher que vous êtes envoyés dans cette ville, mais pour y porter la croix et vous dépenser au service de tous. Notre Père Ignace demande avant tout de ses enfants un zèle brûlant pour le salut des âmes; que le vôtre s'embrase chaque

jour davantage; oubliez-vous vous-mêmes, et dans le champ où le Seigneur vous a mis n'ayez qu'une pensée, qu'un but : Ramener au bercail tant de pauvres égarés. Amen, amen.

Et maintenant, Canisius chargé d'années vous conjure de vouloir bien, dans vos prières et vos sacrifices, vous souvenir de celui qui travailla jadis à la fondation de votre collége, et en posa la première pierre au nom du Christ Jésus.

LETTRE X.

AUX PÈRES ET FRÈRES DU COLLÉGE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A MUNICH.

Il leur rappelle les origines de leur collége et les bienfaits des ducs de Bavière, et les presse d'y répondre dignement.

Chaque fois que l'année ramène le jour consacré par l'Eglise à célébrer la Présentation de la bienheureuse Vierge au temple, ma mémoire, Frères bien-aimés, se reporte tout naturellement vers vous et votre collége. C'est à pareil jour que par la miséricorde de Dieu, il eut un heureux commencement. J'étais là, je m'en souviens avec bonheur, et j'avais auprès de moi le P. Nicolas Lannoy, votre premier recteur, vieillard véné-

rable, dont la mémoire doit vous être chère à plus d'un titre. Dès sa fondation, votre collége eut de zélés protecteurs. J'aime à en citer les noms. C'étaient le glorieux Prince, alors régnant, le duc Albert, et son chancelier, Simon Thadée Eck, frère de Jean Eck le théologien. Ce sont ces deux derniers et surtout Sweiker, secrétaire intime de Guillaume IV, et grand ami de notre Compagnie, qui ont demandé à Rome les jésuites destinés à occuper plus tard le nouvel édifice, et ont en quelque sorte fait surgir les premiers fondements de cette maison.

Je rends grâce au Dieu souverain, et je vous invite à le remercier avec moi, de ce qu'il a inspiré à ce prince, Guillaume IV, tant de zèle pour son collége de Munich : les dépenses qu'il a faites et les faveurs dont il l'a comblé témoignent assez de ses sentiments. A deux reprises différentes, il a fait construire de nouvelles classes, nous donnant ainsi le moyen d'élever une nombreuse jeunesse dans les lettres et la piété. Par ses soins, les nôtres ont pu distribuer au peuple la parole de Dieu dans l'église de Saint-Augustin, y administrer les sacrements et accoutumer ainsi les habitants de Munich aux travaux de la Compagnie.

Oui, vous devez beaucoup au glorieux duc Guillaume IV, à lui qui reçut d'abord avec tant de bonté les trois théologiens de la Compagnie, que l'on fit venir pour la première fois de Rome à Ingolstadt. Mais vous devez plus à son fils, le prince Albert, le généreux fondateur des deux colléges d'Ingolstadt et de Munich ; et plus encore au fils de ce même prince Albert, l'héritier de la piété et de la libéralité de son père, Guillaume V, notre plus déclaré protecteur. Tel a été son empressement à nous favoriser et à promouvoir le succès de nos affaires, que bien des personnes ont paru s'étonner et même s'offenser de tant de bienveillance. Elles ne comprenaient pas sans doute la nature de la charité chrétienne et toute la force qu'elle communique à un excellent prince; elles ignoraient ce que peut le zèle de la maison de Dieu, dans le cœur de ceux qui marchent résolûment sur les traces des Constantin, des Théodose, des Charlemagne, des Henri et de tant d'autres héros. Mais laissons ces réflexions, où il entre peut-être plus d'humeur que d'utilité.

C'est pour nous un devoir, mes bien chers Frères, de nous rappeler fréquemment les grandes intentions de ces catholiques princes, leur

zèle pour le bien de la religion et les bienfaits signalés qu'ils nous ont prodigués par amour de Dieu; un devoir aussi, de reconnaître Dieu, source de tout bien, et de le bénir dans leur illustre famille. Toutes nos prières, tous nos travaux doivent tendre généreusement à répondre de plus en plus à leurs pieux désirs. Surtout ne négligeons rien pour bien cultiver ce champ de la Bavière, et ne demeurons pas trop au-dessous des espérances qu'on a conçues de nous. Ces grands princes, dont nous avons éprouvé la bienveillance et les faveurs, ne méritent-ils pas que nous n'épargnions aucun effort, et que nous travaillions sans repos ni trêve à répandre et à faire croître la divine semence au sein de leurs provinces?

Un jour, avant la fondation du collége, — permettez-moi cette petite confidence qui vous donnera lieu de remercier le ciel avec moi, — j'étais humblement prosterné dans la prière, quand le Seigneur me remplit d'une consolation extraordinaire; il eut la bonté de me promettre que votre maison s'élèverait bientôt et produirait de grands fruits de salut. L'événement n'a point trompé cette promesse. Nous en avons pour garant le témoignage du prince Albert lui-même; il a protesté de vive voix et par écrit que la Compagnie de Jésus

avait grandement contribué à relever et à propager la foi catholique en Bavière. Du reste, c'est un fait avéré et publiquement reconnu par tous les hommes de bonne foi, que depuis notre arrivée, la Bavière vit partout le culte divin refleurir ; la fréquentation des sacrements devenir plus assidue et plus fervente ; la religion nouvelle perdre son influence ; l'ancienne foi se ranimer peu à peu ; les œuvres de pénitence et de charité prendre un nouvel élan ; les fortes et saines études se raviver dans les écoles, et la jeunesse du pays y puiser en foule les vrais enseignements de la foi et de la piété chrétienne. A Dieu ne plaise que je rapporte ces détails pour contenter en vous ou en moi-même une ridicule vanité ! J'ai voulu uniquement payer à Dieu et à la vérité l'hommage qui leur est dû.

Béni soit l'auteur de tout bien qui permet à un vieillard, plus chargé d'années qu'aucun autre de ses frères, de voir et de goûter les fruits délicieux, que vos mains recueillent chaque année dans ce fertile jardin de Munich, et qui portent la vie au cœur d'un si grand nombre de fidèles. Puisse le Seigneur, le prince de tous les bienfaiteurs, confirmer en vous le bien commencé ! Puisse-t-il enraciner au fond de vos âmes le véritable esprit de

la Compagnie, en sorte que, oubliant tout intérêt propre, vous vous dépensiez sans réserve au salut et à la perfection de tous les peuples de la Bavière, surtout du clergé et du peuple de Munich. Plus vous avez à vous louer de la bonté et de la munificence de vos princes, plus vous devez leur témoigner de gratitude, en mettant à la tête de vos obligations celle de confirmer dans la foi et la vertu les peuples soumis à leur sceptre, et d'étendre toujours l'empire de Dieu par l'infatigable ardeur de votre dévoûment. Vous connaissez l'admirable loi de la charité ; vous l'avez apprise de Jésus-Christ, et saint Paul vous l'a inculquée bien des fois. Mettez-la en pratique, et dans Munich et dans toute la Bavière; et sous la bénédiction de Dieu, gagnez le plus d'âmes possible, ramenez au bercail tant de brebis errantes.

Je n'ai rien à vous dire de ma personne, je vous prie seulement et vous demande avec instance de garder, aussi longtemps que durera votre collége et l'église de Saint-Michel, le souvenir de votre vieux Père Canisius, qui en fut le premier ouvrier ou, si vous aimez mieux, l'architecte. Dans vos prières et saints sacrifices, recommandez-le au Seigneur. A lui seul honneur et gloire pour l'éternité!

LETTRE XI.

A SON NEVEU JACQUES CANISIUS, ÉTUDIANT A FULDE.

Il l'exhorte à demeurer toujours ferme dans la foi catholique et à se mettre en état de la défendre un jour.

Mon cher neveu, prie souvent et du fond du cœur le Dieu très-haut, de te conserver toujours, à toi et à tes amis, le flambeau de la foi catholique. Sois bien persuadé qu'il n'y a pas de crime plus grand que d'altérer la pureté de l'ancienne religion, la seule véritable, et de s'écarter, ne serait-ce que d'un iota, de l'enseignement de la sainte Eglise notre mère. Continue, cher neveu, à te distinguer par ta piété dans la Congrégation de la sainte Vierge, et par ton application à l'étude dans ta classe de troisième; offre à tes camarades des exemples chaque jour plus éclatants de modestie, de bonne conduite, de diligence. Ce n'est pas en vain que tu t'appelles Jacques comme mon père; il faut que tu prennes à cœur de marcher sur ses traces; et tu sais par combien de rares et excellentes vertus il signala sa carrière. Au surplus, mon enfant, laisse-moi de côté les

vains oripeaux du siècle, et applique-toi sérieusement à des choses dignes de ton nom et de ton talent, pour montrer ton inébranlable attachement à la religion catholique, qui seule fait le bonheur de l'homme. Veille à bien employer ce temps de la jeunesse si propre à l'étude, si propre à la vertu, et n'oublie pas le mot du Prophète : Il est bien bon pour l'homme de porter le joug dès la jeunesse. Apporte grande attention à l'emploi du temps, et tâche de faire dans toutes les belles connaissances de rapides progrès ; c'est ce qu'exigent de toi les circonstances même où tu étudies, et c'est ce qu'attendent tes parents, tes amis et tes maîtres

Je désire que tu m'écrives plus souvent et que tu me fasses parvenir le bulletin de tes études. Salue bien cordialement tes professeurs de ma part.

Adieu, mon cher Jacques, je t'embrasse en Notre-Seigneur. Demande assidûment à Dieu qu'il veuille bien donner à tes études un heureux succès et pour ton propre honneur et pour le bien des autres.

Fribourg, 2 janvier 1597.

LETTRE XII.

AU PÈRE GRÉGOIRE ROSEFF, A AUGSBOURG.

Lettre d'amitié et d'encouragement. — Nos bienfaiteurs d'Augsbourg.

Cette feuille grossière où j'écris est bien d'accord avec la main tremblante qui l'emploie : que votre charité me pardonne tant de maladresse et d'incivilité. Vos travaux du carême sont heureusement terminés, j'espère, et vous avez noblement conquis le droit, toujours précieux, de prendre un peu de repos à Pâques. Je souhaite que vous jouissiez d'une santé parfaite ; pour moi je sens depuis quelque temps que mes pieds me refusent leur service. C'est au point qu'il m'est quelquefois très-difficile de célébrer la sainte messe. J'ai lieu de craindre que la même infirmité n'ait aussi atteint mon frère, le Recteur d'Ingolstadt. Béni soit Dieu, source de tous les biens, qui n'envoie tant de maux aux vieillards, l'apathie, le dégoût, la perte de la mémoire, le chagrin, que pour leur rappeler combien est fragile cette demeure terrestre, et tourner leurs regards vers une vie meilleure. Aidez-moi, mon

père, à lui rendre de dignes actions de grâces; notre sort est entre ses mains.

Et c'est à sa providence spéciale que nous devons aussi, depuis tant d'années, la prospérité d'Augsbourg. Nous y avons rencontré les protecteurs les plus dévoués, les Truchsess, les Fugger, les Rellinger, les Welser, et d'autres encore, dont la généreuse amitié nous a comblés de bienfaits. Voilà de beaux exemples et bien propres à nous inspirer un entier dévoûment au service de cette grande cité : et n'est-ce pas pour lui venir en aide que nous avons reçu des secours si puissants? Votre maison est commode ; des disciples animés des meilleures dispositions se pressent avec joie autour de vos chaires; le nombre des bons chrétiens se multiplie ; le véritable esprit de l'Eglise est en progrès, et le nom de Dieu en bénédiction. Reconnaissons l'infinie bonté du Seigneur. Sous son égide, il nous est donné de vivre heureux au milieu même des hérétiques, d'instruire les enfants et les vieillards, d'administrer les sacrements, de publier des livres utiles et qui de cet universel marché de l'Allemagne peuvent se répandre au loin; de rappeler le clergé et le peuple aux saintes lois du devoir; enfin de rapprocher de Dieu chaque jour davantage cette

illustre cité d'Augsbourg. Offrez mes vœux à tous les Pères et Frères de votre collége, je garde de chacun le plus doux souvenir ; offrez-les aussi à vos bienfaiteurs et amis. Pour vous, prenez bien soin de votre santé, et ne donnez dans votre cœur aucune place à la tristesse et à la pusillanimité. Souvenez-vous quelquefois de moi dans vos prières.

Fribourg, 20 avril 1597.

LETTRE XIII.

AUX PÈRES ET FRÈRES DU COLLÉGE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A INSPRUCK.

Il leur rappelle l'histoire de la fondation de leur collége, et les exhorte à se montrer dignes de leur vocation.

Au début de cette lettre qui sera sans doute la dernière, je placerai, mes Frères bien-aimés, ce mot du Prophète : « Ce n'est pas à nous ; c'est à votre nom qu'il faut donner la gloire ; » car ce nom est une forteresse inexpugnable. Et maintenant, je vous rappellerai la grâce singulière que le Seigneur vous a faite, quand, par les soins pieux de l'empereur Ferdinand, nous avons vu, outre les colléges de Vienne et de Prague, celui d'Inspruck, où vous vivez, fondé aussi, construit,

et doté avec magnificence. Malgré mon indignité j'ai pris quelque part au bon succès de cette affaire, lorsque j'étais le prédicateur de Sa Majesté. J'ai eu pour aide le P. Nicolas Lannoy. Nous fûmes envoyés ensemble à Inspruck pour y choisir un emplacement convenable. Nos plans trouvèrent le meilleur accueil auprès des nobles princesses, filles de l'Empereur, qui donnaient en ce moment à la cour les plus beaux exemples de piété, de modestie et de toutes les vertus. Elles s'adressèrent à l'Empereur et à l'archiduc Ferdinand, leur frère, les priant avec instance de soutenir les commencements de cette maison. Qu'elles vivent donc à jamais dans le Seigneur ces glorieuses sœurs, Marguerite, Hélène et Madeleine, illustres princesses consacrées à Dieu par le vœu de virginité, et devenues l'ornement de notre âge! Leur munificence a comblé de biens le collége de Hall et le vôtre. C'est pourquoi je fais appel à votre charité et je vous conjure de prier beaucoup pour cette royale maison d'Autriche, qui vous a bâti une demeure à grands frais, l'a embellie d'un jardin délicieux, et n'a rien omis de ce qui pouvait assurer à nos deux colléges et à nos deux églises du Tyrol l'éclat et la prospérité.

Cultivez donc, comme vous avez commencé à le faire, cette belle vigne du Tyrol; continuez vos travaux sous la bénédiction du Seigneur. N'oubliez pas non plus les devoirs de la reconnaissance envers les autres bienfaiteurs et amis, que le ciel nous a ménagés en grand nombre. Une noble carrière s'ouvre devant vous; allez, gagnez tout le monde à Jésus-Christ, les puissants et les faibles, les grands et les petits, les hommes et les femmes; affermissez en eux les fondements de la piété et de toutes les vertus. Quelle belle et riche moisson vous prépare le Tyrol! Aimez-la; prodiguez-lui vos soins; par la parole et surtout par l'exemple, entraînez les âmes à une plus haute perfection : voilà ce que demandent, ce qu'exigent de vous et la volonté du Seigneur Jésus, le maître de la moisson, et la fin de notre Compagnie, et la juste et pieuse attente de nos amis.

Pour moi, vétéran hors de combat, ouvrier désormais inutile, je réclame de votre charité, ô mes Frères chéris, une faveur précieuse : c'est de mêler souvent à vos prières et saints sacrifices le souvenir de votre pauvre Pierre Canisius. Non, vous ne voudrez point, ni durant sa vie ni après sa mort, laisser périr la mémoire de celui qui fut

votre premier père. Adieu en Jésus-Christ, Pères et Frères bien aimés! Ayez toujours devant les yeux la fin de votre vocation, si bien que pauvres de cœur, simples dans l'obéissance, pleins de la ferveur de l'esprit et brûlants du zèle des âmes, vous puissiez engendrer à Jésus-Christ un grand nombre d'enfants et les faire croître dans son amour!

LETTRE XIV.

A CLAUDE AQUAVIVA, GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Il prend congé de lui et lui demande pardon.

Que la paix du Christ Jésus demeure éternellement avec nous.

Mon très-révérend Père,

Parmi les consolations de mon extrême vieillesse, la plus grande assurément est de me sentir dans une parfaite communion de sentiments et de vues avec les supérieurs que Dieu m'a donnés pour le représenter sur la terre. Voilà bien longtemps, c'était en 1549, que j'ai fait à Rome ma profession entre les mains de notre Père Ignace,

le sainte mémoire. Aujourd'hui, parvenu à l'âge de soixante-quinze ans, et pour ainsi dire incapable de toute bonne œuvre, je veux par cette lettre resserrer et fortifier les doux liens d'entière dépendance, qui doivent m'unir à Votre Paternité, en sa qualité de supérieur général de la Compagnie.

Et d'abord prosterné devant vous en esprit et en vérité, je demande bien humblement pardon de toutes les fautes publiques ou secrètes, que j'ai commises contre le Dieu très-grand et très-bon et contre le vicaire de Notre-Seigneur en terre, dans l'accomplissement des devoirs de notre sublime vocation. Hélas! ces offenses sont graves et nombreuses. Les charges qui m'ont été confiées, il y a bien des années, je les ai mal remplies; particulièrement dans mes fonctions de provincial, de prédicateur et d'écrivain, j'ai beaucoup de reproches à me faire.

Je me reconnais encore coupable d'avoir vécu jusqu'à ce jour dans les colléges [1], comme ceux qui n'ont pas fait profession, et d'avoir accepté, de l'indulgence des supérieurs, bien des adoucissements peu en rapport avec la pauvreté

[1] Les colléges de la Compagnie peuvent, d'après son Institut, avoir des revenus, tandis que les maisons professes doivent absolument vivre d'aumônes.

religieuse. Enfin, exempté des ministères propres de notre Compagnie, j'ai commencé à prendre mes repas dans ma chambre et à dire la messe dans la chapelle domestique; je ne rends plus aucun service ni aux nôtres ni aux étrangers.

Me voilà donc devenu paresseux, oisif, inutile, semblable à l'arbre stérile qui va tomber; je suis indigne du pain que je mange et des soins que la charité fraternelle prodigue à un ingrat. Ces égards accordés à un infirme et à un vieillard, qui a déjà un pied dans la tombe, ont pour but, je le sais, de m'alléger le triste poids des années. Une chose m'afflige cependant, ô Père vénéré, et m'engage à implorer votre pardon, c'est de voir que je profite si peu de tant de prévenances, pour glorifier Dieu, travailler à mon salut, et réveiller en moi tous les sentiments de la reconnaissance. Surtout, je devrais m'en servir pour mieux me disposer au grand voyage; pour m'exciter à une méditation plus assidue des fins dernières, moi qui suis déjà mort au monde; pour me mettre en état, comme le serviteur vigilant et fidèle, de répondre à l'appel du Seigneur.

Je vous supplie donc avec instance de vouloir bien, dans votre immense charité, recommander quelquefois à l'autel du Dieu vivant ce cep inutile,

ce fils indigne, et lui faire part, quoiqu'il ne le mérite pas, de toutes les grâces et faveurs spirituelles, que Votre Paternité a reçues du Saint Siége pour la consolation de ses inférieurs. Enfin, daignez m'imposer quelque pénitence pour toutes mes misères, afin que je reçoive avec plus d'abondance votre bénédiction paternelle ; je vous prie de me l'envoyer par tel intermédiaire qu'il vous plaira.

De Votre Paternité l'inutile enfant,

Pierre Canisius.

Fribourg, 1er août 1596.

Voici la réponse du Père Aquaviva :

J'ai lu avec beaucoup de joie et de consolation la lettre de Votre Révérence, en voyant quels beaux sentiments elle exprime, et avec quelle sollicitude elle attend la venue du Seigneur et la vie qui ne finira point. Béni soit Dieu qui vous inspire et vous donne la force de rester toujours égal à vous-même, et d'encourager jusque dans vos dernières années, par l'exemple de toutes les vertus, surtout de la patience et de l'humilité, ceux qu'édifièrent autrefois vos saintes fatigues. Je m'en réjouis malgré l'absence, et je suis char-

mé d'apprendre qu'on a pour vous tous les égards, qui vous sont dûs et que commande la charité. Je désire même que Votre Révérence les accepte et en use librement, dans la pensée qu'en cela elle me fera vraiment plaisir. Au surplus, je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous faire la grâce d'achever le cours de cette vie mortelle, selon sa volonté, en couronnant par un nouvel accroissement de mérites vos labeurs passés. Je recommande instamment à vos prières et à vos sacrifices ma personne et toute la Compagnie.

Rome, le 1er octobre 1596.

CONCLUSION

On raconte[1] que Luther, avec la religieuse infidèle dont il avait osé faire sa femme, se promenait un soir au milieu des fleurs, dans le petit jardin de leur habitation, à Eisleben. Les étoiles scintillaient d'un éclat extraordinaire, le ciel semblait en feu.... « Vois donc comme ces points lumineux jettent une vive flamme, dit Catherine à Luther. Luther leva les yeux : Oh! la vive lumière, dit-il; elle ne brille pas pour nous. — Et pourquoi? est-ce que nous serions dépossédés du royaume des cieux? — Peut-être, en punition d'avoir quitté notre couvent. — Mais alors, il faudrait y retourner? — C'est trop tard;

[1] Audin, *Hist. de Luther*, t. III, chap. VII.

le char est trop embourbé.... » Et au bout de quelques jours, plus enivré que jamais de sa haine contre la papauté, il rendait le dernier soupir, après avoir plusieurs fois répété en furieux ce cri suprême de son espérance ou plutôt de son profond désespoir : O pape, vivant j'étais ton fléau ; mort, je serai ta mort : *Pestis eram vivus ; moriens tua mors ero, papa !* Ainsi mourut à Eisleben, en 1546, le grand réformateur protestant.

Cinquante-un ans après, à Fribourg en Suisse, dans une pauvre cellule de religieux, un vénérable vieillard gisait étendu sur sa couche funèbre. La joie, la paix de Dieu rayonnaient sur son front et illuminaient son regard. Comme autrefois le grand saint Martin, il voulait que son visage demeurât constamment tourné vers le ciel ; car, bien loin d'éprouver quelque trouble à la vue de l'azur étoilé, il sentait que son âme allait prendre son essor pour y monter. Quand on approchait et qu'on prêtait l'oreille, on entendait de ses lèvres mourantes s'échapper un doux murmure, qui disait et redisait sans cesse : Ah ! je désire que mon corps tombe en dissolution ; je veux être avec Jésus : *Cupio dissolvi et esse cum Christo !* Puis, vinrent et les sacrées onctions des mourants, et le corps du Seigneur, ce

divin viatique du voyageur de l'éternité, et ces attendrissantes prières de l'agonie : son âme restait comme abîmée dans la prière, la contemplation et l'amour. Enfin, il sembla se réveiller d'un léger sommeil, et arrêtant ses yeux sur une image de la Vierge Marie, notre mère, dont il avait si bien défendu la gloire : « La voyez-vous, s'écria-t-il, la voyez-vous? » On n'en douta pas, c'était Marie elle-même qui venait recueillir cette âme entre ses bras; et lui, au milieu des prières et des larmes de ses frères, s'endormait paisiblement dans le baiser du crucifix. Ainsi mourut, le 21 décembre 1597, le grand réformateur catholique.

Quel contraste entre ces deux morts comme entre ces deux vies! En vérité, il devrait, ce semble, suffire pour attacher inviolablement et ramener toutes les âmes droites à cette vieille Eglise romaine, dont Luther mourant avait, comme tant d'autres, prophétisé l'imminente ruine, et qui donne chaque jour de nouveaux signes d'immortelle vitalité. Ah! ce qui allait mourir, ou du moins se résoudre en poussière, poussière de sectes et de symboles, c'était l'ouvrage même de Luther, édifice incohérent sans base, sans ciment, sans unité.

Quant à l'œuvre de Canisius, elle ne devait pas périr avec lui. La piété chrétienne et les sacrements remis en honneur, les mœurs publiques réformées dans une foule de cités ; la discipline religieuse restaurée dans beaucoup de monastères, le clergé rappelé aux devoirs de son saint état ; l'avenir assuré par une meilleure éducation de la jeunesse ; des provinces entières arrachées à l'hérésie, particulièrement l'Autriche, la Bohême, la Bavière, la Westphalie et le canton de Fribourg ; le protestantisme comprimé partout dans son essor, et la catholicisme reprenant aux yeux des peuples ce prestige du savoir, de la vertu et de l'influence, que le malheur des temps avait si fatalement amoindri : voilà les fruits durables de son glorieux apostolat !

C'est la grande Réforme catholique, promulguée par le saint Concile de Trente. Grâce au concours providentiel d'une multitude d'hommes éminents par la doctrine, le caractère et la sainteté, cette Réforme, la seule vraiment digne de ce nom, embrassa bientôt dans son action l'Europe entière, provoqua une nouvelle expansion de vie chrétienne, et prépara ce dix-septième siècle, si grand encore, si beau, et même si profondément catholique, malgré ses misères. Sans

doute, le protestantisme ne rentra pas dans l'abîme : Dieu voulait montrer par un illustre exemple ce que devient une religion, qui ne s'appuie que sur la Bible et sur le sens privé; mais il faudrait mentir à l'évidence pour lui faire honneur du magnifique épanouissement de la civilisation à cette mémorable époque.

L'âge suivant vit l'esprit protestant, c'est-à-dire le libre examen, ralenti dans sa marche par d'héroïques résistances, prendre un rapide et nouvel essor, pour aboutir de degré en degré à l'impiété, à l'anarchie intellectuelle, au chaos social, au sanglant despotisme de la Terreur.

Mais de l'excès même du mal devait en sortir le remède. Le dix-neuvième siècle, à son aurore, salua une véritable résurrection catholique, qui, à travers mille péripéties et mille obstacles, semble devoir faire le tour du monde. Aujourd'hui tous ces pays du Nord, pour lesquels l'Eglise romaine, depuis Canisius, a tant prié, tant travaillé, tant souffert et même tant versé de sang, s'ébranlent d'un mouvement inconnu. L'Angleterre, grâce aux triomphes d'O'Connell et au courageux rétablissement de la sainte hiérarchie, a vu, depuis 1830, le nombre de ses enfants catholiques s'élever, assure-t-on, de deux cent

mille à plus de trois millions. La Hollande aussi est en voie de retour vers l'unité. L'Allemagne, en proie aux dernières conséquences de l'idéalisme hégélien, se débat dans le néant et commence à sentir le besoin d'une croyance ferme, qui sauve les principes, partout chancelants, de la religion et de la morale. Que signifie cette universelle agitation? Est-ce le prélude de quelque grand triomphe de la vérité?

O Bienheureux Pierre, votre apparition au sein des tempêtes présentes est un signe d'espérance. Commencez une seconde vie, un second apostolat. Soyez l'heureuse étoile qui ramène au port tant d'âmes égarées ou flottantes!

Nous terminerons par ce vœu, qui est celui-là même que l'Eglise met sur nos lèvres, dans l'oraison du nouveau Bienheureux : O Dieu, qui, pour la défense de la foi catholique, avez armé de force et doctrine le Bienheureux Pierre votre confesseur daignez nous accorder, par son intercession, que votre Eglise voie les erreurs se dissiper, en sorte qu'il n'y ait plus qu'uu bercail et qu'un Pasteur par Jésus-Christ Notre-Seigneur!

APPENDICE

I

LETTRE

DU P. SÉBASTIEN BERETARIO AU P. MATHIEU RADER,

PREMIER BIOGRAPHE DU BIENHEUREUX.

N. B. Cette lettre, écrite de Rome par un homme qui avait vu de ses yeux les faits qu'il rapporte, nous semble renfermer de curieux détails, propres à compléter la physionomie du Bienheureux, comme aussi à faire connaître l'aspect religieux de la ville éternelle en 1572.

A la mort de François de Borgia, les Pères se rendirent à Rome des différentes provinces et se réunirent en assemblée générale pour lui nommer un successeur. Leur choix tomba sur le P. Evrard Mercurian de Liége. Le P. Canisius n'était plus provincial; il n'assista point à cette congrégation; mais il fut chargé d'une mission non moins honorable, celle de garder la porte du lieu où la congrégation tenait ses séances, mission qui est ordinairement confiée à quelqu'un des hommes les plus éminents de la Compagnie.

Voici à quelle occasion Canisius était venu à Rome. Le saint pape Pie V, pour résister aux envahissements des Turcs qui menaçaient l'Italie, avait formé une alliance entre les États de l'Église, l'Espagne et la république de Venise; mais cette alliance fut rompue, après la brillante victoire navale de Lépante, par la mort de Pie V.

Grégoire XIII, son successeur, reprit avec un zèle ardent ces idées de ligue offensive et défensive. Il y voyait un accroissement de puissance pour le nom catholique; il avait même conçu l'espérance de délivrer la Grèce de la domination des Turcs et de la ramener à l'ancienne foi de l'Église. Ces grands projets avortèrent, et il en conçut un si violent chagrin qu'il ne parlait plus d'autre chose dans toutes ses conversations; le malheur des Grecs surtout l'affligeait sensiblement.

Le cardinal d'Augsbourg, Othon Truchsess, était encore à Rome où le retenaient de graves affaires; il voulut arracher le Souverain Pontife à sa tristesse : « L'Allemagne qui nous touche, lui disait-il, doit-elle donc nous être moins chère que la Grèce séparée de nous par une grande distance? Voyez, Saint Père : les blessures de celle-là sont fraîches encore, et celles de la Grèce sont depuis longtemps invétérées! » Grégoire XIII prêta volontiers l'oreille à ces paroles; et n'espérant plus rien de l'Orient, il tourna toutes ses pensées du côté de l'Allemagne. Il cherchait les moyens de remédier aux maux de ce pays : « Personne au monde, ajoutait le cardinal, ne remplira mieux vos vues que le P. Pierre Canisius. C'est un homme également recommandable

par sa science, sa vertu et son esprit de foi. Il est connu dans toute l'Allemagne, qu'il a parcourue presque en entier; il a été en rapport avec une foule de princes, et s'est rendu compte par lui-même des maux qui désolent chaque province; nul mieux que lui ne connaît les remèdes propres à les guérir. »

Appelé à Rome, le Père Canisius fit comprendre qu'avant tout, il fallait imprimer une nouvelle vie au collége Germanique, fondé dès l'origine de la Compagnie, mais tombé depuis dans un tel état de décadence, que le nombre des écoliers n'excédait plus une douzaine. Il fallait multiplier dans toute l'Allemagne des établissements semblables, où les jeunes gens seraient formés dans la discipline et la foi de l'Église catholique aussi bien que dans les lettres. On leur confierait ensuite l'administration des paroisses, la prédication, tous les ministères.

L'Allemagne, ajouta-t-il, manque surtout de prêtres instruits, capables de prendre en main le gouvernement des Églises et la direction des âmes, d'enseigner au peuple la véritable doctrine, de s'opposer par la science et la vérité évangélique à l'audace et aux déclamations des novateurs. Le Souverain Pontife adopta sans réserve des conseils dictés par la sagesse. En conséquence, il donna au collége Germanique le développement et l'éclat que nous lui voyons aujourd'hui; il en fonda plusieurs autres dans différentes villes d'Allemagne, et leur assigna des revenus annuels qui en ont assuré la prospérité. Là sont formés à la science et à la piété, grand nombre de prêtres Allemands qui plus tard

combattent vaillamment l'hérésie, partout où ils sont envoyés.

Le conseil de Canisius ne profita pas seulement à l'Allemagne, mais aussi à d'autres regions en proie à des misères peut-être plus grandes encore. En effet, vers la même époque, sur le modèle du collége Germanique et sous l'inspiration de Canisius, le zèle vraiment admirable du Pontife établit à Rome différents autres colléges. Le premier fut celui des Anglais, qui par le nombre, le dévoûment et la science rivalise avec celui des Allemands. Le second fut le collége des Néophytes, destiné à recevoir les enfants juifs ou musulmans admis au saint baptême; on les élève dans la connaissance et la pratique de la morale chrétienne; et en même temps, sans parler du latin qu'on leur enseigne, on les instruit à fond de la langue hébraïque; par là, ils rendent de grands services à l'Église romaine, qui pour l'intelligence des textes difficiles, n'est plus réduite à consulter des interprètes hérétiques ou païens.

Le troisième collége est celui des Maronites, fondé peu de temps après, en faveur du seul peuple de l'Orient, qui soit resté ferme dans la foi, au milieu de la défection universelle, et qui maintenant encore professe une vénération incroyable pour le Pontife romain et pour le nom même de Pape.

Le quatrième est celui des Grecs. Puis viennent différents colléges érigés hors de Rome dans les provinces étrangères : à Dillingen, à Vienne, à Reims, et jusqu'au milieu du Japon et des pays infidèles. Ainsi le zélé Pontife créait partout des établissements pour la jeu-

nesse, dans l'espérance d'amener par là toute la terre aux pieds de Jésus-Christ; mais à Canisius remonte la source de tant de belles institutions.

Un jour on apprit qu'il venait de s'enfuir brusquement de Rome; c'est que le bruit avait couru, j'ignore si c'est avec fondement, que le Souverain Pontife, cédant à la demande du cardinal Truchsess, pensait à le revêtir de la pourpre. Mais le cardinal étant mort peu de temps après, ce projet n'eut pas de suite.

Pendant son séjour à Rome, Canisius se fit surtout admirer par son zèle à étendre la gloire de Dieu, et dans chacun de ses voyages, la Ville Éternelle put remarquer sa tendre sollicitude pour le peu d'élèves qui restaient encore au collége Germanique et qu'il aimait comme lui-même. Il étendait les soins de son infatigable charité aux personnes nobles et aux autres jeunes gens de cette nation. Il allait les voir ou les faisait venir chez lui, et les exhortait à la piété et à la constance dans la foi. Il les engageait aussi à faire provision d'une science solide, puisqu'ils étaient au centre même de la pure doctrine, et à se mettre en état de confondre les mensonges des hérétiques.

Enfin, dans le but de provoquer l'émulation des fidèles en d'autres pays, il se mit à recueillir avec soin les exemples illustres de vertu que lui offrait la ville sainte. Il fréquentait non-seulement les grandes basiliques consacrées par le souvenir et les reliques des saints, mais les oratoires et ces touchantes réunions, où l'on voit des hommes d'une éminente vertu accourir en foule pour se livrer ensemble aux pratiques de la piété chré-

tienne ou mettre leur charité au service des pauvres, à l'édification générale.

Il visitait tous les hôpitaux : ceux qui étaient fondés depuis longtemps et qui possédaient de riches revenus, comme ceux qui, de date plus récente, ne subsistaient que grâce aux libéralités des gens de bien; il était heureux de constater par lui-même le bien que produisaient les uns et les autres. Il admirait surtout l'hôpital de la Sainte-Trinité, qui, sans autre ressource que les aumônes journalières, n'a pas de peine à entretenir plusieurs milliers de pèlerins. A certaines heures, il y voyait avec ravissement des hommes et des femmes de la première noblesse se mettre à la disposition de ces pèlerins dans les salles attribuées à chaque sexe, leur laver les pieds, les servir à table, leur adresser de pieuses instructions, leur apprendre à visiter avec dévotion les églises de Rome, en un mot remplir auprès d'eux tous les devoirs de la charité chrétienne que les auteurs ont énumérés dans leurs livres. Ce sont là des pratiques qui se renouvellent tous les ans pendant la semaine sainte et les fêtes de Pâques; mais que n'eût pas vu le Père Canisius, que n'eût-il pas éprouvé pendant le jubilé?

Il voulut aussi connaître ces associations qui fournissent des secours aux familles honnêtes mais pauvres, et que la honte empêche de mendier, ou qui assignent une dot convenable à tant de jeunes filles, leur donnant ainsi le moyen de s'établir convenablement. Enfin il était à la recherche de toutes ces congrégations si nombreuses, où des hommes religieux s'encouragent ensemble à

fréquenter les sacrements et se soutiennent mutuellement dans la pratique de la vie chrétienne.

Mais ses plus vives sympathies étaient pour cette vénérable Congrégation qui brille entre toutes les autres et compte parmi ses membres tant de saints prêtres et de pieux fidèles, je veux parler de la Congrégation de l'Oratoire. Il forma les liens les plus intimes avec le B. Philippe de Néri qui vivait encore et avec ses principaux disciples, François Marie Tauruṣi, César Baronius, cet autre flambeau de l'antiquité ecclésiastique, et Jean François Boldrini. Les deux premiers illustrèrent longtemps l'Église par leurs vertus et la sainteté de leur vie, et furent décorés de la pourpre; ils jouissent maintenant auprès de Dieu de l'éternelle récompense. Le troisième est archevêque d'Avignon et il travaille pour le bien de son Église avec une vertu digne d'une si haute charge. Canisius était reçu comme un saint par ces hommes éminents, et sa réputation lui attirait les plus grandes marques d'honneur. Au reste sa présence exerçait un tel empire, son visage et tout son extérieur respiraient tant de modestie à la fois et de dignité, que, sans le connaître, on éprouvait pour lui des sentiments de bienveillance et de respect; toutes ses paroles respiraient la sainteté.

Outre ces réunions qu'il fréquentait avec beaucoup d'assiduité, il aimait encore à étudier de près la vie d'un grand nombre de hauts personnages ecclésiastiques ou séculiers; et il notait avec soin leurs abondantes aumônes, leurs belles actions et tous leurs exemples de vertu. Puis il rapportait ce précieux fruit de ses

observations à son petit troupeau du collége Germanique et aux autres jeunes étudiants d'Allemagne. Il leur inspirait le désir d'être eux-mêmes les témoins de semblables exemples, afin que, de retour dans leur patrie, ils fussent en état de rendre un hommage irrécusable à la charité et à la piété de l'Église romaine, et de fermer la bouche aux incessantes calomnies des hérétiques. « Des Allemands, leur disait-il, après être demeurés longtemps à Rome, après avoir eu sous les yeux le spectacle de tant de vertus et de nobles actions, ont été assez coupables pour prêter encore l'oreille aux odieuses et ridicules déclamations qu'on débite en Allemagne contre Rome, et pour irriter eux-mêmes les cruelles blessures infligées à l'honneur de l'Église par l'impiété des novateurs : comme s'il fallait s'étonner de voir, au sein d'une si grande ville, le rendez-vous de toutes les nations du monde, dans une terre d'ailleurs si féconde et couverte de si riches moissons, germer et croître quelques herbes pernicieuses, quelques semences de vice ! » Aussi dans son zèle ardent pour la gloire de Dieu déplorait-il l'injustice des hommes, qui se plaisent à grossir les fautes inévitables dans toute agglomération nombreuse, à les ériger en véritables institutions, et à faire retomber sur toute une cité les manquements d'un petit nombre, tandis qu'ils n'ont pas un mot de louange pour tant d'admirables vertus. C'est ainsi qu'en ouvrier vraiment industrieux, il ne cessait de penser aux moyens d'avancer la cause de Dieu et d'affermir la foi catholique. Pour nous, apprenons du récit de ses œuvres à suivre son exemple.

II

NOTE

SUR LA PREMIÈRE INSTITUTION

DES CONGRÉGATIONS DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

ET LA PART QU'Y A PRISE LE B. CANISIUS

. B. Cette note nous a été communiquée par le P. Helffer, jésuite fribourgeois.

Canisius est né à Nimègue (Hollande) à une époque 1521) où l'Empire embrassait les pays flamands, l'Au-riche, l'Espagne et une partie de l'Italie avec l'Alle-iagne. Il fut le premier Allemand jésuite et le premier ıllemand Provincial. Liége, Louvain, Cologne étaient ncore englobés dans sa province, lorsqu'elle fut divi-ée en Haute Allemagne et Autriche : Il était dans sa ıuitième année de provincialat, de 1554 à 1563. Or 'est précisément en 1563 que le scolastique Léon, de ıiége, enseignant la cinquième à Rome, fit un essai de ongrégation en faveur de ses jeunes élèves. Il était, ar son origine et sa naissance, sous l'autorité du Père anisius.

Dès 1543, Canisius, novice, amenait à la Compagnie

des sujets de la Flandre, de Louvain en particulier. En 1545, prêtre et professeur à l'Université de Cologne, il commence ses réunions de piété parmi la jeunesse universitaire. Elles furent continuées par ses confrères et il les retrouva pleines de ferveur douze ans après, lorsqu'il visita Cologne, en qualité de Provincial. Plus de 200 jeunes gens, en dehors de notre collége, avaient leurs fêtes et leurs communions générales à différentes époques de l'année. C'était en 1557.

En 1548, il établissait une deuxième Congrégation pour la jeunesse à Messine; elle eut un succès prodigieux, et occasionna la fondation d'un noviciat. Saint Ignace le reprit à la Sicile au bout d'un an et le renvoya profès en Allemagne. En 1549, Canisius établissait sa troisième Congrégation à Ingolstadt parmi les étudiants, et en 1550 celle des enfants pour amener le peuple par l'exemple à reprendre les habitudes de la piété chrétienne. En 1553, il inaugure celle de Vienne, dont fut membre Stanislas Kostka. Provincial en 1556, il emploie les mêmes industries au collége qu'il fonde à Prague.

A Vienne il avait établi le premier pensionnat en 1553, et à Augsbourg le premier externat en 1559. Mais dès 1549, d'accord avec saint Ignace, il s'occupait de fournir un choix de sujets au collége Germanique à Rome. Il est au moins très-probable que le père Léon était un de ces élus; il est certain que ce jeune régent connaissait la marche et les succès du Père Canisius dans ses industries auprès des jeunes gens. Déjà, en effet, les nombreux colléges que Canisius avait formés,

dans toute l'étendue de l'Allemagne et au delà, étaient tous pourvus des mêmes moyens de piété. Le saint n'attendait même pas que les colléges fussent formés pour procéder à l'établissement de ses Congrégations. A Fribourg, il commence dès son arrivée, en 1580. Dès 1581, sa Congrégation se dédouble en faveur des Dames de Fribourg, et lui donne les plus grandes consolations, avant que le collége pût être inauguré. Les autres Congrégations de l'Allemagne et de la Suisse demandaient à l'envi d'entrer dans une union plus intime avec celle de Fribourg, et le Bienheureux, usant du grand crédit dont il jouissait auprès des papes, leur obtenait des faveurs spirituelles.

En 1583, Grégoire XIII confirmait canoniquement les statuts et grâces qui distinguaient la Congrégation de Fribourg. Ce sont encore les mêmes aujourd'hui. L'année suivante, le même Pape fit le même honneur à celle qu'avait commencée le Père Léon, vingt et un ans plus tôt, l'élevant au degré de *prima primaria* sans préjudice de celle de Fribourg, qui, 24 ans plus tard, en 1608, fut encore solennellement confirmée par Paul V.

Au reste, sa légende au Bréviaire contient ces paroles : *cunctis fere Germaniæ regionibus peragratis, omne hominum genus saluberrimis institutis publice et privatim excoluit :* ce qui ne s'applique ni à ses prédications, ni à ses courses, ni à ses catéchismes, ni à ses disputes, ni à ses écrits, mais uniquement à ses œuvres fondées. Or, qui connaît les Congrégations, les trouve exprimées ici dans leur étendue, leur but, leur forme et leur moyens.

Donc, 1° le P. Canisius a réuni des Congrégations pour hommes, femmes et enfants.

2° Il leur a donné des statuts, et obtenu des faveurs spirituelles.

3° Il les a commencées dès 1545, tandis que le P. Léon ne s'est mis à l'œuvre qu'en 1563.

4° Il les a introduites avec un fruit merveilleux en Italie en 1548.

5° Elles étaient déjà répandues en Allemagne avant la mort de saint Ignace ; l'internat de Vienne lui était particulièrement connu, et le collége Germanique se soutenait principalement par l'entente entre les deux saints; la légende même du Bienheureux en fait foi.

Enfin le Père Léon, dont on ne sait guère autre chose que son heureux essai, était à peine né, quand le B. Pierre Canisius devenait l'instituteur des Congrégations.

III

BREF DE BÉATIFICATION

DU VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU

PIERRE CANISIUS

Prêtre profès de la Compagnie de Jésus.

PIE IX, PAPE,

POUR PERPÉTUELLE MÉMOIRE.

Le Christ Notre-Seigneur, ayant prédit que les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre son Église, a suscité, dans tous les siècles, des hommes vaillants, qui, armés du double glaive de la sainteté et de la doctrine, ont eu pour mission de réprimer l'audace, de repousser les assauts, et de résister aux violences des méchants, toutes les fois qu'ils ont essayé d'ébranler cette même Église, et de semer le trouble dans son sein.

Certes, on l'a vu souvent, mais surtout à l'époque funeste de Luther, lorsque cet homme impie, dominé par un orgueil satanique, s'éleva contre le Saint Siége, boulevard et forteresse du nom chrétien, arbora l'étendard de la révolte, et se mit à répandre d'innombrables erreurs pour corrompre l'intégrité de la foi, et causer ainsi la perte des âmes. Ce ne fut point sans une disposition

particulière de la Providence, que l'année même où Ignace de Loyola, père et fondateur de la Compagnie de Jésus, tombait atteint d'une grave, mais heureuse blessure, en défendant le château de Pampelune, et que, déposant, peu après, les armes de la milice séculière, il résolut de combattre désormais les seuls combats du Seigneur, qu'en cette même année, disons-nous, naquit le vénérable serviteur de Dieu PIERRE CANISIUS, destiné à lutter avec force et courage, sous les auspices du même Ignace, contre des ennemis d'un genre nouveau. Canisius, né en 1521, d'une famille distinguée, à Nimègue, en Hollande, passa dans l'innocence les années du premier âge sous le toit paternel. Plus tard, il se rendit à Cologne pour y faire ses études; ayant achevé le cours des humanités, et reçu le grade de docteur en droit civil, il se transporta à Louvain pour s'initier au droit canonique. Quoique jeune, il était si enflammé de zèle pour défendre la foi, qu'on eût dit, à le voir prêcher contre les erreurs pernicieuses des hérétiques, qu'il faisait l'apprentissage des luttes glorieuses qui l'attendaient dans l'avenir.

Pour donner cours aux sentiments qui l'animaient, il résolut de s'enrôler dans la Compagnie de Jésus qui venait de s'établir; rien ne fut capable de l'arrêter dans la réalisation de son projet : ni la perspective d'une fortune opulente, ni les avantages d'une alliance choisie qu'on lui offrait. A peine eut-il reçu les ordres sacrés, que son cœur brûla du désir de défendre l'Église; aussi ne s'épargna-t-il aucune peine pour se mettre en état de voler de toutes manières à son secours.

Le clergé et le peuple de Cologne, jaloux de conserver intact le trésor inestimable de la foi orthodoxe, députèrent Canisius auprès de l'empereur Charles-Quint et de l'évêque de Liége, George d'Autriche, pour réclamer leur appui contre Hermann, archevêque de Cologne qui, s'étant laissé prendre à l'amorce des opinions nouvelles, et séduire par les fourberies hérétiques, avait fait venir à Cologne plusieurs novateurs, introduisant ainsi les loups ravissants dans la bergerie du Christ. Canisius remplit sa mission avec un plein succès; car, peu de temps après, Hermann, mercenaire, et non pasteur, fut frappé d'anathème, et déposé de son siége par le Souverain Pontife.

Pierre était à peine âgé de vingt-six ans, lorsque le cardinal Othon Truchsess, évêque d'Augsbourg, qui avait su apprécier le savoir et la vertu de l'homme de Dieu, l'envoya au concile de Trente, comme son théologien. Les Pères qui composaient cette mémorable assemblée furent frappés du talent avec lequel parlait Canisius; ils admiraient la maturité de jugement qu'il apportait dans les questions à expliquer, la promptitude de ses reparties, son éloquence grave et soutenue. Appelé à Rome par saint Ignace, il reçut l'ordre d'aller enseigner les belles-lettres au collége de Messine en Sicile. Il s'acquitta de cette mission, hérissée de très-grandes difficultés, avec un rare mérite, et au grand avantage de la jeunesse confiée à sa sollicitude. Une année s'était à peine écoulée, que le vénérable Pierre, rendu à l'Allemagne, déploya sur ce vaste théâtre toutes les ressources de son zèle aussi saint qu'éclairé.

En arrivant à Ingolstadt, et, plus tard, à Augsbourg, il dut constater avec douleur les nombreuses et profondes blessures que les hérétiques avaient faites à l'Église : le peuple était dépravé ; les mœurs du clergé étaient relâchées ; les temples abandonnés; les sacrements méprisés ; la plupart des villes, dépourvues de pasteurs, étaient délaissées. Pour remédier à tous ces maux, Canisius se servit du ministère de la parole, mais il prêcha surtout par le bon exemple dont l'éloquence est toujours si persuasive. Vivement préoccupé de rétablir dans les colléges la marche des études solides, ce ne fut que par des efforts vigoureux et opiniâtres qu'il atteignit son but. Il fit venir des hommes d'une orthodoxie reconnue pour reprendre l'enseignement des saines doctrines, et de la théologie scolastique, si propre à l'exposition de la doctrine catholique, et que, pour cette raison, les protestants avaient souverainement en horreur. Ayant remarqué qu'on propageait le poison de l'hérésie au moyen de petits livres, il crut que le meilleur antidote à employer était de publier un abrégé de la doctrine chrétienne; il le composa avec tant d'exactitude, de clarté et de précision, qu'aucun ouvrage n'est plus propre à instruire les peuples dans la foi catholique. Aussi fut-il unanimement approuvé par les évêques et les théologiens, et répandu de tous côtés pour le bien des âmes.

On ne pourrait s'imaginer combien ce courageux athlète, que Dieu avait suscité pour servir de rempart à l'Église dans des temps très-difficiles, entreprit de longs et fréquents voyages, durant l'espace de cinquante ans;

combien il eut à essuyer de fatigues et à dévorer de peines.

Pour défendre l'épouse du Christ, il parcourut la Pologne, la Franconie, la Bavière, la Bohême, l'Allemagne presque tout entière. Il fut le sauveur d'une foule de villes et de provinces, en préservant les unes de la contagion, et purgeant les autres de la peste, parfois même invétérée, des erreurs nouvelles. Aux diètes de Ratisbonne, de Piotrkow et d'Augsbourg, il excita le courage des princes catholiques et des évêques, pour les amener à comprimer la fureur des sectaires, et étouffer la flamme funeste de l'hérésie qui devenait une conflagration générale. Au colloque de Worms, il en vint publiquement aux mains avec les chefs de l'hérésie; il écrasa les uns du poids de son érudition et de son éloquence, et réduisit les autres au silence, bien qu'ils fussent tous d'une audace effrénée. Il réfuta victorieusement les centuriateurs de Madgebourg dans un ouvrage plein de science et de laborieuses recherches.

Nommé premier provincial de l'Allemagne par saint Ignace, il créa une multitude de colléges pour favoriser l'instruction de la jeunesse, et se donna des peines infinies pour établir à Rome le collége Germanique, destiné à recevoir les jeunes Allemands, qui, sous l'égide des Souverains Pontifes, formés aux bonnes mœurs, et élevés dans la saine doctrine, devaient s'en retourner ensuite dans leur patrie, afin de combattre en bons soldats de Jésus-Christ les progrès envahissants de l'erreur. Les lieux qu'il ne pouvait visiter en personne

étaient également l'objet de ses meilleures attentions; il y envoyait des prêtres émules de sa charité, chargés de cultiver avec soin le champ du Seigneur.

Rappelé, pour la deuxième fois, par les légats du Saint Siége, au sein du concile de Trente, il y défendit la cause catholique avec un zèle et une science qui furent reconnus et admirés de tout le monde.

Les Souverains Pontifes, nos prédécesseurs, pleins de confiance dans le savoir et la sainteté de Canisius, le chargèrent souvent de missions très-importantes. Paul IV l'envoya en Pologne, pour y relever la religion sur le penchant de sa ruine ; Pie IV le députa vers les évêques et les princes de l'Allemagne, pour les déterminer à accepter et à promulguer les décrets du concile de Trente, et servir par là les intérêts de la foi orthodoxe et des bonnes mœurs; Grégoire XIII, enfin, eut recours au ministère de ce saint apôtre pour débrouiller plusieurs affaires ecclésiastiques très-compliquées; il s'en acquitta parfaitement, selon le gré du Pontife, mais non sans vaincre de nombreuses difficultés et affronter de grands dangers.

Du reste, ni les menaces, ni les injures, ni le péril même de la vie, ne purent jamais le détourner d'employer toutes ses forces morales et physiques à soutenir la religion violemment battue en brèche par les menées perfides des protestants.

Partagé entre mille soins divers, n'ayant jamais un moment de repos, bien moins encore de loisir, il consacrait à la prière une partie considérable de la nuit ; et il se livrait avec tant de bonheur à la contemplation des

choses célestes, que d'ordinaire il y versait d'abondantes larmes. Les Souverains Pontifes et les personnages les plus éminents par leur rang et leur piété, surtout saint Charles Borromée, et saint Philippe de Néri, professaient pour Canisius la plus profonde estime ; néanmoins, malgré ces témoignages si flatteurs, il montrait tant de modestie, et était si plein de mépris pour lui-même, qu'il refusa constamment le siége épiscopal de Vienne qu'on lui offrit plusieurs fois avec instance. Ce ne fut qu'à grand'peine qu'on parvint à lui faire accepter, en vertu d'une autorisation du Saint Siége, l'administration du diocèse, durant une année.

Son attachement et son dévoûment au Souverain Pontife ne connaissait point de bornes. Il avait consacré au successeur de Pierre tous ses talents, ses efforts, ses peines, sa vie tout entière. Son obéissance à ses supérieurs était non moins exemplaire ; entièrement soumis à leurs ordres et à leur bon plaisir, aucune entreprise, si pénible ou difficile qu'elle pût être, ne lui paraissait au-dessus de ses forces, dès que l'autorité avait parlé ; aussi sa joie et sa promptitude dans l'exécution étaient parfaites. Il conserva jusqu'à son dernier soupir la robe de l'innocence ; d'ailleurs, dès le premier âge, il s'était engagé devant Dieu à garder la chasteté. Il affligeait son corps par toutes sortes d'austérités : à l'exemple de l'apôtre saint Paul, il réduisait sa chair en servitude de peur qu'elle ne se révoltât contre l'esprit. Enfin, ayant reçu l'ordre de partir pour la ville de Fribourg, en Suisse, et s'y étant employé avec le plus grand zèle à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, il y mourut

doucement dans la paix du Seigneur, l'an 1597, âgé de 77 ans. Il succomba sous le poids de ses longs et pénibles travaux, bien plus que sous le faix des années.

L'opinion très-favorable que les peuples s'étaient faite de la vertu du Vénérable Pierre, prit un caractère très-accentué immédiatement après sa mort. C'est pourquoi les évêques de Lausanne et de Freisingen prirent à cœur de faire relater par écrit la vie et les œuvres du serviteur de Dieu. Malheureusement les troubles de la guerre vinrent mettre obstacle à l'achèvement de ce travail. Mais en l'année 1730, toutes les formalités prescrites par l'Église ayant été remplies, la cause de Pierre Canisius fut introduite auprès du Siége apostolique.

Néanmoins, il fallut encore interrompre le cours des procédures, à cause du malheur des temps, et des tempêtes soulevées contre l'Église. Le calme s'étant enfin rétabli, de l'avis de Nos Vénérables Frères les Cardinaux de la Sainte Église Romaine préposés à la conservation des Rites sacrés, on commença la discussion des vertus par lesquelles le Vénérable Pierre Canisius s'était principalement illustré, et, après un examen très-approfondi, Notre prédécesseur d'heureuse mémoire, Grégoire XVI, déclara formellement, le 28 janvier 1844, que Pierre avait pratiqué les vertus dans le degré héroïque.

On procéda ensuite à l'examen des quatre miracles que Dieu a opérés, par l'intercession de son serviteur le Vénérable Pierre; après qu'on y eut apporté la sévérité de contrôle accoutumée, toutes choses ayant été longtemps et attentivement pesées, Nous avons pro-

noncé, le 17 avril de cette année, sur l'existence réelle des prodiges dont il est parlé.

Il ne restait donc plus rien à faire, sauf à examiner devant la Sacrée Congrégation des Rites susmentionnée, si l'on pouvait décerner en toute assurance les honneurs des Bienheureux au Vénérable Pierre. Ce fut dans la Congrégation générale, tenue le 24 juin de cette année, en Notre présence, au palais du Vatican, que ces mêmes Cardinaux et tous les Consulteurs qui étaient réunis, donnèrent unanimement leur suffrage affirmatif; ils jugèrent que ledit serviteur de Dieu pouvait être déclaré Bienheureux, et jouir de tous les privilèges attachés à ce titre jusqu'à ce que la solennité de sa canonisation pût être célébrée. Quant à Nous, après avoir adressé au Père des lumières Nos supplications répétées, afin d'obtenir, dans une affaire de si haute importance, la grâce de son bienveillant secours, Nous avons décidé, le 24 juin de cette année, qu'on pouvait rendre au Vénérable Pierre les honneurs des Bienheureux.

C'est pourquoi, afin que les fidèles, dans ces temps si orageux où l'Église est attaquée avec la dernière violence par les armes des hommes impies, puissent avoir devant les yeux le modèle frappant d'un champion intrépide de la doctrine catholique, et imiter son exemple, en conservant le trésor précieux de la foi, sans laquelle on ne peut parvenir à la vie éternelle, Nous, touché des prières que Nous ont adressées presque tous les évêques de l'Allemagne, et la Compagnie de Jésus entière, de l'avis, et de l'assentiment de Nos Vénéra-

bles Frères les Cardinaux de la Sainte Église Romaine, préposés pour connaître des Rites sacrés, dans la plénitude de Notre autorité apostolique, Nous permettons, par la teneur des présentes, de donner à l'avenir le nom de Bienheureux au Vénérable Serviteur de Dieu, Pierre Canisius, et d'exposer publiquement à la vénération des fidèles son corps ou ses reliques sans qu'on puisse cependant les porter dans les processions solennelles. Nous concédons, en outre, en vertu de Notre même autorité, qu'on dise en son honneur la Messe et l'Office du commun des Confesseurs non Pontifes, avec les oraisons propres par Nous approuvées; le tout conformément aux rubriques du Missel et du Bréviaire romain. Nous n'autorisons, toutefois, la récitation de cet office, au 27 avril, que dans les diocèses d'Utrecht et de Lausanne, ainsi que dans toutes les églises et maisons de la Compagnie de Jésus, et ce, pour tous les fidèles du troupeau de Jésus-Christ, tant séculiers que réguliers, qui sont tenus à réciter les heures canoniales; et quant à la messe, Nous permettons de la dire à tous les prêtres qui se présenteront à cet effet dans les églises où l'on célèbre la fête. Enfin, Nous permettons encore que, durant la première année, à partir du jour de la publication de ces Lettres, on solennise la Béatification du Vénérable Serviteur de Dieu, Pierre Canisius, dans les églises des diocèses susmentionnés, et dans toutes celles de la Compagnie de Jésus, avec faculté de dire l'Office et la Messe du Bienheureux, suivant le rite double majeur; et Nous ordonnons que cette dite solennité se fasse au jour fixé par l'Ordinaire,

après que la même solennité aura eu lieu dans la Basilique Vaticane. Nonobstant les Constitutions, les Ordonnances Apostoliques, et les autres prescriptions qui y seraient contraires. Nous voulons aussi, qu'on ajoute foi aux copies imprimées des présentes Lettres, pourvu qu'elles portent la signature du Secrétaire de la Sacrée Congrégation des Rites déjà nommée, et qu'elles soient revêtues du sceau de Préfet; et, qu'on leur reconnaisse la même autorité qu'à l'original, où est consignée l'expression authentique de Notre volonté.

Donné à Castel-Gandolfo, sous l'anneau du pêcheur, le 2 du mois d'août de l'année 1864, de Notre Pontificat la dix-neuvième.

N. Card. PARACCIANI CLARELLI.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

AU LECTEUR. V
INTRODUCTION. 1

PREMIÈRE PARTIE.

RÉFORME DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE. 11
Ch. Ier Ingolstadt. 15
Ch. IIe Vienne. , ... 23
Ch. IIIe Prague. 31
Ch. IVe Munich, Dillingen, diverses fondations, Fribourg en Suisse. 37
Ch. Ve. Séminaires cléricaux, collége Germanique. . . 46

DEUXIÈME PARTIE.

APOSTOLAT DE LA PAROLE. 55
Ch. Ier Débuts apostoliques à Cologne. 59
Ch IIe Missions d'en haut. 67
Ch. IIIe Divers travaux, Vienne, Strasbourg. . . . 79
Ch. IVe Augsbourg. 87
Ch. Ve Prédications et œuvres diverses, Fribourg en Suisse. 98

TROISIÈME PARTIE.

APOSTOLAT DE LA PLUME. . . . . 10.
Ch. Ier Sentiments du Bienheureux sur l'importance et les conditions de cet apostolat. Idée générale de ses écrits. 108
Ch. IIe Le livre des Méditations et Homélies. — Le Catéchisme. 122
Ch. IIIe Le Livre des Altérations de la divine parole. — Profession de foi de l'auteur. 135

QUATRIÈME PARTIE.

NÉGOCIATIONS, DIÈTES, NONCIATURES, ETC. 149
Ch. Ier Canisius, député de Cologne auprès de l'évêque de Liége et de l'Empereur Charles-Quint. 156
Ch. IIe Canisius au concile de Trente. 160
Ch. IIIe Canisius à la diète de Ratisbonne. 167
Au colloque de Worms. 170
A Nuremberg, près de l'empereur. 180
Ch. IVe Canisius à la diète polonaise de Piotrkow. . 184
Ch. Ve Lettre contenant un projet de réforme. . . 190
Diète d'Augsbourg, et réconciliation de Ferdinand Ier avec le Saint Siége. 194
Ch. VIe Conférences d'Inspruck. 199
Ch. VIIe Canisius, nonce de Pie IV. 208
Ch. VIIIe Nouvelle diète d'Augsbourg. 216
Canisius, nonce de Pie V et de Grégoire XIII. . . . 219

CINQUIÈME PARTIE.

VIE INTIME. 223
CONFESSIONS DE CANISIUS.
I. Naissance à la vie naturelle, à la vie chrétienne, à la vie religieuse. 225

Première enfance. — Misères et grâces. . . . 230
II. Adolescence. — Nouvelles et plus grandes misères. — L'éducation des fils de famille. — Dangers pour la pudeur. — Vœu de chasteté. 237
IV. Jeunesse. — Séjour de Cologne. — Son saint maître Van Esch. 245
V. Études. — Tempérance. — Mortification et pénitence — Il pleure ses péchés et implore la divine miséricorde. 253
VI. Sentiments de crainte au souvenir de ses péchés, puis de contrition et d'amour. — Confiance dans les mérites de Jésus-Christ et dans la communion des saints. 258
VII. Lumières surnaturelles sur l'humilité. 269
CHOIX DES LETTRES DU BIENHEUREUX. 274
Lettre Ire A un ami, à Cologne. 275
Lettre IIe A son frère Libert Canisius. 277
Lettre IIIe A un religieux malade. 282
Lettre IVe Au cardinal Othon Truchsess, à Rome . . 285
Lettre Ve Au recteur du collége de Hall. 287
Lettre VIe Aux novices de la Compagnie de Jésus à Landsperg. 288
Lettre VIIe Aux scolastiques de la Compagnie de Jésus, à Dillingen 290
Lettre VIIIe A Jacques Rembold, magistrat d'Augsbourg. 292
Lettre IXe Aux Pères et Frères du Collége de la Compagnie de Jésus, à Prague. 295
Lettre Xe Aux Pères et Frères du Collége de la Compagnie de Jésus, à Munich. 299
Lettre XIe A son neveu Jacques Canisius, étudiant à Fulde. 305
Lettre XIIe Au Père Grégoire Roseff, à Augsbourg. . 307
Lettre XIIIe Aux Pères et Frères du Collége de la Com-

pagnie de Jésus, à Inspruck. 309
Lettre XIVe A Claude Aquaviva, général de la Compagnie de Jésus. — Réponse du Père général. . . . 312
CONCLUSION. 317

APPENDICE.

Nº I. Lettre sur le séjour du Bienheureux à Rome en 1572. — Aspect religieux de la ville éternelle à cette époque. 323
Nº II. Note du P. Helffer sur l'origine des Congrégations de la très-sainte Vierge. 331
Nº III. Bref de béatification. 335

PARIS. — IMP. DE V. GOUPY ET Cº, RUE GARANCIÈRE, 5.

ANCIENNE MAISON CHARLES DOUNIOL

JULES GERVAIS

LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DU TOURNON, 29, A PARIS

EXTRAIT DU CATALOGUE

JUIN 1879.

RELIGION. — PHILOSOPHIE. — HISTOIRE. — LITTÉRATURE. — PIÉTÉ. — ÉDUCATION.

LA LIBRAIRIE JULES GERVAIS

Fait la commission pour les livres des autres maisons aux prix des catalogues et se charge des abonnements aux journaux.

Envoi franco du Catalogue complet à toutes les personnes qui en feront la demande.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

LETTRES SUR L'ÉDUCATION DES FILLES

ET SUR LES ÉTUDES QUI CONVIENNENT AUX FEMMES DANS LE MONDE

Par Mgr DUPANLOUP

Évêque d'Orléans.

1 beau volume in-8. — Prix . . . . . 7 fr. 50

UN PRÊTRE DÉPORTÉ EN 1791

Par Mgr Meignan, évêque de Châlons, nouvelle édition augmentée. 1 vol. in-12. — Prix. 3 fr.

ABRÉGÉ DES MÉDITATIONS

Du P. Fabius-Ambroise Spinola, de la Compagnie de Jésus, traduit de l'italien par un religieux de la même Compagnie, et publié par l'auteur des Avis spirituels, 1 vol. in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 25

LES PRIÈRES DE LA CÉLÉBRATION DU MARIAGE

Avec instructions et conseils pratiques, par Mgr Meignan, évêque de Châlons, 1 vol. in-16, en caractères elzéviriens, encadré de vignettes. — Prix. . . . . 4 fr.

CHOIX D'ENTRETIENS ET DE LETTRES DE MADAME DE MAINTENON

Avec portrait et fac-simile de l'auteur. — 1 vol. in-16, en caractères elzéviriens. — Prix. 3 fr.
Ouvrage approuvé par NN. SS. les évêques de Versailles et d'Orléans.

INSTRUCTIONS ET CONSEILS ADRESSÉS AUX FAMILLES CHRÉTIENNES

Le mariage. — Les enfants. — La famille, par Mgr Meignan, évêque de Châlons, 1 vol. in-18. caractères elzéviriens. — Prix . . . . . 3 fr.

CONFÉRENCES SUR LES CONNAISSANCES LES PLUS UTILES

Aux habitants de la campagne, par M. Th. Homberg, conseiller honoraire à la cour de Rouen. 1 vol. in-12. — Prix . . . . . 1 fr. 50

ALBUM ICONOBIOGRAPHIQUE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

Par J. Carot, avec une lettre approbative de Mgr Darboy, archevêque de Paris. 1 beau vol. in-4 jésus, avec 36 dessins inédits lithographiés aux 2 crayons, avec texte en regard, broché 12 fr. relié toile, tranche dorée. . . . . 15 fr.

ALLONS AU CIEL

Manuel de l'âme pieuse. A. M. D. G. — 1 beau volume in-12 de plus de 800 pages. — Prix. . . . . 4 fr. 50

HISTOIRE DE L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME SUR LE CONTINENT RUSSE

Et *Vie de sainte Olga*, par L. d'Elissalde-Castremont. 1 beau vol. in-8. — Prix. . 7 fr. 50

CONSEILS A LA JEUNESSE

Pensées, préceptes, maximes, histoires. — Ouvrage dédié aux pères et mères de famille, par J. Dumoulin, 1 vol. in-8. — Prix. . . . . 4 fr.

M. DE BISMARK ET LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE EN ALLEMAGNE

Par le R. P. Lescœur. In-8. — Prix. . . . . 1 fr. 25

LA TRILOGIE DE FAUST

Première partie : Le Faust de Goethe et Napoléon. — Deuxième partie : Le Faust anglais. — Troisième partie : Le Faust français. Par A. S. In-8. — Prix. . . . . 2 fr. 50

ANCIENNE MAISON CHARLES DOUNIOL

JULES GERVAIS

LIBRAIRE-ÉDITEUR.

BIBLIOTHÈQUE A 7 FRANCS 50 LE VOLUME

ADOPTION, ÉDUCATION ET CORRECTION DES ENFANTS PAUVRES abandonnés, orphelins ou vicieux, par le baron Charles Daru et Victor Bournat. 1 beau vol. in-8.

ANGES (les) **DE LA BIBLE**, par M. Alex. Guillemin. 2 beaux vol. in-8°

ÉDUCATION (de l'), par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans. 3 vol. in-8°. Tome Ier. *Du respect dans l'éducation.* — Tome II. *De l'autorité dans l'éducation.* — Tome III. *L'homme d'éducation.*

ENTRETIENS sur l'Église catholique, par l'abbé H. Perreyve, chanoine honoraire d'Orléans, professeur à la Sorbonne. 2 vol. in-8°.

ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE et des mœurs pendant la première moitié du XVIIe siècle, par F. Robiou, professeur d'histoire. 1 vol. in-8°.

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE SUR L'HOMME, son origine, sa nature, sa destinée, sa vie en société, par l'abbé Bertaud (J. B. A.), ancien curé de Grignon, à Pontcharra (Isère). In-8.

HAUTE ÉDUCATION INTELLECTUELLE (de la), par Mgr l'Évêque d'Orléans. 3 vol. in-8°.—Tome Ier. *Les Humanités.*— Tome II. *L'histoire, la philosophie, les sciences.* — Tome III. *Lettre aux hommes du monde.*

HISTOIRE DE ROYAUMONT, sa fondation, par saint Louis et son influence sur la France, par l'abbé H. Duclos, avec dessins, vues et portraits. 2 beaux vol. in-8°.

LETTRES SUR L'EDUCATION DES FILLES, et sur les études qui conviennent aux femmes dans le monde, par Mgr Dupanloup, Evêque d'Orléans, 1 vol. in-8°.

IGNACE SPENCER ET LA RENAISSANCE DU CATHOLICISME EN ANGLETERRE, 1828-1872, par l'abbé de Madaune, vicaire à Saint-Louis d'Antin. 1 vol. in-8°.

VIE DU R. P. XAVIER DE RAVIGNAN, de la Compagnie de Jésus par le P. A. de Ponlevoy, de la même Compagnie. 2 beaux vol. in-8°.

VIE DU VÉNÉRABLE DOM BARTHÉLEMY DES MARTYRS, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, archevêque de Bragne, en Portugal; écrite par cinq auteurs dont le premier est le P. Louis de Grenade. Nouv. éd., revue, mise en ordre et augmentée par M. l'abbé Bernard, aumônier de l'Écol Normale supérieure, 1 fort vol. in-8, avec portrait.

HISTOIRE DE L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME SUR LE CONTIFENT RUSSE et *Vie de sainte Olga*, par L. d'Elissalde-Castremont. 1 beau vol. in-8.

BIBLIOTHEQUE A 6 FRANCS LE VOLUME.

DÉFENSE DU QUATRIÈME ÉVANGILE, étude historique et critique de l'évangile selon saint Jean, par l'abbé Deramey. 1 vol. in-8.

DIVINITÉ DU CHRISTIANISME (de la) dans ses rapports avec l'histoire. Leçons professées à la Sorbonne, publiées par Ch. Lenormand, 1 vol. in-8.

ENTRETIENS sur la prédication populaire, par Mgr l'Evêque d'Orléans, de l'Académie française. 1 fort vol. in-8.

ÉTUDES sur l'Irlande contemporaine, par le R. P. Adolphe Perraud, précédées d'une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans. 2 vol. in-8.

GIANOTTI, sa vie, son temps et ses doctrines, Etude sur un publiciste florentin du XVIe siècle, par M. Charles Tassin. 1 vol. in-8.

HISTOIRE de mes opinions religieuses, par Georges-Henri Newman, de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri. Traduit de l'anglais avec l'autorisation du P. Georges Du Pré de Saint-Maur. 1 vol. in-8.

HISTOIRE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE AU JAPON, depuis 1598 jusqu'à 1651, par M. Léon Pagès; publiée en deux parties. 2 v. in-8.

LA MORALE ET LA LOI DE L'HISTOIRE, par le P. Gratry, 2 vol. in-8.

LETTRES DU R. P. LACORDAIRE A DES JEUNES GENS, recueillies par l'abbé Henri Perreyve. 3e édition. 1 vol. in-8.

LE PURGATOIRE, étude d'après le Dante, par Costa. 1 vol. in-8.

LES SOPHISTES ET LA CRITIQUE, par le P. Gratry, 1 vol. in-8.

LE SURNATUREL, démontré par la méthode scientifique. 1 vol. in-8.

LETTRES SUR LA RELIGION, par le P. Graty. 1 vol. in-8.

LOGIQUE, par le P. Gratry, 2 vol. in-8.

MADAME DE MAINTENON, choix d'entretiens et de lettres. Avec portrait et fac-simile de l'auteur. 1 vol. in 8 Ouvrage approuvé par NN. SS. es évêques de Versailles et d'Orléans.

ŒUVRE PAR EXCELLENCE (l'), ou Entretiens sur le catéchisme, par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans. 1 vol. in-8.

SICARD (l'abbé), célèbre instituteur des sourds-muets, précis historique sur sa vie, ses travaux, etc., par F. Berthier. 1 vol. in-8.

VIE DE L'ABBÉ CARRON, par un bénédictin de la Congrégation de France. 1 gros vol. in-8.

VIE DE LA MÈRE MARIE-MARGUERITE DES ANGES, Van Valkesnissen, religieuse carmélite et fondatrice du Couvent d'Oirschot, dans le Brabant hollandais, par l'auteur des *Avis spirituels*. 1 vol. in-8.

VOYAGES DE SAINT JÉROME (les), sa vie, ses œuvres, son influence, par l'abbé Eug. Bernard. Ouvrage couronné, 2e édition. 1 vol. in-8.

BIBLIOTHÈQUE A 5 FRANCS LE VOLUME

APOTRE SAINT PAUL, étude historique par M. A. Trognon, auteur de l'*Histoire de France*, couronnée en 1865 par l'Académie. 1 vol. in-8.

BIBLIOTHÈQUE CRITIQUE DES POETES FRANÇAIS, par le P. Arsène Cahour, de la Compagnie de Jésus. 3 vol. in-8.

BOUQUETS DE FLEURS DE LA VIE DES SAINTS. Fleurs de sainte Enfance, par M. Grimouard de Saint-Laurent, ouvrage approuvé par NN. SS. les évêques de Poitiers, de Luçon, d'Angoulême. 2 vol. in-8.

CHARITÉ CHRÉTIENNE (la) et ses œuvres par Mgr l'évêque d'Orléans. 1 vol. in-8.

CIEUX (les), Réponse aux astronomes sceptiques, et en particulier à M. Guillemin, sur son livre *le Ciel*, par Alexandre Guillemin, docteur en droit, ancien avocat à la Cour de cassation et au Conseil d'Etat, 1 vol. in-8.

DES ÉTUDES CLASSIQUES dans la société chrétienne, par le R. P. Daniel. 1 vol. in-8.

DISCOURS ET INSTRUCTIONS PASTORALES DE MONSEIGNEUR LANDRIOT, évêque de La Rochelle. 2 vol. in-8.

DIVINITÉ DU CHRIST (la) dans l'histoire des origines chrétiennes ou réfutation des divers systèmes de l'incrédulité moderne par le simple exposé des faits, par l'abbé Le Bret. 2 vol. in-8.

ÉPITRES ET ÉVANGILES des dimanches et fêtes de l'année, par l'abbé Bénard. 5 vol. in-8.

ÉTUDE sur l'Allemagne nouvelle, par Léon Lefébure, député de la Seine. 1 vol. in-8.

ÉTUDES DE THÉOLOGIE, DE PHILOSOPHIE ET D'HISTOIRE, publiées par les RR. PP. Charles Daniel et Jean Gagarin, de la Compagnie de Jésus, avec la collaboration de plusieurs Pères de la même Compagnie. 3 vol. in-8.

ÉTUDE SUR LA POLOGNE, par Casimir Wolowski. 1 vol. in-8.

ÉTUDE SUR LA SOPHISTIQUE CONTEMPORAINE, par le R. P. Gratry, de l'Oratoire. Ou lettre à M. Vacherot, avec la réponse de M. Vacherot à la réplique du P. Gratry. 1 vol. in-8.

ÉTUDE SUR MALEBRANCHE, d'après des documents manuscrits, suivie d'une correspondance inédite, par l'abbé Blampignon. 1 vol. in-8.

GUERRE DE LA PRUSSE CONTRE L'ÉGLISE CATHOLIQUE, avec la complicité et pour le malheur de la France dans le passé et le présent, par Thimothée Franœur. 1 fort volume in-12.

HISTOIRE DE LA LIGUE sous les règnes de Henri III et de Henri IV, ou quinze années de l'Histoire de France, par M. V. de Chalambert. 2 vol. in-8,

BIBLIOTHÈQUE A 5 FR. LE VOLUME (suite.)

HISTOIRE DE L'ABBAYE ET DU COLLÉGE DE JUILLY, ornée d'une vue de la façade intérieure du collége, du portrait du P. de Coudren, son fondateur, et de l'autographe d'une des oraisons funèbres de Bossuet, par Charles Hamel, avocat, ancien élève de Juilly. 1 vol. in-12.

JEANNE D'ARC, poëme par Guillemin. 1 fort vol. in-12.

LA PHILOSOPHIE DU CREDO, par le P. Gratry, 1 vol. in-8.

LE CONSEILLER DE L'AME, choix de lectures sur tous les sujets de religion et de morale, par M. F. Fodor, ancien officier supérieur du commissariat de la marine, chevalier de la Légion d'honneur. Ouvrage approuvé par Mgr l'évêque d'Arras. 3 vol. in-8.

LE MAROC, relations de la France avec cet empire, par M. R. Thomassy, ancien élève de l'École royale des chartes, membre du comité central de la Société de géographie de Paris, 2e édition. 1 vol. in-8.

LETTRES du P. Lacordaire à Madame la comtesse Eudoxie de la Tour du Pin. 1 vol. in-8.

LE VÉRITABLE ESPRIT DE L'ÉGLISE EN PRÉSENCE DES NOUVEAUX SYSTÈMES DANS L'ENSEIGNEMENT DES LETTRES, par Mgr Landriot, archevêque de Reims. 1 vol. in-8.

LIVRE DES CLASSES LABORIEUSES (le), ou Manuel d'orthographe, de comptabilité, de correspondance et d'hygiène, avec un dictionnaire ou technologie pour quarante professions, par Eugène Brouard, inspecteur de l'enseignement primaire ; suivi de notions de droit usuel, par Félix Soraste, avocat à la Cour de Paris. 1 vol. in-8e.

MISSION de Cayenne et de la Guyane française, par le P. de Montézon. 1 vol. in-8.

MISSION de la Cochinchine et du Tonkin, avec gravure et carte géographique, par les RR. PP. de Montézon et Estève. 1 vol. in-8.

MISSION DE CHINE, par le R. P. Brouillon. 1 vol. in-8.

ORATOIRE DE FRANCE au dix-septième et dix-huitième siècle (l'), par le R. P. Adolphe Perraud, prêtre de l'Oratoire, professeur d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne. 1 vol. in-8.

RAPPORT DU DOGME ET DE LA MORALE, par M. l'abbé Dourif. 1 vol. in-8.

RECHERCHES HISTORIQUES SUR L'ORLÉANAIS, par M. l'abbé Patron. 2 vol. in-8.

ROSE LEBLANC, par lady Georgina Fullerton, avec une préface de M. P. Douhaire. 1 vol. in-8.

SOUVENIRS D'ANCONE. Siége de 1860, par M. le comte de Quatrebarbes, commandant de la place et de la province, avec plan d'Ancône par M. le comte de Chevigné, aide-de-camp du général de La Moricière. 1 vol. in-8.

SOUVENIRS et correspondance du comte de Neuilly, dix années d'émigration, publiés par son neveu Maurice de Barberey. 1 vol. in-8.

BIBLIOTHÈQUE À 4 FRANCS LE VOLUME

COMMENTAIRE SUR L'ÉVANGILE SELON SAINT MATHIEU, par A. Gratry, prêtre de l'Oratoire de l'Immaculée Conception, de l'Académie française. 2 vol. in-8°.

CONNAISSANCE DE L'AME (de la), par le R. P. Gratry. 2 vol. in-12.

COURS D'HISTOIRE (questions historiques), IVe-IXe siècle, professé à la Faculté des lettres, de 1844 à 1846, par Ch. Lenormant, membre de l'Institut. Cette nouvelle édition a été revue, corrigée, complétée, annotée avec soin par le savant auteur. 2 volumes in-12.

DE LA PUISSANCE COMMERCIALE ET MARITIME DE LA FRANCE, par J. Thomassy, capitaine de frégate en retraite. 1 beau volume in-8.

DU DROIT ET DU DEVOIR, par Elie Méric, professeur à la Faculté de théologie, en Sorbonne. 1 vol. in-12.

DIEU ET L'HOMME dans leurs rapports : 1° Moïse et la science moderne; 2° Mythologues allemands; 3° Magnétisme humain; 4° Phrénologie, etc., par l'abbé Caupert, prêtre des Sacrés-Cœurs, professeur de théologie, membre de plusieurs Sociétés savantes. 1 vol. in-8.

ENFANT (l'), par Mgr l'évêque d'Orléans, de l'Académie française. 1 vol. in-16, caractères elzéviriens, encadré de vignettes en couleurs.

ENTRETIENS SUR L'ÉGLISE CATHOLIQUE, par l'abbé H. Perreyve, chanoine honoraire d'Orléans, professeur à la Sorbonne. (2 vol. in-12).

EXPOSITION APOLOGÉTIQUE DU SYMBOLE DES APOTRES, ou précis historique des conférences religieuses au lycée Saint-Louis, durant les années de 1853 et 1854, par l'abbé Clerc. Ouvrage approuvé par Mgr Graveran, ancien évêque de Quimper. 1 vol. in-8.

FEMME STUDIEUSE (la), par Mgr l'évêque d'Orléans (2e édition). 1 volume in-16, caractères elzéviriens.

IGNACE SPENCER ET LA RENAISSANCE DU CATHOLICISME EN ANGLETERRE (1828-1872), par M. l'abbé de Madaune, vicaire à Saint-Louis d'Antin, 1 fort volume in-12.

LA DIVINE SYNTHÈSE, ou l'exposé au double point de vue apologétique et pratique de la religion révélée, par Mgr Guilbert. évêque de Gap. 3 vol. in-8

LES PRIERES DE LA CÉLÉBRATION DU MARIAGE, avec instructions et conseils pratiques, par Mgr Meignan, évêque de Chalons. 1 vol. in-16, en caractères elzéviriens, encadré de vignettes.

LA THÉODICÉE CHRÉTIENNE, d'après les Pères de l'Église, par le R. P. Lescœur, de l'Oratoire. 1 vol. in-8.

LE PÈRE LACORDAIRE, dans l'audace et dans l'humilité de son génie, et les doléances et les consolations d'un vieil ami, par M. Alexandre Guillemin, docteur en droit, ancien avocat. 1 vol. in-8.

BIBLIOTHEQUE A 4 FR. LE VOLUME (suite.)

LETTRES DE L'ABBÉ ... PERREYVE (1850-1865), 2e édition, augmentée de plusieurs lettres, avec une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans et le portrait de l'abbé Perreyve. 1 vol. in-12.

LETTRES DU R. P. LACORDAIRE A DES JEUNES GENS, recueillies et publiées par l'abbé H. Perreyve, augmentées de lettres inédites et des approbations de NN. SS. les archevêques et évêques. 1 vol. in-18, (7e édition).

MALDONAT ET L'UNIVERSITÉ DE PARIS AU XVIe SIÈCLE, par le Père J.-M. Prat, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-8.

MARIAGE CHRÉTIEN (le), par Mgr l'évêque d'Orléans, de l'Académie française. 1 volume in-16, en caractères elzéviriens, avec gravures, encadré de vignettes en couleurs. (3e édition). 4 fr. Par la poste 4 fr. 50.

MATÉRIALISME CONTEMPORAIN (le), ses doctrines malsaines et leurs funestes conséquences, démonstration de l'existence de Dieu, par M. Dupray, 1 vol. in-8.

MÉDITATIONS INÉDITES, par le R. P. Gratry (œuvres posthumes). 1 vol. in-12.

OEUVRES POSTUHMES, études historiques. Leçons et fragments du cours d'histoire ecclésiastique, par l'abbé Henri Perreyve. 1 vol. in-12.

OEUVRES POSTHUMES, sermons, par l'abbé Perreyve. Sermons inédits. Une station à la Sorbonne. 1 vol. in-12.

PENSEURS DU JOUR (les) **ET ARISTOTE,** traité des êtres substantiels, Saisset, Janet, Caro, Balmès, Mill, Littré, Buchner, Dubois Raymond, Vogt, Molleschott, Mialhe, Berthelet, Regnault Chevreuil, Agassiz, Darwin, etc., par A. de Roaldès. 1 vol. in-8.

PRÊTRE (le) devant le siècle, etc., par Madrol. 1 vol. in-8.

SOLDAT ET MOINE, vie de saint Guilhem-du-Désert, par l'abbé J.-E. Saumade. Volume in-8.

TABLE MÉTHODIQUE DES ARTICLES DU CORRESPONDANT, par l'abbé Drapier. 1 vol. in-8.

UN MOIS EN ITALIE, Gênes, Bologne, Florence, Pise, Rome, Naples, Venis, Milan, Turin et Mont-Cenis, par F. Chon, officier de l'Instruction publique, chevalier de la Légion d'honneur, etc. 1 vol. in-12.

VIE ET MORT DU P. EDMOND CAMPIAN, ou le premier jésuite glais martyrisé en Angleterre, par le P. A. Possoz, S. J. 1 vol.

VIE ET OEUVRES SPIRITUELLES DU BIENHEUREUX PÈRE St JEAN DE LA CROIX, premier carme déchaussé, traduction nouvelle publiée par les Carmélites de Paris. 1 beau vol. in-12 enrichi de 2 gravures.

CONSEILS A LA JEUNESSE. Pensées, préceptes, maximes, histoires. Ouvrage dédié aux pères et aux mères de famille, par J. Dumoulin. 1 vol. in-8.

BIBLIOTHÈQUE A 3 FRANCS 50 LE VOLUME

ALLEMANDS (les) **DEPUIS LA GUERRE DE SEPT ANS**, par Prosper de Haulleville. 1 vol. in-12.

BIOGRAPHIES ET PANÉGYRIQUES, par M. l'abbé Henri Perreyve. 1 beau vol. in-12 avec portrait.

CHEFS-D'OEUVRE D'ÉLOQUENCE FRANÇAISE, présentés dans leur ordre chronologique et accompagnés de notes historiques, morales et littéraires, par le R. P. A. Cahours, de la Compagnie de Jésus. 2e édition. 1 vol. in-12.

DES RAISONS DE BÉNIR LA VIE. 1 vol. in-18, papier teinté, caractères elzéviriens, avec l'approbation de Mgr l'évêque de Saint-Brieuc.

DISCIPLE BIEN-AIMÉ (le), par le R. P. Rawe, traduit par Mgr de Cabrières. 1 vol. in-12.

ÉDUCATION (de l'), par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans. 3 vol. in-12.

FEMME CHRÉTIENNE (la) depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Études et conseils par madame de Marcey. 1 vol. in-12

FRÉDÉRIC II ET VOLTAIRE, Etude complète et d'après les sources, des relations politiques et littéraires du roi de Prusse avec les philosophes français au XVIIIe siècle, par M. l'abbé Bénard. 1 fort vol. in-12.

HAUTE ÉDUCATION INTELLECTUELLE (de la), par Mgr l'évêque d'Orléans. 3 vol. in-12.

HISTOIRE DE MES OPINIONS RELIGIEUSES, par Georges-Henri Newman de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri. Traduit de l'anglais par Georges du Pré de Saint-Maur. 1 gros volume in-12.

HISTOIRE DU BIENHEUREUX CANISIUS, de la compagnie de Jésus, apôtre de l'Allemagne, par J.-M.S. d'Aurignac. 1 vol. in-12.

JOURNAL DU SIÉGE DE PARIS (18 septembre 1870, 29 janvier 1871), par Michel Cornudet. Impressions de chaque jour, état de l'opinion publique, faits militaires et politiques, actes officiels, proclamations du gouvernement de la défense nationale, dépêches de M. Gambetta, extraits de journaux, etc. 1 vol. in-12.

JOURNÉE DES MALADES (la), réflexions et prières pour le temps de la maladie, par l'abbé Henri Perreyve, avec une préface par le R. P. Petetot, supérieur de l'Oratoire de l'Immaculée Conception. In-18, 4e édition revue et augmentée de deux chapitres. 1 vol. in-12.

LA LETTRE ET L'ESPRIT DE L'ÉVANGILE, par l'abbé Daumas. 1 vol. in-12.

BIBLIOTHEQUE A 3 FR. 50 LE VOLUME (suite.)

ÉTUDES LITTÉRAIRES ET MORALES sur les tragédies de Racine, par P. Soullié. 1 volume in-8.

LA VRAIE RELIGION, Étude psychologique et morale, par M. l'abbé Carrier, 2 forts v. in-12.

LETTRES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES à des religieuses, mises en ordre et publiées par M. l'abbé P. Servonnet. 2 vol. in-12.

LIBAN, LA GALILÉE ET ROME (le), Journal d'un voyage en Orient et en Italie, de septembre 1867 à mai 1868, par le vicomte de Basterot. 1 vol. in-12.

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE EN PROVINCE (la), portraits biographiques et littéraires, mouvements littéraires, par Geslain. 1 v. in-12.

LA MORALE ET L'ATHEISME CONTEMPORAIN, par Elie Méric, professeur à la Faculté de théologie en Sorbonne. 1 vol. in-12.

MA CONVERSION ET MA VOCATION, par le R. P. Schouvaloff, Barnabite, suivi de lettres de direction, par le R. P. de Ravignan. 1 beau vol. in-12.

MÉDITATIONS SUR LES SAINTS ORDRES, suivies d'instruction pour la première communion, par l'abbé Henri Perreyve, 1 vol. in-12.

METZKHETH et **IBÉRIE**. Notice sur la Géorgie, par M. de Villeneuve, 2me édition 1 vol. in-12.

ORATOIRE DE FRANCE, au XVIIe et XVIIIe siècle, par le R. P. Adolphe Perraud, prêtre de l'Oratoire, professeur d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne. 1 vol. in-12.

POÉSIES FRANÇAISES, distribuées et annotées à la classe de seconde, par R. P. A. Cahours, de la Compagnie de Jésus, poétiques diverses, poésies lyriques. 1 vol. in-12.

SIONIENNES, poésies religieuses, par F. Maury. 1 vol. in-12.

SPIRITUALISME dans la pensée, l'art et l'amour (le), essais philosophiques et littéraires. De la source de la pensée, l'art et l'amour, leur étude au moyen âge, au XVIIe et au XIXe siècle dans la philosophie et la littérature intime, par Emile Landon. 1 vol. in-18 jésus.

VIE DE LA MÈRE JEANNE DE MATEL (forésienne), fondatrice de l'ordre du Verbe incarné, précédée d'une lettre de Mgr l'évêque de Limoges au prince Augustin Galitzin. 1 vol. in-12, orné du portrait de Jeanne de Matel.

LA VIE DANS L'ESPRIT ET DANS LA MATIERE, par Elie Méric, professeur à la faculté de théologie en Sorbonne. 1 vol. in-12.

VOIX NATALES ET NATIONALES (les), poésies, par Ch. Deloncle (de Vayrols). 1 vol. in-12.

BIBLIOTHÈQUE A 3 FRANCS LE VOLUME

ACCORD DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT DANS LE TEMPS PRÉSENT, lettres à un catholique, par J. F. Jaugey, prêtre, docteur en théologie. 1 vol. in 12.

ADORABLE SACREMENT DE L'AUTEL (de l'), opuscule de saint Thomas d'Aquin, traduit en français par l'abbé Barret. 1 vol. in-8.

APERÇU SUR LA THÉOLOGIE, à l'usage du grand séminaire de Saint-Flour, imprimé par ordre de Monseigneur l'Evêque. 2 vol. in-8.

ATHÉISME RÉFUTÉ PAR LA SCIENCE (l'), par Gentili. 1 beau v. in-12.

AVENTURES D'UN PRÊTRE ET D'UN MARIN (les), par F. J. Carou, ancien magistrat. 1 vol. in-12.

BOUQUETS DE FLEURS DE LA VIE DES SAINTS, fleurs de Saint Enfance, par M. Grimouart de Saint-Laurent, ouvrage approuvé par NN. SS. les évêques de Poitiers, de Luçon, d'Angoulême. 2 vol. in-12. sans gravures.

CAUSERIES, NOUVELLES, MÉLANGES, par Mlle Julie Gouraud. 1 vol. in-12.

CONSEILS AUX JEUNES GENS SUR L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE, par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans. 1 vol. in-12.

CONSEILS AUX JEUNES GENS SUR L'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE, par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans. 1 vol. in-12.

CORRESPONDANCE D'UNE ÉLÈVE DU SACRÉ-COEUR, par madame Zoé Delbet. 1 vol. in-12.

CREDO DE BOSSUET (le) mis en ordre sous les yeux de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, par le vicomte de Caqueray. 3 vol. in-12.

DE L'ÉDUCATION DES FEMMES. Le monde, le chez soi, la famille, par Mme de Bassanville, avec une préface de M. Alfred Nettement. 1 vol. in-12.

DE L'EXCELLENCE DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-COEUR DE JÉSUS, par le R. P. de Gallifet, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition, par un P. de la même Compagnie. 1 vol. in-12.

DERNIERS ÉVÉNEMENTS DE SYRIE, par Fr. Lenormant. — Une persécution du Christianisme en 1860. In-8.

HISTOIRE DE LOURDES. — Le Château, la Grotte; par G.-B. de Lagrèze. 1 vol. in-12.

DOUBLE CHAINE (la), ou les Deux captives d'Alger, par Henri-Edme Bouchard. 1 vol. in-12.

ENTRETIENS SPIRITUELS DU R. PÈRE DE RAVIGNAN, recueillis par les enfants de Marie (couvent du Sacré-Cœur de Paris), suivis d'un choix de ses pensées, 6e édition, 2 vol. in-12.

ESQUISSES, Histoires et nouvelles, par Alfred de Courcy. 1 vol. in-12

BIBLIOTHÈQUE A 3 FR. LE VOLUME (suite.)

EUROPE ET LE SECOND EMPIRE (l'), par M. le comte de Carné, de l'Académie française. 1 vol. in-12.

EXPLICATION DES PRIÈRES ET DES CÉRÉMONIES DE LA MESSE, par Henri de Guinaumont. 1 fort vol. in-12, avec planches et photographies.

EXPOSITION DE LA DOCTRINE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE, sur les matières de controverse, par Bossuet. Nouvelle édition avec préface en forme d'appel aux protestants, par M. l'abbé Bernard, aumônier de l'École Normale supérieure ; magnifique édition en caractères elzéviriens. 1 vol. in-12.

ÉDUCATION DES JEUNES FILLES (l') sous l'influence de la foi, par Madame Augustine de G. R. 1 vol. in-12.

ÉLÉVATION DE L'AME dans les diverses situations de la vie, par l'abbé Bonnefoy, chanoine. 1 vol. in-12.

HIER ET AUJOURD'HUI dans la société chrétienne, par Mgr Isoard, auditeur de Rote. 1 vol. in-12.

IDÉAL DU BONHEUR DANS LA VIE RELIGIEUSE, par Mlle Marie Bardy. 2e édition, 1 vol. in-12.

INCRÉDULITÉ (de l'), ou solution rationnelle de tous les problèmes religieux, par F. J. Uorac de Cinrop. 1 vol. in-8.

INSTRUCTIONS ET CONSEILS AUX FAMILLES CHRÉTIENNES, le mariage. — Les enfants. — La famille. par Mgr Meignan, évêque de Chalons. 1 vol. in-16, en caractères elzéviriens.

JOURNAL D'UN AUMONIER MILITAIRE, par l'abbé de Meissas, chapelain de Sainte-Geneviève. 1 vol. in-12.

JULIE, par madame de Stoltz. 1 vol. in-8.

LA CHAPELLE SAINT-HYACINTHE, souvenirs des catéchismes de la Madeleine, recueillis par un ancien disciple de Mgr l'évêque d'Orléans, 1825-1835. Instructions, homélies, sermons, etc. 2 vol. in-12.

LA CHARITÉ CHRÉTIENNE DANS LES PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE, par le comte Franz de Champagny. Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. in-12.

LA MORT DES JUSTES dans les diverses conditions de la vie chrétienne, par l'abbé Joseph Perdrau, du clergé de Paris. 2 jolis vol. in-12.

L'AMOUR CHRÉTIEN DANS LE MARIAGE ou quatre années de correspondance authentique d'une jeune femme. 1 vol. in-12.

LA SAINTE VIERGE, sermon sur les mystères et le culte de la Mère de Dieu, par Jacques Bénigne Bossuet, avec une préface par Louis Veuillot. 1 vol. in-12.

BIBLIOTHÈQUE A 3 FR. LE VOLUME (suite.)

LA SAINTETÉ DANS LA JEUNESSE, par le R. Robert Cooke, provincial des Oblats de Marie Immaculée, en Angleterre, dédié à la princesse Marguerite d'Orléans, traduit de l'anglais par H. Greard. 1 vol. in-12.

LA SOUVERAINETÉ PONTIFICALE, selon le droit catholique et le droit européen, par Mgr l'évêque d'Orléans, de l'Académie française. 3e édition. 1 fort vol. in-12.

LE CARDINAL MAURY, sa vie, ses œuvres, par M. Poujoulat. 2e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-12.

LE CANTIQUE SPIRITUEL ET LA VIVE FLAMME D'AMOUR, par le bienheureux P. Saint-Jean-de-la-Croix, premier Carme déchaussé et directeur de Sainte Thérèse. Traduction nouvelle faite sur l'édition de Séville de 1702, publiée par les soins des Carmélites de Paris. Edition augmentée des lettres du P. Berthier sur la doctrine spirituelle de saint Jean de la Croix, et d'une analyse de ses œuvres en deux sermons par Mgr Landriot, archevêque de Reims. 2 beaux vol. in 18 jésus.

LE CHRIST DANS SES SOUFFRANCES ET DANS SA MORT, méditations sur la Passion de Notre-Seigneur, par Victor Rendu. 1 vol. in-12.

LE LYS D'ISRAEL, par madame Anna-Marie, auteur des *Cathelineau*, de l'*Ame exilée*, etc. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. 1 vol. in-12.

L'ENFANT CHRÉTIEN, par Delmas, édition pour les garçons. 1 vol. in-12. — **LE MÊME**, pour les filles. 1 vol. in-12.

LES ANGOISSES ET LES ESPÉRANCES DE LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE, par l'abbé Bonnefoy. 1 vol. in-12.

LES CONTEURS RUSSES, histoires et nouvelles tirées des meilleurs auteurs, par P. Douhaire. 1 vol. in-12.

LES PRÊTRES FRANÇAIS ÉMIGRÉS AUX ÉTATS-UNIS, par Célestin Moreau. 1 vol. in-12.

LES SAINTES DU PARADIS, MODÈLES DE TOUTES LES VERTUS, par madame de Sougé. Ouvrage pratique pour tous les jours de l'année, dédié aux communautés religieuses et aux personnes du monde de tout âge et de toute condition. Edition complétée. Cet ouvrage renferme près de 700 vies de toutes les saintes connues, arrangées par jour et aussi avec table alphabétique. 2 vol. in-12.

LETTRES DU R. P. LACORDAIRE à madame la comtesse Eudoxie de La Tour du Pin et à madame de Favencourt, née de Courville, publiées par madame de Favencourt, troisième édition, augmentée de lettres de NN. SS. les archevêques et évêques, des RR. PP. Dominicains et de M. le comte de Montalembert. 1 vol. in-12.

BIBLIOTHÈQUE A 3 FR. LE VOLUME (suite.)

LETTRES SPIRITUELLES DE BOSSUET, extraites de ses Œuvres, avec *fac-simile*, par le R. P. de Montézon. 1 vol. in-12.

LETTRES SUR LA RELIGION, par A. Gratry, prêtre de l'Oratoire, membre de l'Académie française. 1 vol. in-12.

LE TRIOMPHE DE LA CROIX, par Jérôme Savonarole, traduit du latin par M. l'abbé Céleste Alix, chapelain de Sainte-Geneviève. 1 vol. in-12.

MADAME DE MAINTENON, choix d'entretiens et de lettres, avec le portrait et fac-simile de l'auteur. 1 vol. in-16, en caractères elzéviriens. Ouvrages approuvé par NN. SS. les évêques de Versailles et d'Orléans.

MATER ADMIRABILIS, ou les quinze premières années de Marie Immaculée; par M. Monnin, missionnaire, auteur de la vie du Curé d'Ars, approuvé par Mgr Langalerie, évêque de Belley. 1 beau vol. in-12.

MAXIMES DE SAINT IGNACE, fondateur de la Compagnie de Jésus; avec les sentiments de saint François-Xavier, par le R. P. Carayon. Nouvelle édition. 1 beau vol. in-12.

MÉMORIAL DE FAMILLE. Par Mademoiselle A. Durand de la Grangère, auteur du Bonheur de la vie et Lettres à une jeune fille après sa première communion. 1 vol. in-16, en caractères elzéviriens.

MÉTHODE GÉNÉRALE DE CATÉCHISME, recueillie des ouvrages des Pères et des docteurs de l'Église et des catéchistes les plus célèbres depuis saint Augustin jusqu'à nos jours, par Mgr l'évêque d'Orléans. 3 beaux vol. in-12.

MIROIR DES SAGES ET DES FOUS, par M. Catalan. 1 vol. in-12.

MISSION DE CAYENNE ET DE LA GUYANE FRANÇAISE, avec carte géographique et une introduction, par le P. de Montézon. 1 vol. in-12.

MISSION DE LA COCHINCHINE ET DU TONKIN, avec gravure et carte géographique, par les RR. PP. de Montézon et Estève. 1 vol. in-12.

MONTÉE DU CARMEL (la), et la nuit obscure de l'âme, par Saint-Jean de la Croix, père carme déchaussé et directeur de Sainte-Thérèse, traduites en français d'après l'édition de Séville, en 1703 par M. Alfred Gilly. 2 vol. in-12.

NOIR ET ROSE, (roman), par Virginie Nottret, 1 vol. in-18 jésus.

NOUVELLES MORALES DES FAUBOURGS DE PARIS, par M. l'abbé Arnault, curé de Sainte-Marguerite. 1 vol. in-12.

OEUVRES POSTHUMES, souvenirs de ma jeunesse, suivis des derniers jours et du Testament spirituel du P. Gratry, 4e édition, 1 vol. in-18.

PRÊTRE DÉPORTÉ, (un) en 1792. Episodes de l'histoire de la Révolution et de l'histoire des Missions, par Mgr Meignan, évêque de Châlons. Nouvelle édition augmentée. 1 volume in-12.

BIBLIOTHÈQUE A 3 FR. LE VOLUME (suite.)

RELIGION ET PROGRÈS, ou la Religion présentée comme condition et source du progrès, par l'Ermite de Sombreval. 1 fort vol. in-12.

RÉCRÉATIONS DRAMATIQUES à l'usage des écoles, patronages et pensionnats, par un ami de la jeunesse. — Le Tambour nocturne, le Dissipateur, le jeune Homme à l'épreuve, Herménégilde, les sept Dormants. 1 beau vol. in-12.

RÉFLEXIONS SUR LA PASSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST et prières pour le chemin de la croix, par l'auteur des *Avis spirituels*. 2e édition, 1 vol. in-12.

RÈGNE TEMPOREL DE JÉSUS-CHRIST, Étude sur le millénarisme, par le R. P. Lescœur, prêtre de l'Oratoire. 1 vol. in-12.

ROMAN D'UN CHRÉTIEN au XIXe siècle, par M. Edouard Bergounioux. 1 vol. in-12.

RUSSIE ET LA CIVILISATION (la), par Marcelin Leûs. 1 vol. in-12.

SAINTE-MARTHE, hôtesse de Jésus-Christ. Sa vie, son apostolat en France, et son culte jusqu'à nos jours. 1 vol. in-12, avec grav. et photog.

SANCTUAIRES DE MARIE (les), pèlerinages divers, par l'abbé Boisnard. 1 vol. in-12.

SOUVENIRS DE MA JEUNESSE, œuvres posthumes, par le P. Gratry, de l'Oratoire. 1 vol. in-8.

SOUVENIRS D'UN PÈLERINAGE AUX SAINTS LIEUX, par l'abbé Ducret. 1 vol. in-12.

TOMBEAU DU SAUVEUR (le), pèlerinage aux Saints-Lieux, par l'abbé Boisnard, missionnaire. 1 vol. in-12.

UN MISSIONNAIRE RUSSE EN AMÉRIQUE, par le prince Dimitri Galitzin, précédée d'une notice sur sa vie et ses vertus, traduit de l'anglais par le prince Augustin Galitzin. 1 vol. in-12.

UNE PROTESTANTE CONVERTIE AU CATHOLICISME par sa bible et son livre de prières. 1 vol. in-12.

NOTICE SUR LES TROIS BRÉBEUF, par M. Ch. Marie. 1 vol. in-12.

VIE DE JÉSUS RACONTÉE PAR UNE MÈRE, par Madame Albert de Leguay. 1 vol. in-12.

VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST, méditée pour tous les jours de l'année, à l'usage des personnes qui communient fréquemment dans le monde, par l'auteur des *Avis spirituels*. 2 volumes in-18.

— **LE MÊME**, à l'usage des Communautés religieuses. 2 vol. in-18.

VIE DE SAINT-JOSEPH, d'après Anne-Catherine Emmerich, avec l'approbation de Mgr l'évêque d'Évreux, par M. l'abbé Fouet. 1 vol. in-12.

VIGNE MYSTIQUE (la), ou Traité de la Passion du Seigneur, traduit du latin, par le P. Apollinaire de Valence, Capucin. 1 vol. in-12.

VIVE JÉSUS ! Méditations pour les solitudes annuelles, dressées pour les Sœurs du premier monastère de la Visitation d'Annecy, par sainte Jeanne de Chantal, par le R. P. de Guilhermy. 1 vol. in-18.

BIBLIOTHÈQUE A 2 FRANCS 50 LE VOLUME

ANNETTE TAUDET, ou les sorciers du Poitou au XIXe siècle, par Edme Bouchard. 1 vol. in-12.

AVIS SPIRITUELS pour servir à la sanctification des âmes. 1 vol. in-18. (10e édition). Tome premier.

AVIS SPIRITUELS AUX FEMMES CHRÉTIENNES QUI VIVENT DANS LE MONDE tome deuxième (5e édition). 1 vol. in-18.

AVIS POUR LES AMES QUI ASPIRENT A LA PERFECTION, tome troisième. (2e édition). 1 vol. in-18.

ALBUM DE LA GRAND'MÈRE, dialogues mêlés d'histoires, par madame Z. Deslonchamps. 2 vol. in-12.

BIBLE dédiée aux écoles et aux familles, par l'abbé Dupuis. 1 fort v. in-12

DE LA COMPOSITION ORATOIRE, principes et application, par le R. P. Guérin. 2 vol. in.12.

DE LA DÉCENTRALISATION EN 1829 ET EN 1833, par M. de Barante, de l'Académie française. Etude précédée de : Quelques mots sur le projet de Nancy, par M. Robert de Nervo. 1 vol. in-12.

DERNIÈRE RETRAITE prêchée aux Dames religieuses carmélites du monastère de la rue de Messine, à Paris (1857), par le R. P. de Ravignan. 1 vol. in-12.

DOCTRINE SPIRITUELLE DE BOSSUET, extraite de ses Œuvres, avec ndication des tomes et des pages des Œuvres de Bossuet, par le R. P. de Montézon. 1 vol. in-12.

ÉDUCATION (de l'). Observations pratiques, par Depoisier, précédée d'une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans. 1 vol. in-12.

ÉGLISE LIBRE DANS L'ÉTAT LIBRE (l'). Discours prononcé à Malines, par le comte de Montalembert. 1 vol. in-8.

HENRI PERREYVE, par le P. GRATRY, de l'Oratoire. 4e édit. 1 vol. in-18.

HISTOIRE ANCIENNE DES PEUPLES DE L'ORIENT, jusqu'au début des guerres Médiques mises au niveau des plus récentes découvertes à l'usage des établissements d'instruction secondaire, par Félix Robiou, docteur ès-lettres, avec questionnaire et sommaire. 1 vol. in-12.

HISTOIRE DE GABRIEL MALAGRIDA, de la Compagnie de Jésus, l'apôtre du Brésil au XVIIIe siècle, étranglé et brûlé sur la place publique de Lisbonne le 21 septembre 1761, par le P. Paul Mury, de la même Compagnie, 1 vol. in-12.

STATIONS SUR LA TOMBE D'UN ANGE, (imitation liturgique), par une Enfant de Marie. 1 vol. in-16, avec caractères elzéviriens et encadrements

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, expliquée par elle-même, et exposée dans ses fleurs et ses fruits, avec traduction la plus conforme au texte par l'abbé Fouet. 1 vol. in-12.

BIBLIOTHEQUE A 2 FR. 50 LE VOLUME (suite.)

ITINÉRAIRE DE TURIN A ROME, par le comte de Falloux, de l'Académie française. 1 vol. in-12.

LA CHARITÉ CHRÉTIENNE ET SES OEUVRES, par Mgr l'évêque d'Orléans, de l'Académie française. 3e édition, 1 joli vol. in-12.

LA CHARITÉ POUR LES MORTS ET LA CONSOLATION DES VIVANTS, par M. Gergerès, ancien msgistrat, auteur du *Culte de Marie*, de la *Conversion du pianiste Hermann*, etc. 1 vol. in-18.

LA LUMIÈRE DES JEUNES AMES. Ouvrage dédié aux mères chrétiennes, par M. de Saint-Juan, approuvé par son Eminence le cardinal Gousset, archevêque de Reims. 1 vol. in-12.

LA TERRE SAINTE, la Syrie, le Liban, Rhodes, Smyrne, Constantinople, la Grèce, les îles Ioniennes, Malte, l'Egypte, la Nubie, par Henri de Guinaumont, 3 vol. in.12.

L'AUMONE SANS ARGENT, par madame d'Eltea. 1 vol. in-12.

LE BIENHEUREUX CANISIUS, ou l'apôtre de l'Allemagne au XVIe siècle, tableau de sa vie publique et de sa vie intime, tracé principalement d'après ses lettres et ses mémoires inédits, par le R. P. Alet, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-12.

LE CATÉCHISME CHRÉTIEN, ou un exposé de la Doctrine de Jésus-Christ offert aux hommes du monde, par Mgr l'évêque d'Orléans, suivi d'un sommaire de toute la doctrine du Symbole, par Bossuet, in-8°, 10e édition.

LE CONSEILLER DE L'AME, choix de lectures sur tous les sujets de religion et de morale, par M. F. Fodor, ancien officier supérieur du commissariat de la marine, chevalier de la Légion d'honneur. Ouvrage approuvé par Mgr l'Evêque d'Arras, 3 vol. in 12.

LE LIVRE DE L'EXIL, par Eugène Villedieu, 1 vol. in-12.

LE LIVRE DES FAMILLES, ou précis d'enseignements moraux sur les maximes de l'honnête homme, par J. Le Sage. 1 vol. in-12.

LES JÉSUITES AU BAGNE. Toulon, Brest, Rochefort, Cayenne, par Léon Aubineau. 1 vol. in-12.

LES MARTYRS, tableau des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne, par madame la comtesse Idia de Hahn-Hahn, traduit de l'allemand par J. Turck, revu avec soin par l'abbé Goschler, chanoine honoraire, ancien directeur du collége Stanislas. 2 vol. in-12

LES PETITS ENFANTS MALADES, conseiller médical des mères de famille, par le docteur A. de Grand-Boulogne. 1 vol. in-18.

RÉCIT DE LA BATAILLE DE CASTELFIDARDO ET DU SIÉGE D'ANCONE, Par un Romain. 1 vol. in-8.

RÉGIME LÉGAL DES COMMUNAUTÉS EN FRANCE (du), par LAISNÉ-DESHAYES, professeur agrégé à la Faculté de Droit. 1 vol. in-8.

BIBLIOTHÈQUE A 2 FR. 50 LE VOLUME (suite.)

LES RUINES DE MON COUVENT, nouvelles tirées de l'histoire contemporaine, suivis de *Mon cloître ou mes mémoires* de sœur Adèle, traduit de l'espagnol sur la seule édition reconnue de l'auteur, par M. Léon Bessy. 3 vol. in-12.

LES SŒURS DES ANGES, par madame Anna Marie. 1 vol. in-12.

LETTRES SPIRITUELLES de M. l'abbé Legris-Duval. 1 vol. in-12.

L'HIVER A LA CAMPAGNE, par la comtesse Drohojowska, née Symon de Latreiche. 1 vol. in-12.

LOIN DE SA MÈRE. Journal d'une petite fille délaissée, par madame Valéry de Brunoy. 1 vol. in-12.

MANUEL DE MORALE ET D'ÉCONOMIE POLITIQUE, à l'usage de tous, par Ed. Mercier. 1 volume in-8.

MÉMOIRES D'UNE PÉTROLEUSE, par A. Téram. 1 vol. in-12.

MÉMOIRES D'UNE PETITE FILLE, par Mlle Julie Gouraud. 1 vol. in-12.

MISSION DU CANADA, relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux Missions de la Compagnie de Jésus en la Nouvelle-France, par les RR. PP. de Montézon et Martin. 2 vol. in-12.

MOIS A NAZARETH (Un) ou la famille chrétienne, ou Mois de Marie de 1862 à Notre-Dame-de-Lorette, par A. Lavigne, vicaire-général. 1 vol. in-12.

MOIS DE MARIE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION, par A. Gratry, prêtre de l'Oratoire de l'Immaculée Conception, membre de l'Académie française, 1 beau volume in-18.

NOS MAUX ET LEURS REMÈDES, par M. l'abbé Edmond de Cazalès. 1 vol. in-12.

PHILOSOPHIE DU CREDO (la); par A. Gratry, prêtre de l'Oratoire de l'Immaculée Conception. 1 vol. in-18.

NOTICE historique sur le R. P. François Renault, de la Compagnie de Jésus, mort le 8 décembre 1860, par le R. P. Ach. Guidée, de la même Compagnie. 1 volume in-12.

NOTICES HISTORIQUES sur quelques membres de la Société des Pères du Sacré-Cœur et de la Compagnie de Jésus, pour faire suite à la vie du P. Varin, par le P. Guidée, de la même Compagnie. 2 vol. in-12.

QUATRE MARTYRS (les), par M. F. Rio. 3e édition. 1 vol. in-12.

SCIENCE DU LANGAGE (la), par Alfred de Gilly, docteur en théologie et en droit canon, directeur du grand séminaire de Nîmes, In-8.

LA TRILOGIE DE FAUST. Première partie : Le Faust de Goëthe et Napoléon. — Deuxième partie : Le Faust anglais. — Troisième partie : Le Faust français, par A. S. 1 vol. in-8.

BIBLIOTHÈQUE A 2 FR. 50 LE VOLUME (suite.)

SOUVENIRS DES CONFÉRENCES du R. P. de Ravignan, prononcées en 1842 pendant l'Avent, à la métropole de Besançon, ouvrage approuvé par S. É. le cardinal Gousset, archevêque de Reims. 1 vol. in-12.

SOUVENIRS DE SAINT ACHEUL ou vie édifiante de jeunes gens élevés dans les colléges de la Compagnie de Jésus, recueillis et mis en ordre, par le R. P. Guidée de la même Compagnie. 1 beau vol. in-12.

TESTAMENT DU PÈRE LACORDAIRE (le), par le comte de Montalembert. 1 vol. in-8

UNION AVEC NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, par le R. P. Saint-Jure. 1 vol. in-12.

UN NOM, par Alfred de Courey. 1 vol. in-12.

VIE DU BIENHEUREUX ALEXANDRE SAULI, de l'ordre des Barnabites, par Son Éminence le cardinal Gerdil. 1 vol. in-12.

VIE DU BIENHEUREUX ALPHONSE RODRIGUEZ, frère coadjuteur temporel de la Compagnie de Jésus, béatifié le 12 juin 1389, par sa sainteté Léon XII. Nouvelle édition. 1 vol. in-12.

VIE DU R. P. JOSEPH VARIN, religieux de la Compagnie de Jésus, ancien supérieur général des Pères du Sacré-Cœur en Allemagne et des Pères de la Foi en France, par le P. Achille Guidée, de la même Compagnie. 2e édition, revue, corrigée et augmentée. 1 vol. in-12.

VIE DU VÉNÉRABLE M. ZACCARIA, fondateur de la congrégation des clercs réguliers de saint Paul dits Barnabites, par le R. P. Alexandre Ceppa de la même congrégation, traduit de l'italien. 1 vol. in-12.

VIE DE LA R. M. MARIE-MARGUERITE-DE-JÉSUS, GIBALIN DE VILLARD, première supérieure de la plus ancienne maison du Verbe incarné, suivie d'une Notice sur la mère Marie-Hélène-de-Jésus, sa sœur, première supérieure à Lyon, par l'abbé Charbonnel, approuvé par l'archevêque de Toulouse. 1 vol. in-12.

VIE DE SAINTE COLETTE, réformatrice des trois ordres de saint François, en particulier des pauvres filles de sainte Claire, rédigée d'après les mémoires authentiques et les historiens les plus dignes de foi, Pierre de Vaux, Surius, le P. Séraphin d'Abbeville et les Bollandistes, par le R. P. Sellier, de la Compagnie de Jésus. 2 vol. in-12.

VIE DU BIENHEUREUX CANISIUS, ou l'Apôtre de l'Allemagne au XVe siècle ; tableau de sa vie publique et de sa vie intime, tracé principalement d'après ses lettres et mémoires inédits, par le P. V. Alet, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-12.

VIE ET LÉGENDE DE MONSIEUR SAINT FRANÇOIS. Nouvelle édition publiée par le prince A. Galitzin. 1 vol. in-12. Se vend au profit d'une bonne œuvre.

VIE ET LETTRES DE ROSE FERRUCCI, publiées par Mme Ferrucci, sa mère, première traduction française, par M. de Toulza. 1 vol. in-12

BIBLIOTHEQUE A 2 FRANCS LE VOLUME

ASSOCIATIONS RELIGIEUSES dans le catholicisme (les), par Ch. Lenormant. 1 volume in-8.

AMARANTH, par Oscar de Redwitz, traduit de l'allemand, par A. de L. 1 vol. in-12.

A TRAVERS LA SCIENCE, par M. Martin d'Oisy. 1 vol. in-12.

AU BORD DE L'ARDÈCHE, par Eugène Villard. 1 vol. in-12.

CADEAU DE NOCES (le), histoire d'une jeune fille pauvre, par Téram. 1 vol. in-12.

CONDUITE POUR LA PENTECOTE et pour passer saintement les fêtes et octaves du Saint sacrement et de l'Assomption, par le R. P. Avrillon, religieux minime. 1 vol. in-12.

CONFÉRENCES POPULAIRES sur l'hygiène morale et physique des classes ouvrières. La morale et l'hygiène, le travail, le mariage, l'éducation, par le Dr Triaire, 1 vol. in-18.

CONSOLATIONS POUR LES MALADES, ou Manuel du chrétien sanctifiant les maladies et apprenant à mourir saintement, ou choix de pensées sur le même sujet, extrait textuellement des œuvres de saint François de Sales, de Bossuet, du R. P. Berthier. 1 vol. in-12.

CURÉ D'ARS (le). Vie de Jean-Baptiste Vianney, publiée sous les yeux et avec l'approbation de Mgr l'évêque de Belley, par A. Monnin, missionnaire, édition abrégée. 1 vol. in-12.

DU PRINCIPE DE L'AUTORITÉ DANS L'ÉGLISE, par M. R. J. Wilberforce, ex-archidiacre d'York, traduit de l'anglais, par M. C. F. Audley. 1 vol. in-12.

D'OU VIENT L'AME ET COMMENT SE TRANSMET-ELLE, suivi d'une lettre au R. P. Hyacinthe en réponse à sa doctrine la *Paternité*, par M. de Plasman, ancien magistrat. 1 volume in-12.

EBBA. 1 vol. in-12.

ÉCOLE CHRÉTIENNE de Séville (l'), sous la monarchie des Visigoths, recherches pour servir à l'histoire de la civilisation chrétienne chez les barbares, par M. l'abbé Bourret. 1 volume in-8.

EXPOSÉ SOMMAIRE DE LA DOCTRINE DE L'ÉGLISE SUR LE SAINT-ESPRIT, par Henri de Guinaumont. 1 vol. in-12.

FRAGMENTS DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE, par l'abbé Grosmaire. 1 vol. in-12.

GLOIRE DE SAINT JOSEPH REPRÉSENTÉE DANS SES PRINCIPALES GRANDEURS, avec des exercices de dévotion pour l'honorer et le servir, par le R. P. Jacquinot. Nouvelle édition, par un Père de la même Compagnie. 1 vol. in-18.

BIBLIOTHÈQUE A 2 FR. LE VOLUME (suite.)

IMITATION DE SAINT VINCENT DE PAUL, ses maximes et ses exemples. Lectures pratiques pour le mois de juillet, par le P. A Delaporte, de la Société de la Miséricorde. Ouvrage approuvé par S. E. le cardinal archevêque de Bordeaux. 1 vol. in-18. 2e édition.

INTRODUCTION à la vie dévote, par saint François de Sales. 1 vol. in-18.

LA QUESTION ENTRE LES CATHOLIQUES ET LES PROTESTANTS, jugée par le bon sens, la Bible et l'Histoire; Lettres sur l'Église et le schisme, par un catholique, avec une lettre de M. l'abbé Mermillod à l'auteur. 1 vol. in-18.

LA SAINTE BIBLE EN VERS, à l'usage de la jeunesse, par madame Agathe de Saux. Ouvrage approuvé par NN. SS. les évêques de Dijon et Mende. 1 vol. in-12.

LA VIE CHRÉTIENNE AU MILIEU DU MONDE ou Maximes de la sagesse divine, tirées des paroles de l'Écriture sainte, par le R. P. Boutauld. 4e édition, par le Père Caravon de la même Compagnie. 1 vol. in-18.

LEÇONS D'UNE MÈRE A SES ENFANTS SUR LA RELIGION, par Madame Caroline Falaize. 3e édit., ornée d'une gravure. 1 vol. in-12.

LÉGENDE des litanies de la Ste Vierge, par Louis d'Apilly, séries en 5 vol. in-12. — Chaque volume, renfermant une série, se vend séparément.

LE LÉGENDAIRE DE LA VIERGE MARIE, par M. d'Appilly, ouvrage approuvé par Mgr l'évêque de Beauvais. 1 vol. in-12,

LUCY MOOR, nouvelle anglo-chinoise, 2e édition. 2 vol. in-12.

MANUEL DES CONGRÉGATIONS DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE, affiliées à la congrégation de Rome, dite *Rima primaria*, à l'usage des enfants de Marie, par le R. P. François Vincent, de la Compagnie de Jésus, avec approbation. 1 vol. in-12.

MARIE, nouvelle, par M. Édouard de Labaume. 1 vol. in-12.

M. COUSIN, par Jean Wallon. 1 vol. in-8.

MIDAS, le roi Midas a des oreilles d'âne, par le comte de Cosnac. 1 v. in-12.

NOS RUINES, par Albert Angot. 1 vol. in-12.

MISSION DE LA BOURGEOISIE, (la) suivie d'Etudes sur le Gouvernement, le Clergé, la Noblesse et le Prolétariat, par M. Justin Fèvre. 1 vol. in-12.

NI FANATIQUES NI LACHES, lettre à M. l'abbé Michaud, vicaire démissionnaire de la Madeleine, par M. l'abbé Bernard, aumônier de l'école normale supérieure. 2e édition. 1 vol. in-12.

OEUVRES DES CAMPAGNES, ou quelques moyens de ranimer la foi et la vie chrétienne dans les paroisses moins religieuses, particulièrement à la campagne, par le P. Vandel, missionnaire du Sacré-Cœur, ancien curé, membre du Conseil général de l'Œuvre des Campagnes. 3e édition, considérablement augmentée. 1 vol, in-12.

BIBLIOTHÈQUE A 2 FR. LE VOLUME (suite.)

PAPAUTÉ ET MAZZINISME, par E. D. 1 vol. in-12.

PERSÉCUTION DE L'ÉGLISE (la) en Lithuanie, et particulièrement dans le diocèse de Vilna, traduction du polonais, revue et précédée d'une préface, par le R. P. Lescœur, de l'Oratoire. In-18.

PHILOSOPHIE DU SURNATUREL, par l'abbé Calixte Mélinge, docteur en théologie. 1 volume in-8

PRIÈRE DU SOIR (la) pendant l'Avent à la campagne, Méditations et Lectures sur les principales vérités de la religion, par la baronne du Havelt, née Chaillou des Barres. 1 vol. in-18.

RAPPORT du général de La Moricière, sur les opérations de l'armée pontificale contre l'invasion piémontaise dans les Marches de l'Ombrie, accompagné de trois cartes fournies par M. de Chevigné, capitaine d'état-major et aide de camp du général. In-8.

RENAN, l'Allemagne et l'athéisme au xixe siècle par Ernest Hello. 1 vol. in-8.

SOUVENIRS DE ROME, offerts par Mgr l'évêque d'Orléans, au clergé de son diocèse. 1 vol. in-8.

SOUVENIRS DE SAINT-ANDRÉ-D'ANTIN, ou Instructions prêchées à Saint-André-d'Antin et à la Madeleine, par M. l'abbé Paul Carron, curé de Saint-André. 1 vol. in-12.

SOUVENIRS DU PENSIONNAT, drames et mystères dédiés aux élèves des maisons du Sacré-Cœur, avec l'autorisation de madame Barat, supérieure générale, par Raoul de Navery. 1 vol. in-12.

SOUVENIRS D'UNE PREMIÈRE COMMUNION, Allocution au jeune prince Czartoriski, par M. l'abbé Gril. 1 vol. in-12.

SIX MOIS EN BAVIÈRE, par l'aumônier militaire de Munich, E. Landeau, aumônier de l'école normale de Blois. 1 vol. in-12.

UNE DESTINÉE, par madame Nottret. 1 vol. in-12.

UNION DES CHRÉTIENS DANS LE COEUR DE JÉSUS, pour ramener les âmes à Dieu. Réflexions offertes aux âmes pieuses et aux associés du Sacré Cœur de Jésus, vivant au milieu du monde. 1 vol. in-18.

L'USAGE DES AUTEURS PROFANES DANS L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN, (de) par l'abbé Charles Martin, ancien professeur à l'école des Carmes de Paris. 1 volume in-8.

VÉRITÉ PRATIQUE (la) sur l'instruction gratuite et obligatoire, ou la liberté de la famille sous l'autorité de l'Eglise et son asservissement sous la tyrannie de l'Etat par Fayet, ancien professeur de mathématiques, recteur d'Académie. 1 vol. in-8.

VIE DE SAINT GERMAIN D'AUXERRE, par le prêtre Constance de Lyon, traduit du latin avec une étude sur le prêtre Constance et une introduction historique par le R. P. Gouilloud, S. J. 1 vol. in-12.

BIBLIOTHÈQUE A 2 FR. LE VOLUME (suite.)

VIE DE Mgr J. A. V. MORLHON, évêque du Puy, par M. Ch. Calemard de Lafayette. 1 vol. in-12.

VIE DU R. P. ROBERT SOUTHWELL, par le P. Alexis Possoz, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-12.

VIE SANCTIFIÉE (la), Recueil de prières et de méditations entièrement tirées de l'Écriture-Sainte et des Pères de l'Église, suivies des épîtres, évangiles, hymnes et proses pour tous les dimanches et les principales fêtes de l'année, et des vêpres, complies et salut du Saint-Sacrement. 1 vol. in-18.

BIBLIOTHÈQUE A 1 FRANC 50 LE VOLUME

AVENIR AU TRAVAILLEUR (l'), recherche de la stabilité politique, par Parod. 1 vol. in-12.

BLEUETTES (Constantinople. — Egypte. — Rome. — Venise. — Espagne. — Pyrénées.) par E. Morvillars. 1 vol. in-12.

CARACTÈRES DES FRANÇAIS au XIXe siècle, par M. de Plasman, ancien magistrat. 3 vol. in-18.

CHARLES Ier ET LE PARLEMENT, par M. Baptistin Poujoulat. 1 vol. in-12.

CONFÉRENCES SUR LES CONNAISSANCES LES PLUS UTILES, aux habitants de la campagne, par M. Th. Homberg, conseiller honoraire à la cour de Rouen. 1 vol. in-12.

CONSEILS AUX ENFANTS DU PEUPLE, ou le Bien et le Mal, par Mme la comtesse de Bassanville, 1 vol. in-18.

CONSIDÉRATIONS SUR LES PRINCIPALES ACTIONS DU CHRÉTIEN, par le P. Crasset, précédées du portrait de l'auteur et d'une Notice ur sa vie et ses vertus. 1 vol. in-18.

CONVERSION D'UNE DAME RUSSE A LA FOI CATHOLIQUE, racontée par elle-même et publiée par le P. Gagarin, S. J. 1 vol. in-18.

CRISE DE LA FOI, par le P. Gratry. Trois conférences philosophiques de Saint-Etienne-du-Mont, 1863. 1 vol. in-18.

DE L'EXISTENCE ET DE L'INSTITUT DES JÉSUITES, par le Père de Ravignan. 8e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-12.

DIEU ET L'OUVRIER, par de Plasman. 1 vol. in-12.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE (le) et la révolution française, par M. Nourrisson. In-12.

DON MIGUEL DE MANARA, sa vie, son discours sur la vérité, son testament, sa profession de foi, par Antoine de Latour, avec port. 1 vol. in-18.

ENTRETIENS AVEC NOTRE-SEIGNEUR POUR LES JOURS DE COMMUNION, à l'usage des associés de la communion réparatrice, par

BIBLIOTHÈQUE A 1 FR. 50 LE VOLUME (suite.)

l'auteur des réflexions et prières ponr la sainte communion et des avis spirituels. 1 vol. in-32.

ENTRETIENS SUR LES BONTÉS ET LES MISÉRICORDES DE MARIE, paraphrase du *Memorare*, par A. Espanet. 1 vol. in-12.

EXAMEN DE LA MORALE INDÉPENDANTE, par un catholique. 1 vol. in-12.

EXPOSITION DU MYSTÈRE DE LA SOUFFRANCE, développement du livre de Job, ouvrage dédié à Mgr l'Archevêque de Paris, par l'abbé Em. Castan, chanoine honoraire. 1 vol. in-12.

ÉTUDE sur l'itinéraire de l'âme à Dieu de saint Bonaventure, par le R. P. A. Delaporte, de la Société de la Miséricorde. 1 vol. in-8.

ÉDUCATION D'YVONNE, (l') par Mlle Julie Gouraud. 2e édition, 1 beau volume in-18.

ÉLÉVATIONS SUR LA VIE DE LA MÈRE DE DIEU, par l'abbé Em. Castan, chanoine honoraire. 1 vol. in-8.

FLAVIEN, par M. Dubosq de Pesquidoux, étude philosophique et dramatique de l'ennui contemporain. 1 vol. in-12.

FLEURS DES CHAMPS, nouvelles, exemples et légendes, par Fernan Caballero, traduits avec l'agrément et sous les yeux de l'auteur. 1 vol. in-12.

GRATRY (R. P.), son testament spirituel, ses derniers jours, par le R. P. Perraud, de l'Oratoire, in-8.

HOMMAGE ET SOUVENIRS, par Célestin de Sévanne. 1 vol. in-8.

JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCHARISTIE, 1 vol. in-32.

MAISON BLANCHE (la), par Mme Céline Mabraison, 1 vol. in-12.

MAXIMES de saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, avec les sentiments de saint François Xavier. Nouvelle édition par un Père de la même Compagnie. 1 beau vol. in-18.

LA PIERRE DE TOUCHE DES NOUVELLES DOCTRINES, par B. d'Exauvillez. 1 vol. in-12.

LE PAPE PIE IX ET L'EMPEREUR NAPOLÉON III, par M. l'abbé Marty, chanoine honoraire d'Alger. 1 volume in-8.

LETTRES à un camarade d'enfance sur les petites imperfections chez les chrétiens vivant dans le monde, par A. Baudon. 1 vol. in-18.

LE XVIIIe SIÈCLE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par M. Nourisson, 1 vol. in-12.

MARIE ou l'éducation d'une jeune fille jusqu'à douze ans, traduit de l'anglais de miss Edgedworth, par Marie-Françoise, corrigé dans le sens catholique et augmenté, avec approbation de Mgr l'évêque de Dijon. 1 vol. in-18.

BIBLIOTHÈQUE A 1 FR. 50 LE VOLUME (suite.)

MÉDITATIONS SUR LE CHEMIN DE LA CROIX, par M. l'abbé Perreyve. 1 vol. in-18. 4e édition.

MÉTHODE D'ORAISON, avec une nouvelle forme de méditations pour toute sorte d'états, par le R. P. Jean Crasset, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition. 1 vol. in-18.

MOIS DE MARIE DES PERSONNES DU MONDE, par l'abbé E. Sicard. 1 vol. in-18.

LE MOIS DU TRÈS-SAINT SACREMENT, à l'usage du clergé, par M. l'abbé Girard. 1 vol. in-18.

LE MOIS DU TRÈS-SAINT SACREMENT, du pieux fidele; par M. l'abbé Girard, 1 vol. in-18.

PETIT MANUEL DE CRITIQUE, par le P. Gratry, de l'Oratoire. 1 vol. in-18.

PIÉTÉ CONSOLANTE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES, ou Règles de conduite propres à éclairer et à rassurer les âmes portées aux scrupules et au découragement, recueillies dans ses écrits et mises en ordre avec une introduction et des notes, par le R. P. Huguet, mariste. 1 vol.

RAOUL DES MARAIS; ou le retour à la vérité, par M. l'abbé Pornin, chanoine de Blois. 1 vol. in-18.

VIE DE L'ABBÉ NICOLLE, vicaire général de Paris, par l'abbé Frappaz, 1 vol. in-12.

VIE DE LOUISE JACQUETTE BENABEN, VEUVE GELINSKY, religieuse sous le nom de sœur de Saint-Charles, en la maison des orphelins des Basses-Alpes, par madame Hortense Gélinski, sa fille, dite sœur Saint-Vincent-de-Paul, supérieure de cette maison. 1 vol. in-12.

VIE DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE, religieuse de la visitation Sainte-Marie, par le P. Croiset, de la Compagnie de Jésus, le mémoire de la bienheureuse, le décret de la béatification, avec une introduction par le P. Ch. Daniel, de la même Compagnie. 1 vol. in-18.

VIE DU P. GAUTHIER, de la Compagnie de Jésus, par le P. J. Noury, de la même Compagnie. 1 vol. in-12.

VIVE JÉSUS ! Méditations pour les solitudes annuelles, tirées de plusieurs petits mémoires trouvés écrits de la sainte main de notre bienheureux P. François de Sales, par sainte Jeanne de Chantal. Edition revue par le R. P. de Guilhermy. 1 vol. in-18.

VIVE JÉSUS ! Exercices spirituels pour les dix jours de la solitude, selon l'esprit du bienheureux François de Sales, tirés pour la lupart de ses écrits. Nouvelle édition. 1 vol. in-18.

BIBLIOTHÈQUE A 1 FRANC 25 LE VOLUME

ABÉLARD ET SAINT BERNARD. La philosophie et l'Église au XIIe siècle, par Edouard Bonnier, licencié ès-lettres, docteur en droit. 1 vol. in-18.

M. DE BISMARCK ET LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE EN ALLEMAGNE, par le R. P. Lescœur. in-8.

CLERGÉ (le) et la Science moderne, à propos de quelques publications récentes, par l'abbé Isoard. In-8.

CONDUITE D'UNE DAME CHRÉTIENNE pour vivre saintement dans le monde, par M. l'abbé Paul Carron, chanoine honoraire de Paris, ancien curé de la paroisse Saint-André d'Antin, vicaire général honoraire de Versailles. 1 très-joli vol. in-32,

CORRESPONDANCE pendant l'émigration (1792-1795). Lettres inédites de Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, du duc de Berry et du duc d'Enghien, par le R. P. Sommervogel. 1 vol. in-8.

COURTES réflexions proposées aux chrétiens qui vivent dans le monde, etc., par le P. Sanvitali, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-32.

CROISADE AU XIXe SIÈCLE. Les dettes acquittées, nouvelle de Fernand Caballero, traduite de l'espagnol, avec une introduction, lettres écrites de Madrid pendant la campagne du Maroc, par Antoine de Latour. 1 vol, in-18.

ESPRIT DU CURÉ D'ARS, M. Vianney dans ses catéchismes, ses homélies et sa conversation, par l'abbé Monnin, 6e édition, 1 vol. in-32.

GENEVIÈVE OU L'ENFANT DE LA PROVIDENCE, traduit de l'anglais avec une préface, par Mlle Julie Gouraud. 1 vol. in-18.

HISTOIRE DU 105e BATAILLON DE LA GARDE NATIONALE DE PARIS, en l'année 1870-1871, par un engagé volontaire audit bataillon, M. Vincent d'Indy. In-12.

JEANNE D'ARC, discours et notes historiques, par l'abbé Perreyve, 3e édition. 1 vol. in-12.

LA CONVENTION DU 15 SEPTEMBRE ET L'ENCYCLIQUE DU 8 DÉCEMBRE, par Mgr l'évêque d'Orléans, membre de l'Académie française. 1 vol. in-8.

LISEZ NOUS, nouveaux contes dédiés aux enfants, par C. d'Outremer, 1 vol. in-18.

BIBLIOTHÈQUE A 1 FR. 25 LE VOLUME (suite.)

LIVRE DE MESSE des petits enfants, par madame la comtesse de Ségur, née Rostopchine. 1 vol. in-32.

MADAGASCAR ET LE ROI RADAMA II, par le P. Henri de Régnon, procureur des missions de Madagascar et du Maduré. 1 vol. in-12, orné du portrait du roi.

MANUEL DE PRIÈRES pour les associés de la communion réparatrice, par l'auteur des Avis spirituels. In-18.

MARIANNE AUBRY, par Mlle Julie Gouraud, ouvrage couronné par l'Académie française, avec préface de M. le Comte Franz de Champagny. 3e édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur. 1 vol. in-18.

MÉMORIAL du mois du Sacré-Cœur de Jésus, ou l'amour, les vertus, l'imitation du cœur de Jésus, par le R. P. Godefroy, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-18.

MOIS DE MARIE, petite étude, pratique sur la vie de la très-sainte Vierge pendant le mois de Marie, par l'auteur des Avis spirituels. 1 vol. in-32.

MOIS DE SAINT-JOSEPH. Le chrétien à l'école de Saint-Joseph, pendant le mois de mars. 1 vol. in-32, par l'auteur des Avis spirituels.

ROME ET LA CIVILISATION, influence de l'Eglise sur le développement intellectuel, matériel et moral du monde, d'après les historiens protestants et philosophes, par Mahon de Monaghan, précédées d'une lettre du P. Félix. 1 vol. in-12.

PETITS ET GRANDS, récit breton, par M. de Livonnière, avec préface, par M. le comte de Falloux. 1 vol. in-18.

PSYCHÉ, par l'abbé Pron. 2e édition. 1 vol. in-18.

VACANCES D'YVONNE, par Mlle Julie Gouraud. 1 vol. in-12.

VÉRITÉ PRATIQUE sur la lettre d'obédience et sur le brevet de capacité, par Fayet, recteur d'Académie. In-8.

VISITES A JÉSUS HOSTIE par l'auteur des *Avis spirituels*. 2 beaux vol. in-18 avec encadrement.

BIBLIOTHÈQUE A 1 FRANC LE VOLUME

ANNÉE DU SACRÉ-COEUR DE JÉSUS. Lectures, actes et méditations pour le premier vendredi de chaque mois, par le P. d'Hérouville, de la Société de Jésus. Nouvelle édition. 1 vol. in-32.

APOSTOLAT DES CLASSES DIRIGEANTES (l') au XIXe siècle, par la R. P. de Varax. 1 vol. in-18.

ATHALIE, tragédie de Racine, arrangée pour être représentée par des jeunes gens, 1 vol. in-18.

AVERTISSEMENT A LA JEUNESSE ET AUX PÈRES DE FAMILLE, sur les attaques dirigées contre la Religion par quelques écrivains de nos jours, par Mgr l'Evêque d'Orléans. 1 vol. in-18.

CHRÉTIENS EN SYRIE (les), par madame la comtesse Drohojowska. 1 vol. in-18.

CONSOLATIONS A CEUX QUI PLEURENT, par Guigou. 1 vol. in-18.

DE LA PRÉSENCE DE DIEU qui renferme tous les principes de la vie intérieure, par le P. Jérôme de Gonnelieu, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-32.

DETTES ACQUITTÉES (les). Une croisade au XIXe siècle, nouvelle de Fernan Caballero, tradult de l'espagnol, par A. de Latour. 1 vol. in-18.

DEUX FRÈRES, récit breton, par Marin de Livonnière. 1 vol. in-18.

DIRECTION POUR RASSURER DANS LEURS DOUTES LES AMES TIMORÉES et direction pratique pour vivre chrétiennement, par le R. P. Quadrupani, barnabite. Traduction nouvelle. 4e édition, par le R. P. V. H., de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-32.

ÉGLISE CATHOLIQUE IMAGE DE DIEU (l'), par M. Arnault, curé de Saint-Joseph. 2e édition, 1 vol. in-18.

ESSAI CRITIQUE SUR BROUSSAIS et son école, par le docteur Gouraud. 1 vol. in-18.

ÉTAT ACTUEL DU CHRISTIANISME, par M. Vitet, de l'Académie française. 1 vol. in-18.

FÊTE-DIEU (la) ou le Triomphe de la paix religieuse. 1 vol. in-18.

GLORIEUSE VICTOIRE de Mentana, remportée le 3 novembre 1867, par les troupes du Saint-Père unies aux Français, contre les bandes Garibaldiennes, récit détaillé, par un jeune ecclésiastique Breton, se vend au profit du Saint-Père. 1 vol. in-18.

GOUTTES DE ROSÉE ou les Perles de l'enfance, ouvrage dédié aux mères chrétiennes, par l'abbé Pornin, chanoine de Blois. 1 vol. in-18.

LA MÈRE DE DIEU, traduite de l'italien du R. P. Alphonse Capecelatro, de l'Oratoire de Saint-Philippe-de-Néri, par madame Auguste Craven, née de la Ferronnays, avec une lettre du P. Gratry. 1 vol. in-18.

LA RELIGION CATHOLIQUE enseignée brièvement et simplement, par l'abbé P. Carron, vicaire général honoraire de Versailles, ancien curé de Saint-André d'Antin. 1 vol. in-18.

BIBLIOTHÈQUE A 1 FR. LE VOLUME (suite.)

LE DIRECTEUR SPIRITUEL DES AMES DÉVOTES ET RÉLIGIEUSES, tiré des écrits du bienheureux François de Sales, évêque et prince de Genève, par un Père de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition. 1 vol. in-32.

LE ROYAUME DES CIEUX, par Marie Recurt. 1 vol. in-18.

MARIE ADOLESCENTE dans le temple de Jérusalem, petit drame biblique en 3 actes, composé d'après le livre de *Mater admirabilis*, de l'abbé Monnin. 1 volume in-12.

MAXIMES ET AVIS SPIRITUELS, de l'admirable docteur mystique Saint Jean de la Croix. Pour conduire les âmes dans les voies de Dieu jusqu'à l'union du parfait amour, traduits pour la première fois en francais sur l'édition espagnole en 1702, par un père de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-18.

MES HEURES DE SOLITUDE, par Hubert-Lebon. 1 volume. in-18.

LA PLACE VENDOME ET LA ROQUETTE. Documents historiques sur le commencement et la fin de la Commune, par l'abbé Lamazou, 1 vol. in-18 jésus, précèdés d'une lettre de Mgr l'évêque d'Orleans, 14 éd. 1 fr, par la poste, 1 fr. 40.

RAISON DES FAITS, par le comte de Loc-Maria. 1 vol. in-18,

RÈGLEMENT DE VIE, raisonnée, ou moyen de persévérance dans la voie du salut, par l'abbé A. Roux, approuvé par Mgr l'évêque de Mende' 1 vol, in-18.

RÈGLES ET MAXIMES SPIRITUELLES, pour la conduite des personnes de piété qui tendent à la perfection, par le R. P. Huby, de la Compagnie de Jésus, 1 vol. in-32.

RÉPUBLIQUE, SOCIALISME ET POUVOIR, par le comte Jules de Cosnac. 2e édition. 1 vol. in-18.

RETOUR A DIEU (le), par l'abbé Perdreau, 3e édition. 1 vol. in-32.

UNE ENFANT DE MARIE, ou Vie d'une jeune personne. Relation authentique offerte aux jeunes personnes chrétiennes, par M. l'abbé C. Alix. 1 très-joli vol. in-18avec vignette.

UN MARI D'OCCASION, proverbe, par Ch. Garaud. 1 vol. in-18.

UNE SAISON A NICE, Chambéry et Savoie, par madame la comtesse Drohojowska. 1 vol. in-18.

VALLET (Marie-Emile), mort à Amiens le 27 décembre 1862, à l'école libre de la Providence, tenue par les Pères de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-18.

LE DE LA BIENHEUREUSE MARIANNE DE JÉSUS, surnommée le *Lis de Quito*, traduite de l'italien du R. P. Boério, de la Compagnie de Jésus, par M. l'abbé Céleste Alix. 1 vol. in-18.

VOME ET A VIENNE, notes de voyages, par Henry des Vosges. 1 vol. in-18.

BIBLIOTHÈQUE A 80 CENTIMES LE VOLUME

CHARITÉ (la) au chevet des malades et des agonisants, ou la pratique de la visite des malades et de l'assistance des mourants, par M. l'abbé Petit-Poisson, chanoine de Notre-Dame-de-Bon-Secours, à Nancy in-18.

CHRISTIANISME ET LA SOCIETÉ, par M. L. Vitet, de l'Institut. 1 vol. in-18.

DEVOIR DU CHRÉTIEN dans les jours d'épreuve et de combats; par le R. P. Daniel, de la Compagnie de Jésus. In-18.

EXERCICES de dévotion pour obtenir les dons du Saint-Esprit, par l'intercession de la Très-Sainte Vierge, par un P. de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-32.

INSTRUCTION PRIMAIRE OBLIGATOIRE (l'), par l'abbé Courtade. 1 vol. in-32,

LA QUESTION DIVINE : M. Hello et Renan, par Georges Seigneur, avec une lettre adressée à Mgr de Ségur, prélat de la maison du Pape, chanoine de Saint-Denis, de l'ordre des Evêques. 1 vol. in-18.

LE COEUR, études morales et chrétiennes, par le R. P. Eicher. 1 v. in-18.

LE VIEIL AMI DES JEUNES GENS ou causeries amicales dédiées aux jeunes gens et aux mères chrétiennes, par E. N. Tridon, chanoine honoraire, supérieur de l'Œuvre de la jeunesse à Troyes. 1 vol. in-18.

MANUEL DE L'ARCHICONFRÉRIE DE SAINT-JOSEPH, érigée dans l'église paroissiale de Saint Joseph, à Paris, précédé de la Vie du saint patron, par M. l'abbé Arnault. 1 vol. in-18.

MANUEL DE PRONONCIATION, par le R. P. Mansion. 1 vol. in-18.

MÉTHODE POUR CONVERSER AVEC DIEU, par le R. P. Boutauld. 6e édition, publié par le R. P. Carayon. In-32.

MOIS DE MARIE des pensionnats et des écoles, par Mlle Marie Cure (de Saint-Brieuc), auteur des *Études morales*, du *Vieux soldat* et de *Six mois avant la première communion*. Ouvrage ayant une lecture appropriée à l'âge des lecteurs, une histoire édifiante et une prière pour chaque jour du mois. 1 vol. in-32.

NEUVAINE à Notre-Dame de Liesse, et exercices de dévotion, pour obtenir les dons du Saint-Esprit par l'intercession de la Très-Sainte Vierge, par un Père de la Compagnie de Jésus, 1 vol. in-32.

SENTENCES ET ÉLÉVATIONS SPIRITUELLES 1 vol. in-32.

ɔLIOTHÈQUE A 80 CENT. LE VOLUME (suite.)

ILOQUE de saint Bonaventure, de la Collection des œuvres les plus marquables des Pères de l'Église, traduit par M. Ernest Mézières. ɔol. in-18.

RCE DU BONHEUR, de la divine Providence, suivi d'un appendice régé de ce que tout chrétien doit savoir, croire et pratiquer, et de elques pensées du R. P. de Ravignan. 1 vol. in-32.

LLE DE L'ÉTERNITÉ, ou un jour de retraite, par le R. P. Arthur ırtin, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-32.

ıI PORTRAIT de Notre-Dame (le), tracé par saint François de Sales. ıtretiens pour les fêtes de la Très-Sainte Vierge et le mois de Marie, cueillis dans les ouvrages du Bienheureux, par le P. C. Clair, de la ɔmpagnie de Jésus. 1 vol, in-32.

ɔOUVRAGES DE DIFFÉRENTS PRIX

E DANS LA DOULEUR (un). par l'auteur des Avis spirituels 1 ɔl. in-18. — Prix, . 3 fr. 25

ɔÉGÉ DES MÉDITATIONS du P. Fabius-Ambroise Spinola, S. J., aduit de l'italien par un religieux de la même Compagnie, et publié ır l'auteur des Avis spirituels, 1 volume in-18. . . . 3 fr. 25

INAISSANCE (de la) et de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ır le P. J. B. de Belingan, de la Compagnie de Jésus. in-32. 75 c.

.TE (du) de la sainte Vierge dans l'Église catholique. Lettre du . P. Newman, prêtre de l'Oratoire, au docteur Pusey, traduit de ınglais par Georges du Pré de Saint-Maur. vol. in-12. . 1 fr. 75

ɔTINÉE HUMAINE (la). explication du symbole de la foi catholique, ır l'abbé Duclos. 1 fort vol. in-12 . . . . . 4 fr. 50

ANGILE (l') proposé à ceux qui souffrent, par l'auteur des *Avis ɔirituels*. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 25

TOIRE DE L'ABBAYE ET DU COLLÉGE DE JUILLY, ornée d'une ıe de la façade intérieure du collége, du portrait du P. de Condren, ar Ch. Hamel. 1 volume in-8.. . . . . 7 fr.

MPLOI DU LOISIR A L'ECOLE DE DROIT, par Antonin Rondelet, rofesseur de droit. In-18. . . . . 1 fr. 80.

ɔIQUE. (de la) par A. Gratry, prêtre de l'Oratoire de l'Immaculé onception, membre de l'Académie française. 2 vol. in-12 . . . 7 f. 50

THODE et puissance de la prière, traduit de l'italien du P. Bellati, de . Compagnie de Jésus, par M. X. Lemaistre. 1 volume in-32. 60 c.

OUVRAGES DE DIFFÉRENTS PRIX (suite.)

MORALE ET LA LOI DE L'HISTOIRE (la), par le R. P. Gratry. 2 vol. in-12 . . . . . 7 fr. 50.

RÉFLEXIONS ET PRIÈRES pour la sainte Communion, 11e édition, tome 1er, 1 vol. in-18 . . . . . 3 fr. 25.

RÉFLEXIONS ET PRIÈRES pour la sainte Communion, tome 2e. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 25

ROME ET LES PAPES, Études historiques, philosophiques, littéraires et artistiques, par le comte d'Andolo, traduit par le vicomte de Richemont. 5 volumes in-8. . . . . 40 fr.

VIE DU VÉNÉRABLE CURÉ D'ARS, JEAN-BAPTISTE VIANNEY, publiée sous les yeux et avec l'approbation de Mgr l'évêque de Belley, par l'abbé Alfred Monnin. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr. 50

— LE MÊME, 2 beaux volumes in-8, édition de luxe. . . . . 30 fr.

VIE DU R. PÈRE X. DE RAVIGNAN, de la Compagnie de Jésus, par le R. P. A. de Pontlevoy, de la même compagnie, 2 vol in-12. 7 fr. 50

— LE MÊME OUVRAGE, 2 beaux volumes in-8 avec portrait . . . 15 fr.

BATAILLE au bord du chemin, par le R. P. Delaporte. 2e édit. 1 vol. in-32. . . . . 60 c.

DE L'INSTRUCTION DE LA JEUNESSE, par le R. P. Jean Crasset, de la Compagnie de Jésus, suivi de la paraphrase de l'Oraison dominicale, du même auteur, pour servir de préparation à la mort. 1 vol. in-32. 60 c.

ÉLÉVATIONS sur les douleurs de Marie, par Adolphe de Bouclon, avec l'approbation de Mgr l'évêque d'Evreux. 2e édition. 1 vol. in-32. 60 c.

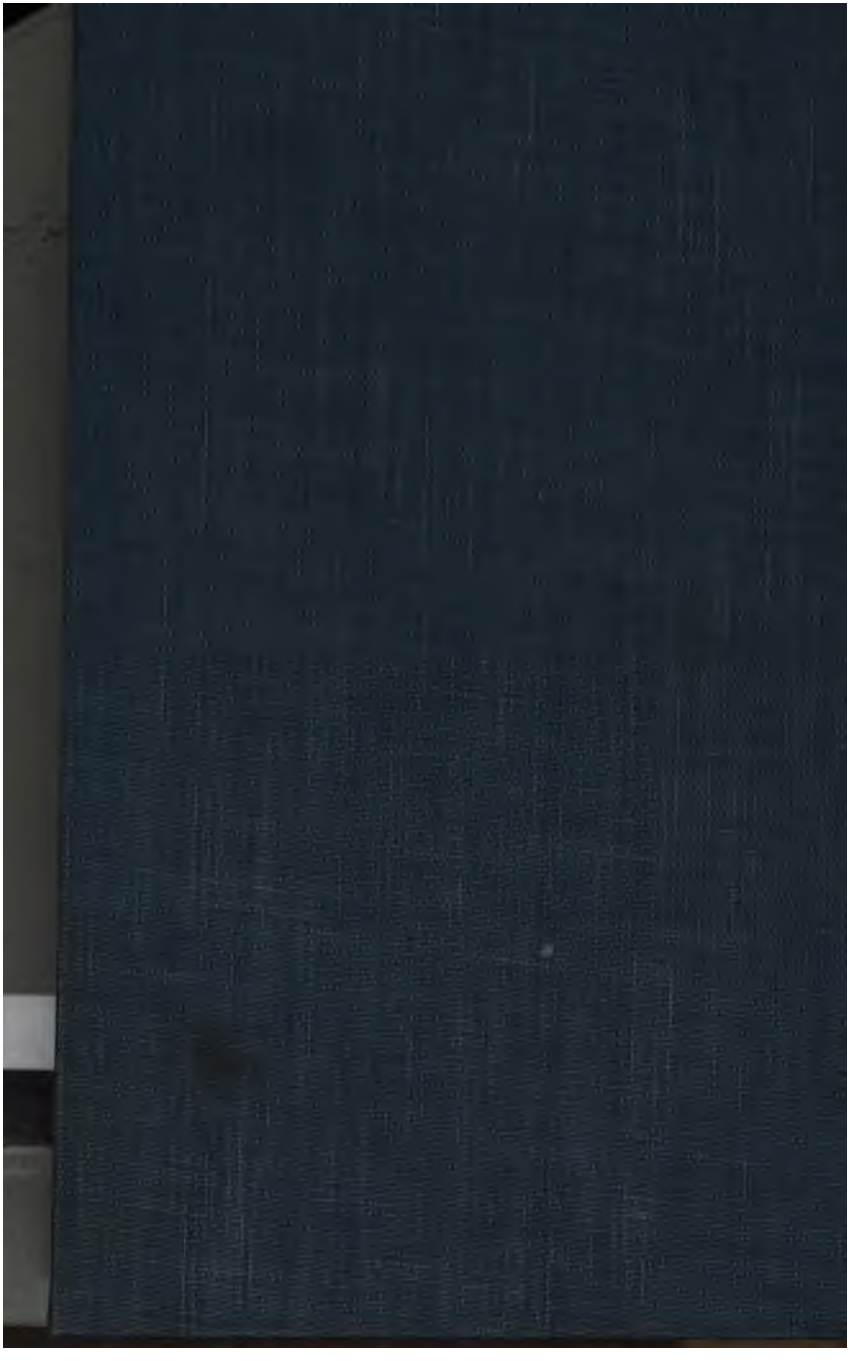
PATIENCE ET GROGNARDON. comédie en un acte, par Anselme de Chauvigné. 1 vol. in-18. . . . . 50 c.

PETITES FLEURS D'ARS, pensées choisies de M. Vianney. In-32. 50 c.

PURGATOIRE DE SAINTE CATHERINE DE GENNES (le). dédié aux dames auxiliatrices des âmes du Purgatoire, 1 vol. in-32. . . 50 c.

TRÉSOR (le) du saint sacrifice de la messe. par l'abbé P.-P., avec approbation de Mgr l'archevêque de Bourges. 1 vol. in-32. . . 60 c.

RECUEIL DE CANTIQUES EN L'HONNEUR DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS; paroles du R. P. Chevalier, supérieur des Missionnaires du Sacré-Cœur; musique de J. Arnoud. In-8e. . . . . 6 fr.

RECUEIL DE CANTIQUES EN L'HONNEUR DE NOTRE-DAME DU SACRÉ-COEUR; paroles du R. P. Chevalier, supérieur des Missionnaires du Sacré-Cœur; musique de J. Arnoud. In-8e. . . . 6 fr.

PARIS.— IMP. V, GOUPY ET JOURDAN, 71, RUE DE RENNES